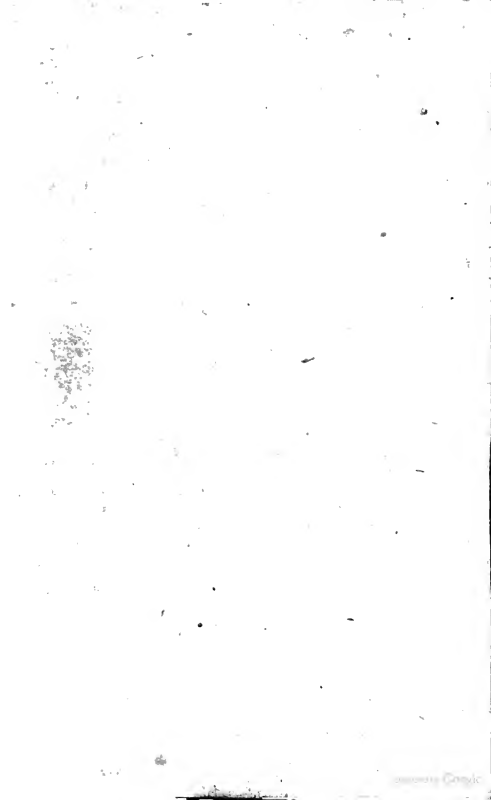




Bernis (François Joachim) –



POËSIES DIVERSES

PAR M. L. D. B.

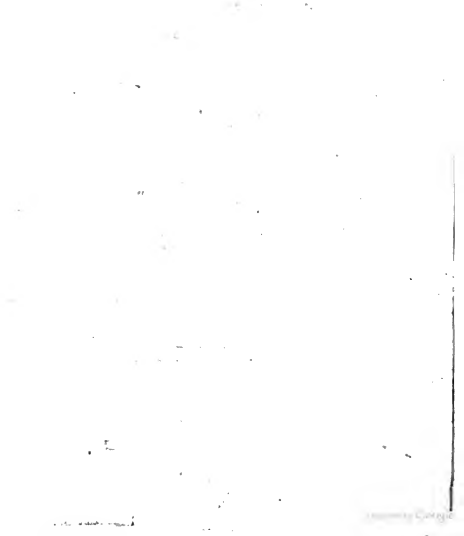
NOUVELLE ÉDITION, augmentée.



A BRUXELLES;

Chez François Foppens, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. L.





DISCOURS

SUR LA POESIE.

BREBEUF, en embelliſſant l'idée de Lucain ſur l'Ecriture, a donné, ſans y penſer, une définition bien juſte de la Poëſie.

Phœnices primi, famæ ſi creditur, auſi
Manſuram rudibus vocem ſignare figuris.
* C'eſt de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux;
Et par des traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Ce dernier trait ſi heureux & ſi expreſſif auroit encore plus de force & de fineſſe, s'il étoit appliqué à l'art des vers. On a éclairci, on a fixé tous les principes de la Poëſie, en diſant d'elle, qu'elle eſt l'art de donner du

* Il n'eſt peut-être pas aiſé de citer quatre vers françois où l'on ne puiſſe reprendre quelque défaut, ou déſirer quelque beauté. Les vers de Brebeuf ſur l'Ecriture ſont fort eſtimés : cependant le troiſiéme de ces vers eſt très-foible, & les régles exactes de la langue ne ſont point obſervées dans le quatriéme. Il faudroit dire *de donner de la couleur*, &c. & non pas *donner*.

corps & de la couleur à la penſée, de l'action & de l'ame aux êtres inanimés.

Il ſuffit de penſer pour être homme d'eſprit, mais il faut imaginer pour être Poëte. Horace, ſi grand Peintre dans ſes Odes, ne ſe croit pas lui-même Poëte dans ſes Satyres & dans ſes Epîtres; il ne reconnoît de régles eſſentielles à la Poëſie, que les ſeuls principes de la Peinture : *Ut Pictura Poëſis*.

Les Ouvrages d'Homere, d'Heſiode & de Virgile, ſont des galeries de Tableaux ouvertes à tous les amateurs des beaux Arts : Auſſi le célébre Bouchardon, qui dans la partie du deſſein peut juſtement être appellé le Raphaël de la France, a dit, en parlant d'Homere : *C'eſt le Poëte des Peintres*. On pourroit faire le même éloge de Virgile. En effet, quel Tableau de Michel-Ange a plus d'expreſſion & de force que le combat de Cacus & d'Alcide dans le huitiéme Livre de l'Enéïde ? Par quels traits de feu ce terrible combat n'eſt-il pas terminé !

> Hic Cacum in tenebris incendia vana vomentem
> Corripit in nodum complexus, & angit inhærens
> Eliſos oculos, & ſiccum ſanguine guttur.

Et quelques vers après.

> . . . . Pedibuſque informe cadaver
> Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
> Terribiles oculos, vultum, villoſaque ſætis
> Pectora ſemiferi, atque extinctos faucibus ignes.

On trouve, à chaque page, dans Homere & dans Virgile, des tableaux de la derniére force ou de la plus grande vérité. C'eſt ſans doute cette abondance d'images tirées du ſein

de la nature, qui a assûré de siécle en siécle à ces deux célébres Auteurs le titre de grands Poëtes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes d'esprit, on auroit eu peut-être bien des défauts à leur reprocher.

L'invention est l'attribut le plus essentiel, & le signe le plus infaillible du génie. En fait d'arts, qui n'invente pas ne mérite point le titre de grand homme. Mais l'homme inventeur n'est pas toûjours Poëte. Il ne le devient qu'en donnant à ses expressions cette couleur vraie & animée, qui distingue le style poëtique de tous les autres styles. Convenons donc que l'art de peindre est le vrai talent des Poëtes, & que l'esprit, malgré toutes ses ressources, ne pourra jamais ni imiter le talent, ni le remplacer. Lucain avec de grandes beautés a confirmé cette maxime par son exemple ; & le Traducteur de l'Iliade, si estimable d'ailleurs, ne l'a que trop prouvée de nos jours.

La nécessité de peindre s'étend à tous les genres de Poësie. Tout Poëte qui n'est pas Peintre n'est qu'un versificateur. Un grand tableau a le caractère & le mérite du Poëme Epique. La Chanson peut passer pour une espêce de mignature. Je crois qu'en faisant l'histoire des Arts sous le regne de Louïs XV. on pourroit comparer le Salon d'Hercule peint par le Moine, avec le célébre Poëme de la Henriade.

La Nature entiére est l'objet de la Poësie. Il faudroit donc, si les bornes de la vie & celles de l'esprit humain le permettoient, que le vrai Poëte eût une connoissance générale

de tout ce qui appartient à l'esprit & de tout ce qui est du ressort de la matiere. Les Poëtes ignorans sont toûjours de foibles copistes : ils peignent d'après des descriptions anciennes, empruntées elles mêmes les unes des autres, les agitations de la mer qu'ils n'ont souvent pas vûës, l'horreur d'un naufrage dont ils n'ont jamais pû être les témoins, des batailles sans aucune connoissance de la guerre ; & pour dire encore plus, ils osent quelquefois parler de gouvernement sans nulle teinture de politique ; de mœurs, de passions, sans étude du cœur humain. Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'Aurore, & le badinage des Zéphirs : on voit qu'ils ne connoissent la campagne que par les jardins de la ville, & qu'ils n'ont jamais observé avec des yeux de Peintre les différens spectacles des Cieux, & les accidens qui varient le tableau de l'Univers. Leurs descriptions sont chargées & confuses : l'on n'y découvre aucun de ces traits hardis qui dévoilent la nature ; leurs draperies dérobent les graces sans les orner. Les jeunes Poëtes sur-tout donnent rarement aux objets différens le ton de couleur & le dégré d'expression qui leur conviennent : ils confondent tous les genres de style, & peignent une danse de Vateau avec le pinceau fier des le Brun & des Poussin.

L'Auteur des Epîtres qui composent ce Recueil, * occupé depuis quelques années à

* Ce recüeil d'Epitres est le premier hommage public que M. L. de B... ait rendu aux Belles-Lettres.

perfectionner un Poëme contre les différens principes de l'Irréligion, a toûjours été convaincu de la vérité des maximes qu'on vient d'établir : heureux ſi en conſacrant les loiſirs de la jeuneſſe à la défenſe de la vérité, il avoit pû embellir par des images intéreſſantes les ſyſtêmes abſtraits de Phyſique & de Métaphyſique qui entrent néceſſairement dans le plan qu'il s'eſt propoſé. Virgile qu'il a étudié avec ſoin, en uſe ainſi dans ſon Poëme des Géorgiques. Les matieres les plus ſéches s'ornent & s'enrichiſſent dans ſes mains ; il lie avec un art admirable l'épiſode au ſujet, en ſorte que ſans jamais abandonner ſon plan, il le varie, & empêche que l'imagination ne ſe croye captive dans les bornes où il la retient. On ne ſera peut-être pas fâché de juger ſi le Diſciple a profité des leçons du Maître. * Le Syſtême de Spinoſa ſi monſtrueux dans ſes principes, ſi horrible dans ſes conſéquences, ſembloit prêter bien peu à la Poëſie Françoiſe, broüillée de tout tems avec la Philoſophie & ſur-tout avec la Metaphyſique. L'Auteur du Poëme contre l'Irréligion, a oſé expoſer ce Syſtême ſi abſtrait. Le Public va juger s'il devoit s'en croire capable. C'eſt ainſi que commence le chant où il expoſe & réfute le Spinoſiſme.

Il déſavouë tous les morceaux de Proſe & de Vers qu'on lui a attribués.

* Dieu eſt tout, tout eſt Dieu, ſelon le ſyſtême de Spinoſa : les hommes, les animaux, les plantes ſont des modifications de la Divinité. Il réſulte de ce principe que tout ce qui eſt, eſt bien, ſoit dans l'ordre phyſique, ſoit dans l'ordre moral.

Enfin je vous revois, Bois antique & ſauvage,
Lieu ſombre, lieu déſert, qui dérobez le Sage
Au luxe des Cités, à la pompe des Cours ;
Où, quand la raiſon parle, elle convainc toûjours ;
Où l'ame reprenant l'autorité ſuprême,
Dans le ſein de la paix s'enviſage elle-même.
Eſclave dans Paris, ici je deviens Roi ;
Cette grotte où je penſe eſt un Louvre pour moi ;
La Sageſſe eſt mon guide, & l'Univers mon Livre,
J'apprens à réflechir pour commencer à vivre.
C'eſt ici que la ſage & profonde raiſon
De mon eſprit captif étendit la priſon ;
Quand armé du flambeau de la Philoſophie,
Je démaſquai l'erreur que l'orgueïl déïfie :
Que toléra long-tems le Batave ſéduit,
Et que juſqu'en nos murs le menſonge conduit.
Vous donc qui me ſuivez dans cette ſolitude,
Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude,
Muſe, rappellez-moi le mémorable jour,
Où la vérité même éclairant ce ſéjour,
Du Dieu de Spinoſa m'offrit la vive image :
Elle étoit ſans bandeau, peignons-la ſans nuage.

Loin du faſte impoſant & toûjours onéreux,
En d'utiles plaiſirs couloient mes jours heureux.
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du hardi Spinoſa je creuſois le ſyſtême :
Et de ſon athéïſme éclairant les détours,
A Dieu qu'il outragea j'adreſſois ce diſcours.
Deſcends, Grand Dieu, deſcends dans ma retraite obſcure.
Pénetre mon eſprit de cette clarté pure,
Dont les ſages témoins de ta félicité,
Partagent avec toi l'heureuſe immenſité.
Contre tes ennemis viens armer ma jeuneſſe,

Enflâme mon eſprit, & muris ma ſageſſe :
Viens à moi, je t'implore... un feu pâle & ſoudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaſte ſein :
Je crus être témoin de la chûte du monde ;
Les aſtres égarés dans une nuit profonde,
Et par leurs tourbillons vainement ſuſpendus,
Roulerent dans les airs enſemble confondus.
Tout parut s'abîmer : moi ſeul calme & tranquille,
Je vis l'affreux cahos entourer mon aſyle.
Tu me donnois, grand Dieu ! cette intrépidité,
Plongé dans le ſilence & dans l'obſcurité.
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre;
Je vis ſortir alors des débris de la terre
Un énorme Géant ; que dis-je ! un monde entier,
Un Coloſſe infini, mais pourtant régulier.
Sa tête eſt à mes yeux une montagne horrible :
Ses cheveux des forêts, ſon œil ſombre & terrible
Une fournaiſe ardente, un abîme enflâmé :
Je crois voir l'Univers en un corps transformé.
Dans ſes moindres vaiſſeaux ſerpentent les fontaines,
Le profond Océan écume dans ſes veines :
La robe qui le couvre eſt le voile des airs ;
Sa tête touche aux Cieux & ſes pieds aux enfers.
Il paroît : la frayeur de mon ame s'empare :
Mais dans le trouble affreux où mon eſprit s'égare,
Plus tremblant que ſoûmis, plus ſurpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité,
Lorſqu'abaiſſant vers moi ſa paupiére effrayante,
Il m'adreſſe ces mots d'une voix foudroyante.
» Ceſſe de méditer dans ce ſauvage lieu,
» Homme, plante, animaux, eſprit, corps, tout
» eſt Dieu.
» Spinoſa le premier connut mon exiſtance ;
» Je ſuis l'être complet, & l'unique ſubſtance ;
» La matiére & l'eſprit en ſont les attributs,

» Si je n'embraſſois tout, je n'exiſterois plus.
» Principe univerſel, je comprends tous les êtres,
» Je ſuis le Souverain de tous les autres maîtres ;
» Les membres différens de ce vaſte Univers
» Ne compoſent qu'un tout, dont les modes divers
» Dans les airs, dans les Cieux, ſur la terre & ſur
» l'onde,
» Embelliſſent entr'eux le théâtre du monde ;
» Et c'eſt l'accord heureux des êtres réünis,
» Qui comble mes tréſors & les rend infinis.
» Ceſſe donc de borner ma puiſſance divine ;
» Je ſuis tout : tout en moi puiſe ſon origine,
» Ma grande ame circule, agit dans tous les corps ;
» Et ſelon leur ſtructure anime leurs reſſorts ;
» Maïs la ſagacité ne s'échappe & n'émane
» Qu'à travers le bandeau que m'oppoſe l'organe.
» Si le voile eſt épais, l'eſprit éclate moins :
» S'il eſt plus délié, libre alors de tous ſoins,
» Il briſe le tiſſu de ſes liens rebelles,
» Et juſques dans le Ciel lance ſes étincelles.
» De cet être ignoré, de cet être puiſſant,
» Admire, & reconnois le portrait agiſſant.
» Mon corps eſt le monceau de toute la matiére ;
» L'union des eſprits forme mon ame entiere. »
Il dit : mais de cent coups à la fois foudroyé,
Comme un foible criſtal le Coloſſe eſt broyé,
L'obſcurité s'enfuit, le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.
Je vois, ô Vérité, &c.

La Poëſie, comme on vient de l'expliquer, eſt donc l'art de peindre la nature, en donnant à l'eſprit la couleur des corps, & aux corps le feu & la vivacité de l'eſprit. Faut-il s'étonner qu'elle ait conſervé dans les ſiécles

même les plus barbares un empire constant sur tous les hommes ! Elle réünit les graces & les avantages des deux arts les plus aimables, la Peinture & la Musique. Elle imite le charme de la Peinture par les images, & les accords de la Musique par l'harmonie. Or le goût des tableaux & du chant est aussi naturel à l'homme que la faculté de voir & d'entendre. Il est presque impossible qu'avec des yeux & des oreilles on ne se prête tour-à-tour au plaisir de voir un objet bien imité, & au charme d'entendre des sons harmonieux. Il est donc permis de conclure que l'esprit agité par les douces impressions de la vûë & de l'ouïe a dû nécessairement inventer l'art de la Poësie, qui est elle-même une espêce de peinture & de musique. De-là ce goût universel des hommes pour les Vers, le Chant & les Tableaux.

Si les Philosophes, dont l'esprit est souvent plus sérieux que délicat, plus juste qu'étendu, avoient pénétré dans les causes de la Poësie, de la Peinture & de la Musique, loin de proscrire ou de dédaigner des arts si estimables, ils les regarderoient comme les effets nécessaires du rapport établi entre l'ame & les sens, & comme des plaisirs délicieux que l'Auteur de la Nature nous a menagés. Un profond Géometre traite les vers de bagatelle : cependant il y a à parier que le grand Nevvton ne vivra pas aussi lon-tems que le vieux Homere. Tous les hommes n'ont pas ce degré de lumiere qui éclaire la route obscure des Sciences, mais ils ont presque tous ce fonds de sentiment qui suffit pour aimer, &

pour exercer jusqu'à un certain point les Arts purement aimables.

Si ceux qui confondant toûjours la cause de la Poësie avec celle des Poëtes, la regardent comme une occupation dangéreuse, pouvoient penser que l'art, indifférent par lui-même, se prête aux vices comme aux vertus de l'Artiste; que la nature du talent Poëtique ne détermine pas les hommes à être vicieux; que la Prose auroit trop d'avantage sur les Vers, si elle avoit le pouvoir de reformer un mauvais naturel, ou de réprimer des passions effrenées : si, dis-je, ils se donnoient le tems de refléchir avant que de juger, ils se garderoient bien de décrier un Art innocent, exercé dès sa naissance dans les Temples & aux pieds des Autels, consacré par la Lyre de David, par la plume de Job, par la voix des plus grands Prophêtes; d'un Art enfin qui a fait d'âge en âge les délices de l'esprit humain & l'éloge des Princes qui l'ont protegé. Les vertus deviendroient inutiles pour la posterité, si les talents n'en éternisoient le souvenir dans la mémoire des hommes.

Ainsi pour maintenir l'ordre de la societé & hâter les progrés de l'esprit, il faudroit tellement assujétir chaque citoyen aux obligations de son état, que les talens ne nuisissent jamais aux devoirs, & que les vertus pussent toûjours subsister avec les connoissances. Il faudroit se souvenir que les Arts les plus frivoles en apparence, sont enchaînés par un lien très-fort, mais presqu'imperceptible aux Arts qu'on croit les plus nécessaires. Malheur à celui qui oseroit rompre cette chaîne, &

qui en retranchant les abus pourroit cesser d'encourager les succès. Il est aisé de démontrer que les Sciences les plus respectables & les plus utiles seroient bien-tôt abandonnées, si le goût étoit détruit. Ignore-t'on que le goût, en adoucissant la férocité des mœurs, en polissant le style barbare des Livres, en ranimant l'ardeur de l'étude, en ramenant l'esprit par le chemin de la vérité, a étendu par gradation le cercle de nos connoissances? Mais comment ce goût restaurateur des Sciences les plus sublimes, auroit-il surmonté l'ignorance & la barbarie, sans le sécours des Arts aimables, tels que la Poësie, la Peinture & la Musique? * Par quelle fatalité arrive-t'il donc que les hautes Sciences, en étendant leur empire, retrecissent celui des beaux Arts, & étoufent infailliblement ce même goût qui les avoit rappellées de leur exil, & qui les feroit renaître encore, si les hommes qui se lassent bien-tôt d'être sçavans, retomboient dans leur premiere barbarie? Quel enchaînement admirable entre les Arts utiles & agréables! Eh! combien les plus grandes choses dépendent souvent des plus petites.

Il ne reste plus qu'un mot à dire des Epîtres qu'on donne au Public. L'occasion les a fait naître, la vérité les a dictées, la vertu

* La Poësie est si naturelle aux hommes, que les Poëtes ont été les premiers Ecrivains de toutes les Nations. Le premier Ouvrage de Moyse est sans doute le beau Cantique qu'il fit après le passage de la mer rouge. Homere & Hésiode ont précedé tous les Historiens & tous les Philosophes de la Grece.

s'y montre ſans hypocriſie, & la critique ſans aucune teinture de ſatyre. On a tâché d'y éviter tous les défauts qui font craindre les Vers. Il falloit y répandre les graces qui les font aimer : mais le talent ſeul qu'on ne peut pas ſe donner pouvoit les y faire naître. L'Auteur de ce foible eſſai invite les maîtres de l'Art à l'honorer de leurs critiques, il promet d'en profiter, & de ne jamais y répondre.





EPITRES SUR LE GOUT ET SUR LES MŒURS.

EPITRE I.

A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

SAGES ſans loix, brillans ſans impoſture,
Coulez mes vers, enfans de la nature :
N'affectez rien ; que la main du hazard
Amène tout, juſqu'aux regles de l'art.
Le naturel eſt le ſceau du génie,
L'appui du goût, l'ame de l'harmonie.
Sacrifiez à la ſimplicité
Le faux éclat d'un eſprit *brillanté*,
Rayon ſubit, étincelle imprévûë,
Qui frappe, étonne, & jamais ne remuë.
N'imitez pas ce jargon languiſſant,
Ces vains eſſais d'un Poëte impuiſſant,

Qui deſtructeur des jardins de Cythére,
Ne peut ſans roſe habiller ſa Glycere.
Fuyez encor les tours trop délicats,
Des *Concetti* l'inutile fracas,
Tous les faux jours des *tournures* nouvelles,
D'un fade auteur pénibles bagatelles.
En aiguiſant, en limant de trop près,
L'art affoiblit la pointe de ſes traits.
Trop de recherche avilit la peinture,
Et d'un tableau fait une mignature.
Lorſqu'Arachné, ſur des métiers divers,
L'aiguille en main, coloroit l'Univers,
Que de l'Olimpe elle étendoit le voile,
Ou captivoit l'Océan ſur la toile;
Le goût du vrai, mariant ſes couleurs,
Leur ménageoit le teint même des fleurs,
Ce velouté, cette aimable jeuneſſe
Dont la fraîcheur fait toute la richeſſe.
Il leur donnoit ce ton de vérité,
Original s'il eſt bien imité:
Cet ordre prompt, ou lent dans les nuances,
Qui ſemble unir, & lier les diſtances,
Aſſocier le ſoleil à la nuit,
Et joindre l'ombre au jour qui la détruit.
Par le ſuccès Arachné pervertie,
Avec le goût perdit la modeſtie,
Et défiant la rivale de Mars,
Lui diſputa l'empire des beaux arts.
Mais ſon orguëil annonçoit ſa foibleſſe;
Un ſeul regard lancé par la ſageſſe,
Anéantit l'ouvrage & le talent;
Arachné change, & ſon corps chancelant
Devient bientôt un inſecte inutile,
D'un vain réſeau réparateur futile.
Que de tréſors par Arachné perdus!

L'art ſeul lui reſte, ou plûtôt ſon abus ;
De ſes filets la trame deliée,
A nos lambris adroitement liée,
Offre un travail moins heureux que fini ;
A force d'art, l'art lui-même eſt banni.

Il eſt encor des talens dans la France,
Qui des neuf Sœurs nourriſſent l'eſpérance ;
Mais je croirois qu'au frivole inclinés
De la nature ils ſe ſont détournés.
Se pourroit-il, François, que notre verve
Eut réveillé le courroux de Minerve ;
Qu'on eût fondu l'or du ſiécle paſſé,
Pour y mêler un clinquant effacé ?
Le naturel s'eſt uſé ſous la lime ;
La ſymmétrie a banni le ſublime,
Et la clarté, ce flambeau du diſcours,
Pâlit, s'éteint, & fait place aux faux jours.

* Trop de fineſſe affadit la ſaillie
De la piquante & ſincére Thalie.
Dans un travail inutile à nos mœurs,
Plus d'un Nevvton ſépare leurs couleurs,
Le Prime en main marque leurs différences,
Et nous égare en leurs foibles nuances.
L'art trop heureux d'inſtruire & d'amuſer,
Eſt devenu l'art de ſubtiliſer ;
L'art de donner au gré de l'impoſture,
Tout à l'eſprit, & rien à la nature.
On ne rit plus, on ſourit aujourdhui,
Et nos plaiſirs ſont voiſins de l'ennui.

† Pourquoi faut-il que Melpomene en larmes,
Le cœur rempli de tragiques alarmes,

* La Comedie. † La Tragedie.

Et des transports d'un amour inhumain,
S'abaisse, & vienne, un creuset à la main,
Analiser les transports de sa flamme,
Armer ses vers du sel de l'épigramme,
De sa douleur combiner les regrets,
Peindre toûjours, n'intéresser jamais,
A l'Entithése enchaîner la maxime,
Et tendre plus au succès qu'à l'estime ?

* Plût aux neuf Sœurs qu'un Amphion nouveau
Avec Lully conciliât Rameau ;
Que, bannissant l'envie & la satyre,
On accordât les accens de leur Lyre.
Le Dieu de Gnide & le Dieu des Concerts
Ont inspiré ces deux chantres divers :
L'un du bon goût protecteur & modéle,
Est de nos cœurs l'interprète fidéle ;
L'autre échauffé par le concert des Corps
Rend avec feu leurs physiques accords.
Que de l'amour l'un chante les ravages,
L'autre les mers, la foudre, & les orages.

† J'aurois voulu que le Dieu des Romans
Eût épuré la langue des amans ;
Que le remord, persécuteur du vice,
Fût son remède autant que son supplice.
L'amour si fourbe est pourtant ingénu ;
Libre, immodeste, il rougit d'être nû.
D'un ton naïf peignez son imposture :
Que la pudeur préside à la peinture ;
C'est un enfant, mais un enfant armé,
Tyran jaloux du cœur qn'il a charmé.
Cruel, perfide, il sourit quand il blesse ;
Changez de ton, s'il change de foiblesse.

* La Musique. † Les Romans.

J'aurois

* J'aurois aimé que, feconde en ses tours,
Pleine d'un feu qui s'anime toûjours,
Notre éloquence eût eu plus d'harmonie,
Moins de recherche, & plus de vrai génie;
Que noble & forte, elle eût marqué ses traits,
Du Titien imité les portraits,
Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule, & le jeune Céphale :
Terrible & fier, l'un porte dans ses mains,
Et le repos, & l'effroi des humains.
Un sourcil noir ombrage sa paupiére;
Son œil enfante & répand la lumiere;
Et son front large, inquiet & troublé,
Soûtient des Dieux le palais ébranlé.
Tel est Alcide : amoureux de l'Aurore,
Céphale attend que l'Olimpe se dore;
Il abandonne aux Zéphirs, à leurs jeux,
Le soin trop vain d'arranger ses cheveux.
Au point du jour, ses tresses dénouées,
Dans les forêts flottent abandonnées,
Sans artifice, aimable, intéressant,
Il communique un transport qu'il ressent.

Enfans des arts, entre ces deux images
Décidez-vous, distinguez vos ouvrages
Ou par les traits, ou par le coloris;
Le naturel assurera leur prix.
Mais en fuyant la vaine dépendance
De l'art stérile, évitez l'abondance :
Qu'un voile simple entoure vos appas,
Embellissez, ornez, ne chargez pas.
Peres feconds, sacrifiez sans peine
Tous les enfans qu'une facile veine
Produit sans choix, enfante sans dessein;

* L'Eloquence.

Ou laissez-les murir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la nature,
Il faut du luxe abjurer l'imposture ;
Debarrasser vos sens appesantis
Des faux plaisirs qui les ont pervertis.
Au fond des cœurs, le sentiment sommeille ;
Le bruit des arts l'excite & le réveille :
Mais à leur pompe attentif par effort,
Il en gémit, succombe, & se rendort.
Comment ranger sous de justes idées,
Des passions qu'on ne voit que fardées ?
Comment gouter & peindre les plaisirs ?
On ne connoît que l'excès des désirs :
En les outrant, on cherche à les éteindre :
Il faut sentir, pour sçavoir l'art de peindre ;
Et de nos cœurs étendre dans autrui,
Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la nature, enfans moins indociles,
Les plaisirs purs n'étoient que plus faciles :
Mais, pour remplir notre cœur inconstant,
Du vrai bonheur l'art recula l'instant.
Les biens voisins perdirent leur amorce :
Plus éloignés, ils eurent plus de force ;
Nos sentimens plus vifs furent moins doux,
Le cœur moins tendre, & l'amour plus jaloux.

Heureux celui dont l'ame moins vulgaire,
Cherche de Pan le temple solitaire ;
Qui, revenu des modernes erreurs,
Connoît le prix des jardins & des fleurs ;
D'un jeune ormeau dont la tête naissante
Soutient déja la vigne languissante ;
Qui des oiseaux écoutant les chansons,

Rime des vers auſſi doux que leurs ſons :
Dont les vertus, au ſimple accoûtumées,
Du monde au loin contemplent les fumées;
Qui libre enfin ſous un toit fortuné,
Voit devant lui l'Univers enchaîné.

Toi, qui nourri dans le ſein du grand monde,
Aimes les fleurs, le murmure de l'onde,
Les chants naïfs des bergers ingenus,
Toi, dont les goûts ſont amis des vertus,
Reçois des vers que ma Muſe en hommage
Refuſe aux grands, & n'accorde qu'au ſage.
Si de ton ſel ils languiſſent privés,
Que dans tes mains ils brillent achevés;
Mes ſentimens auſſi purs que ton ſtyle,
Rendront du moins l'hommage moins ſtérile.





EPITRE II.

A M. LE BARON DE MONTMORENCI.

SI tes ayeux les Connétables,
Si les Coucis, les Chatillons,
Et tant de Héros reſpectables,
Dont Plutus uſurpe les noms,
Du fond de leurs tombeaux funèbres,
Où la mort les tient enchaînés,
S'offroient vainqueurs de leur ténebres
Aux yeux des François étonnés :
Quelle triſteſſe pour des hommes
Si fiers, ſi ſimples & ſi grands,
De voir dans le ſiécle où nous ſommes
Le luxe confondre les rangs !
De voir tant de flâteurs commodes
Encenſer nos folles erreurs,
Et ſur l'inconſtance des modes
Regler les principes des mœurs !
Aux traits de la plaiſanterie
De voir le zéle aſſujetti,
L'amour ſacré de la Patrie
En paradoxe converti ;
La Religion en problême,
Le Sophiſme en raiſonnement,
L'affreux Pyrroniſme en ſyſtême,

Et la débauche en ſentiment : .
De voir la beauté diſſoluë,
Proſcrire par des ris moqueurs
La flâme tendre & retenuë
Qui brûloit jadis dans les cœurs,
Et toûjours foible ſans tendreſſe,
Toûjours vive ſans paſſion
Immoler à l'illuſion
L'honneur, la gloire & la ſageſſe !
De voir enfin la volupté,
Eſclave de l'hypocriſie,
Sacrifier par vanité
Les plaiſirs permis de la vie,
Pour ſervir dans l'obſcurité
L'intempérance, la folie,
Et les vices que multiplie
L'eſpoir de leur impunité !
Quels jours, diroient ces fieres ombres,
Ont ſuivi nos âges heureux !
Quels voiles ! quels nuages ſombres
Couvrent le front de nos neveux !
C'eſt la vertu, non la naiſſance
Qui rend les héros immortels ;
Et leurs monumens qu'on encenſe
Sont devenus par ſa puiſſance
Moins des tombeaux que des autels.
Eh pourquoi les noms que vos peres
Ont illuſtrés dans les combats,
Deviendroient-ils héréditaires,
Si leurs Vertus ne le ſont pas ?
Vos Mœurs n'ont plus que la ſurface
Du vrai, de l'honnête & du beau.
Votre amour eſt une grimace,
Votre zéle un piege nouveau.
L'eſprit mêlé dans tous vos vices

Leur donne un ton de dignité,
Qui dérobe à des yeux novices
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit ſur vos traces
Le phantôme de l'amitié :
La noirceur par la main des Graces
Etouffe en riant la pitié.
Quelle différence d'uſages,
Et quels contraſtes dans les cœurs !
Le tems avec de nouveaux âges
Amene de nouvelles mœurs.
Notre probité plus chrétienne
Joignoit ſans art & ſans éclat
La fermeté Stoïcienne
A la franchiſe du ſoldat.
Moins faſtueux dans nos promeſſes,
Moins ſimulés dans nos refus,
Nous ignorons l'indigne abus
De colorer par des ſoupleſſes
Une amitié qu'on ne ſent plus :
De faſciner par des fineſſes
Les yeux pénétrans des Burrus ;
Sous les dehors des Regulus,
De cacher les armes traîtreſſes,
Et les noirceurs des Manlius ;
De conſerver dans les baſſeſſes
L'air indépendant des Brutus,
Et le langage des Lucreces
Dans le culte impur de Venus.

Le peuple voyoit ſans murmure
Le pouvoir des Grands & des Loix.
Aſſujétie à ſes emplois
Jadis l'opulente rôture
N'oſoit aſpirer à nos droits.
L'or n'illuſtroit pas autrefois ;

Et la Nobless alors plus pure
Naissoit dans le sein des exploits.
Quels jours oisifs pour les critiques?
Mars anoblissoit les vainqueurs;
Point de contrats problématiques:
Plus clairs, plus vrais, plus authentiques,
Les titres étoient dans les cœurs:
Alors nos chars dans la carriére
Conduits par le faste & le bruit,
N'écrasoient pas sur la poussiére
Ce peuple avide qui vous suit.
Mais la fierté mâle & guerriére,
Le zéle ardent, l'amour des Loix,
Du Louvre entr'ouvroient la barriére,
Et nous annonçoient à nos Rois.

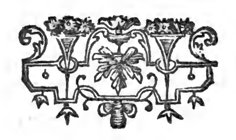
Ami, ce portrait véridique,
Si digne de nos beaux ayeux,
N'est pas le travail phantastique
D'un cerveau foible ou vaporeux:
On n'y suit point du premier âge
Le Roman tant de fois cité,
Ni le pedantesque étalage
Des beaux jours de l'antiquité.
C'est un tableau que les Joinvilles
Et les Commines ont tracé,
Qui par le faste de nos Villes
Est terni sans être effacé.
Ces âges traités de Gotiques,
Etoient les âges des Bayarts:
Siécles de la gloire & de Mars,
Où les Vertus moins politiques
Régnoient à la place des Arts.
Les François nourris dans les armes
Invitoient Bellone à leurs jeux;

Les ris s'unissoient aux allarmes ;
L'amour devenu belliqueux,
Sous l'acier déroboit ses charmes
Et les trésors de ses cheveux.
Alors la tranquille innocence
Etoit compagne des plaisirs ;
Et l'on vouloit que la décence
Fut l'interprête des désirs.
Mais cette Vertu fabriquée
Qu'affichent encor les mortels,
N'est plus qu'une idole tronquée
Qui dèshonore les autels.
La politesse est une écorce
Qui couvre un cœur fourbe ou leger ;
Le ton du monde est une amorce
Qui nous en cache le danger :
Le savoir, un vain étalage
De mémoire & de vanité :
Notre raison un badinage
Où succombe la vérité.
Mais comme l'esprit assaisonne,
Et nos vices & nos erreurs,
Avec succès on déraisonne ;
Avec grace on flétrit les mœurs.
Oh ! j'aime mieux la *Courtoisie*
De nos antiques Chevaliers,
Que le fiel mêlé d'ambroisie
De nos voluptueux guerriers.
L'encens que brûloient pour leurs *Dames*
Ces amis de la vérité,
Faisoit l'éloge de leurs flâmes
Et du pouvoir de la beauté.
Mais cette gloire diffamante
Qu'on cherche dans le changement,

Eſt à la honte de l'amante,
Un vice applaudi dans l'amant.

Illuſtre ami, que de folie,
Que de néant dans les eſprits !
Tous les excès qu'on multiplie
Sont prévenus par tes mépris :
D'un œil philoſophe & tranquile
Tu vois les intrigues des Cours :
Que ton exemple un jour utile
En arrête à jamais le cours.
Une Divinité volage
Nous anime & nous conduit tous ;
C'eſt elle qui dans le même âge
Renouvelle cent fois nos goûts ;
Ainſi pour peindre l'origine
De nos caprices renaiſſans,
Regarde une troupe enfantine,
Qui par des tuyaux deſſérens,
Dans l'onde où le Savon domine,
Forme des globes tranſparents.
Un ſouffle à ces boules legères
Porte l'éclat brillant des fleurs :
De leurs nuances paſſagéres
Un ſouffle nourrit les couleurs.
L'air qui les enfle & les colore
En voltigeant ſous nos lambris,
Leur donne, ou la fraîcheur de Flore,
Ou le teint ambré de l'Aurore,
Ou le verd inconſtant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole,
Qu'un ſouffle leger a produit,
Dans l'inſtant qu'il brille & qu'il vole,
Par un ſouffle s'évanoüit.

François, connoissez votre image ;
Des modes vous êtes l'ouvrage,
Leur soûffle incertain vous conduit.
Vous séduisez : l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit ;
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit.





EPITRE III.

CONTRE LE LIBERTINAGE.

*A M. LE C. DE****

VOUS, qui ſçavez donner les couleurs les plus ſages
Aux traits les plus hardis, aux plus vives images ;
Exécutez le plan que vous m'avez tracé,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.

Cette trompeuſe erreur dont le monde eſt l'empire,
Plus aimable à ſaiſir que facile à décrire,
Rivale de l'amour & ſœur de la beauté,
A qui Venus donna le nom de volupté,
Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites,
Célebroit les douceurs des loix qu'elle a preſcrites
Contente ſi les cœurs lui portent pour tributs,
Des plaiſirs ignorés, ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'entendre,
Sa voix devient plus douce, & ſa beauté plus tendre ;
Un ſceptre de criſtal arme ſes jeunes mains,
Et ce ſceptre agité fait mouvoir les humains.
Quand tout-à-coup les chants des Faunes, des Bacchantes
Annoncent à grand bruit le Dieu des Coribantes ;
Bacchus vient ſur ſon char demander en vainqueur,
Et la main de la Nymphe, & ſon trône & ſon cœur.

Le Satyre enyvré, la Ménade effrenée,
Sur leurs Syſtres aigus célébrent l'hyménée.
La volupté ſoupire, & d'un œil languiſſant
Invoque envain l'amour, & cede en rougiſſant.
A cet hymen forcé les Sylvains applaudirent,
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent ;
Et le Ciel en couroux maudit le monſtre affreux
Que devoit mettre au jour ce couple malheureux ;
Bien-tôt l'évenement confirma le préſage.

Des amours de Bacchus naît le libertinage,
Monſtre dont les progrès rapides & conſtans
S'étendent ſans effort & réſiſtent au tems ;
Ses beaux yeux ſont remplis des charmes de ſa mere ;
Son cœur foible eſt ouvert aux excès de ſon pere ;
Fourbe, il prend de l'amour & l'enfance & les traits ;
La raiſon ſe déride en voyant ſes attraits :
La jeuneſſe le ſuit ſur la foi de ſes charmes,
Badine avec ſon arc, ſe jouë avec ſes armes,
Serre, briſe ſes nœuds avec facilité,
Et priſe dans ſes fers ſe croit en liberté.
Tranquille, elle ſourit au Dieu qui la careſſe,
Dans ſes bras amoureux l'imprudente le preſſe ;
Quand tout-à coup ſaiſis d'une douce langueur,
Ses bras ſont accablés ſous le poids du vainqueur.
A ce trouble inconnu la jeuneſſe allarmée
Veut éviter les traits du Dieu qui l'a charmée ;
Mais hélas ! ſes combats ſe changent en plaiſirs,
Ses craintes en eſpoir, ſes remords en déſirs ;
Confuſe, elle retombe au milieu de ſes chaînes ;
Un charme involontaire accompagne ſes peines,
Elle voudroit haïr, elle ne peut qu'aimer,
Son cœur cherche le calme & ſe laiſſe enflâmer.
C'eſt alors qu'à ſes yeux ſe découvre l'abîme ;
Mais un chemin de fleurs la conduit juſqu'au crime :

Le voile de l'erreur tombe enfin sous ses yeux,
Et les vertus en pleurs s'envolent dans les Cieux.
Insensible aux leçons, aux cris de la sagesse,
La jeunesse se livre au vainqueur qui la blesse;
Alors de faute en faute, & d'erreur en erreur,
En épuisant le crime elle accroit son ardeur:
Du poids de la raison son ame délivrée,
Au torrent des amours s'abandonne enyvrée.
Loix, sagesse, pudeur, mœurs, principes, vertus,
A l'aspect du plaisir qu'êtes-vous devenus?
Le tems suit la jeunesse: il la presse, il l'arrête,
Et blanchit les trésors qui couronnoient sa tête.
Le plaisir est détruit, l'amour n'a plus de traits,
Mais l'habitude reste au défaut des attraits:
Le mépris, le dégoût remplissent sur ses traces,
Le trône qu'occupoient les talens & les graces,
Et la mort tranche enfin des jours infortunés
Dans le sein des amours si long-tems profanés..

Fils chéri de Bacchus, trompeur libertinage,
A ces honteux excès tu connois ton ouvrage:
Couché sur des gazons qu'épargnent les hivers,
Tu ris de voir le monde en proye à ces travers;
Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie,
Dans ces lieux où la France imite l'Italie *

Lucinde & Cidalis par l'hymen enchaînés,
Volent aux jeux publics de mirtes couronnés;
Lucinde à la douceur ajoûte la finesse,
Le Parterre charmé contemple sa jeunesse,
De ses regards errans démêle le motif,
Et de son innocence arbitre décisif,
Fixe sans balancer le moment de sa chûte;
Bien-tôt la toile vole, & l'arrêt s'exécute.
Un essain de flâteurs perfides, mais charmans,

* L'Opera.

Qui ſans vouloir aimer portent le nom d'amans,
Brillent dans les balcons, & volent autour d'elle :
Dans leurs diſcours légers la ſaillie éteincelle ;
L'art d'orner le frivole & d'embellir les riens,
Séme de mille fleurs leurs brillans entretiens.
A tous leurs mouvemens Lucinde intéreſſée,
Cherche à déterminer ſon ame embaraſſée.
Art de Semiramis, miracles de Linus,
Charmes d'Anacréon, preſtiges de Venus,
Plaiſir touchant des pleurs, ſentimens de la joye,
Tout ce qui plaît, qui charme, à ſes yeux ſe déploye ;
Elle cede, elle perd un reſte de fierté,
Et prépare ſon cœur à l'infidélité.
Dans les ſombres détours d'une ſcène éclatante,
L'époux a prévenu ſon épouſe inconſtante,
Et ſa main libérale achete au plus haut prix
Un repentir ſuivi de honte & de mépris.

Du ſpectacle au ſouper le jeu remplit l'eſpace,
La nuit ſe leve envain ; un jour nouveau l'efface.
Bien-tôt dans un ſalon par Comus éclairé,
On vole à ce feſtin ſi long-tems déſiré,
Ordonné par le luxe & la délicateſſe,
Apprêté par le goût, loué par la moleſſe.
Là, tous les ſens flâtés ſans être ſatisfaits,
S'aiguiſent par degrés, ne s'émouſſent jamais :
Au troiſiéme nectar que verſe la folie,
L'ame s'épanoüit, la langue ſe délie,
Et l'eſprit libre enfin au milieu de ſes fers
Vole avec le champagne, & le ſuit dans les airs.
Alors les traits malins de la plaiſanterie
Troublent de la raiſon la ſage rêverie :
Qu'elle regne, dit-on, quand le ſoleil nous luit :
Le flambeau de l'amour eſt l'aſtre de la nuit.
Ainſi tous les excès ſous un maſque commode,

Se glissent sourdement & se tournent en mode.
Il suffiroit alors pour étendre leur cours,
Qu'un écrit scandaleux leur prêtât son sécours.

Le monde a de son sein exilé la science,
Mais il sçait par l'usage annoblir l'ignorance ;
Il prête à nos discours ce vernis animé,
Ce ton, enfin, ce ton plus senti qu'exprimé.
Cependant sur la foi d'un certain formulaire,
Il voile nos défauts & donne l'art de plaire ;
De l'esprit, du mérite, arbitre universel,
Il condamne à la hâte ; & juge sans appel.
Quelques foibles sécours puisés dans la lecture,
Quelques faits recueïllis dans une source impure,
Sont la base & le fonds de ce Juge insensé,
Paresseux à s'instruire, à corrompre empressé.
O vous, qui satisfaits de vos courtes lumiéres,
Ne cherchez, n'enlevez que la fleur des matieres,
Laissez en d'autres mains les fardeaux accablans,
Et ne surchargez pas vos débiles talens.
Et vous, de qui les soins bornés à la parure,
Retranchent à l'esprit toute sa nourriture ;
Qui, le bras appuyé sur un pompeux carreau,
Arrangez la nature en tournant le fuseau :
Croyez que ces Auteurs, dont votre ame est charmée,
Ont le cœur d'un Titan & les bras d'un Pigmée.
Leur exemple entraîna votre esprit libertin,
Connoissez leurs erreurs, & tremblez pour leur fin.
Ils n'ont jamais senti le solide avantage
De rendre aux Loix, aux Dieux un légitime hommage.
Ils ont vû que le monde offroit tout son encens
A la beauté du jour, à l'idole des sens ;
Qu'à peine quelques grains conservés en silence ;
Fumoient obscurement aux pieds de l'innocence ;
Et qu'enfin les autels d'Amour & de Plutus,

Avoient rendu desert le Temple des vertus.
Ils ont vû Flore errante, Arphise à demi nuë
S'engager sans pudeur, rompre sans retenuë,
Remplir le monde entier de leurs égaremens,
Et compter en un mot leurs jours par leurs amans.
Ils ont vû triompher ces tyrans des familles,
Ces fameux corrupteurs des meres & des filles,
Qui galands sans décence, amoureux sans désirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs;
Qui loin d'ensevelir la liste de leurs crimes,
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes:
Ils ont dans cette école accoûtumé leurs cœurs
A flâter la licence, à mépriser les mœurs,
A tolerer le vice, & non le ridicule,
A couronner l'excès, à siffler le scrupule,
A ne connoître enfin, esclaves factieux,
Que leurs panchans pour loix, & leurs plaisirs pour Dieux.



ÉPITRE

EPITRE IV.

SUR L'INDÉPENDANCE.

QUI foule aux pieds l'orguëil, le luxe & l'abondance,
Qui vit content de peu, connoît l'indépendance :
Au-dessus de la crainte, au-dessus de l'espoir,
La regle de son cœur est la loi du devoir.
Juge sans passion, censeur sans amertume,
Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume ;
En prodiguant le fiel & l'encens tour à tour,
Il ne sait point servir, & la haine & l'amour.
Des rayons de la foi son ame pénétrée,
Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée :
Trop fier, trop vertueux, pour adorer les Grands,
Il pese avec sagesse, & les noms & les rangs ;
Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
De confondre à la fois le titre & la personne :
Et qui veut mériter son culte & ses tributs,
A la place des noms doit offrir des vertus.
Né pour l'obéïssance & non pour l'esclavage,
Du Temple au pied du Trône il porte son hommage,
Et lorsque sa raison s'arme contre la Loi,
Il l'enchaîne aux Autels & l'immole à la Foi,
Mais, ne supposez pas qu'un zéle fanatique
Couvre de ses desseins la marche politique.
Spectateur inconnu dans ce vaste Univers,
Ses yeux sur les grandeurs sont foiblement ouverts ;

Il n'eſt rien dans les Cours qu'il adore, ou qu'il brave.
Outrager eſt d'un fou, flâter eſt d'un eſclave.
Il faut bannir l'audace & non la liberté,
La balance à la main peſer la vérité,
Ne jamais applaudir aux foibleſſes des hommes,
Ne point trop éclairer le néant où nous ſommes,
Et reſpectant toûjours le Pontife & les Rois ;
Nous taire, mais oſer faire parler les Loix.

C'eſt ainſi que ſoûmis au joug de la prudence,
Nous ſoutenons les droits de notre indépendance.
Ami, lorſque l'hiver entouré de frimats
Souffle du fond du Nord la glace en nos climats ;
Lorſqu'aſſis ſous un toît où les Muſes préſident,
Où la vérité parle, où les fronts ſe dérident ;
Eclairés par l'Hiſtoire, amuſés par les Vers,
A nôtre Tribunal nous citons l'Univers.

La Cour offre à nos yeux de ſuperbes eſclaves,
Amoureux de leur chaîne, & fiers de leurs entraves,
Qui toûjours accablés ſous des riens importans,
Perdent leurs plus beaux jours pour ſaiſir des inſtans.
Qu'il eſt doux de les voir dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état, & ramper par coûtume,
Tomber ſervilement aux pieds des favoris,
Des biens des malheureux mandier les débris,
Et du vil intérêt miniſtres & victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes !

Heureuſe, diſons-nous, la douce obſcurité,
Qui de fers de la Cour ſauve la probité :
Mais plus heureuſe encor la ſageſſe conſtante
D'un mortel tout-puiſſant, que nul appas ne tente ;
Qui, ſemblable à Burrhus, vertueux ſans orguëil,
Evite le danger ſur le bord de l'écuëil ;

Qui dans les flots bruyans d'une Cour importune,
Aux pieds de la Justice enchaîne la fortune.

Un esprit libre & sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la societé :
Sévere sans aigreur, & fier sans insolence,
Vif sans emportement, calme sans indolence
Exact observateur de l'usage inconstant,
Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend :
Pour la seule vertu toûjours invariable,
Il souffre les méchans sans devenir coupable.
Tel l'astre bienfaisant qui regle les saisons,
Eclaire un Lac impur sans soüiller ses rayons.

Prêtons-nous sagement aux miséres humaines :
Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes.
Ami, n'achetons point aux dépens des vertus,
L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.
Un Dieu sage a pesé dans la même balance
Les différens états de l'humaine opulence.
Loin de l'aisance honnête il bannit les remords ;
Il joint la peine aux rangs, & les soins aux trésors ;
Et pour nous conserver une ame non commune,
Son bras de nos foyers écarte la fortune.
Evitons les erreurs de l'indocilité,
Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains, ô vous, dont l'esprit tributaire,
De qui veut l'asservir esclave volontaire,
Prêt à tout soûtenir comme à tout renverser,
Attend avec respect un ordre pour penser !
Vous, intriguans obscurs, ambitieux reptiles,
Asservis dès l'enfance à des dehors utiles,
Qui marchez vers le Trône à l'ombre des autels,
Et ne chantez les Dieux, que pour plaire aux mortels:

Et vous froids complaisans, dont l'ame mercenaire
Epouse sans remords le vice qui peut plaire ;
Flexibles instrumens des passions d'autrui ;
Vivez dans l'esclavage, & mourez dans l'ennui.
J'aime mieux un tilleul que la simple nature
Eleve sur les bords d'une onde toûjours pure,
Qu'un arbuste servile, un lierre tortueux,
Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.





EPITRE V.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

JE vous faluë, ô Terre, où le Ciel m'a fait naître! *
Lieux, où le jour pour moi commença de paroître,
Quand l'aftre du Berger brillant d'un feu nouveau,
De fes premiers rayons éclaira mon berceau.
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maifons ruftiques;
Arbres, témoins vivans de la faveur des Cieux,
Dont la feüille nourrit ces vers induftrieux
Qui tirent de leur fein notre efpoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur foie.
Tréfor du laboureur, ornement du Berger,
L'olive fous mes yeux s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hyver regne encor quand la blonde Cerès,
De l'or de fes cheveux a couvert nos guérets!
Qu'il m'eft doux de revoir fur des rives fertiles,
Le Rhône ouvrir fes bras pour féparer nos Ifles,
Et ramaffant enfin fes tréfors difperfés,
Blanchir un Pont bâti fur fes flots courroucés!
D'admirer au Couchant ces vignes renommées
Qui courbent en feftons leurs grappes parfumées;
Tandis que vers le Nord des chênes toûjours verds

* Cette Epître a été commencée auprès du Pont S. Efprit en Languedoc.

Affrontent le tonnerre & bravent les hyvers !
Je te saluë encor, ô ma chere Patrie !
Mes esprits sont émus ; & mon ame attendrie
Echappe avec transport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton sein l'innocence & la paix.
C'est donc sous ces lambris qu'ont vêcu mes ancêtres !
Justes pour leurs voisins, fidéles à leur maîtres,
Ils venoient décorer ces balcons abattus,
Embellir ces jardins, aziles des vertus,
Où, sur des bancs de fleurs, sous une treille inculte,
Ils oublioient la Cour & bravoient son tumulte.
Chaque objet frappe, éveille, & satisfait mes sens :
Je reconnois les Dieux au plaisir que je sens.
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire :
Le Saphir brille moins que le Ciel qui m'éclaire,
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son appareil,
Lever, luire, monter, & tomber le soleil.

Amour de nos foyers, quelle est votre puissance ?
Quels lieux sont préferés aux lieux de la naissance ?
Je vante ce beau Ciel, ce jour brillant & pur,
Qui répand dans les airs l'or, la pourpre & l'azur,
Cette douce chaleur, qui mûrit, qui colore
Les trésors de Vertumne & les présens de Flore.
Un Lapon vanteroit les glaces, les frimats
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats :
Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs habitans sans grace, & sans beautés ?
Virgile abandonnoit les fêtes de Capouë,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantouë,
Et les Rois indigens, d'Itaque & de Scyros,
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'ambition, l'inquiéte avarice,
La curiosité, le volage caprice,
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
Les dangers de la Terre, & le péril des Mers.
Des plus heureux climats, des bords les plus barbares,
Rappellés sourdement par la voix de nos Lares
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés,
Qu'au fond du Potosi les Dieux avoient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
Nous trouvons dans le sein de nos Dieux domestiques
Cette douceur, ce calme, objet de nos travaux,
Que nous cherchions envain sur la terre & les eaux.

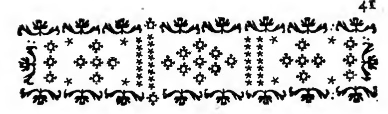
Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-même :
Utile à l'Univers, quand il n'est point extrême,
Cet amour trop actif pour être concentré,
S'échappe de nos cœurs, se répand par dégré
Sur nos biens, sur les lieux où nous prîmes naissance
Jusques sur les témoins des jeux de notre enfance.
C'est lui qui nous rend cher le nom de nos ayeux,
Les destins inconnus de nos derniers neveux,
Et qui trop resserré dans la sphere où nous sommes,
Embrasse tous les lieux, enchaîne tous les hommes.
L'amour propre a tissu les différens liens
Qui tiennent enchaînés les divers Citoyens :
L'intérêt personnel, auteur de tous les crimes,
De l'intérêt public établit les maximes.
Oüi, lui seul a formé nos plus aimables nœuds.
Nos amis ne sont rien, nous nous aimons en eux.
Vous qui nommez l'amour une étincelle pure,
Un rayon émané du sein de la nature,
Détruisez une erreur si chere à vos appas.
Aimeroit-on autrui, si l'on ne s'aimoit pas ?
Ces transports renaissans à l'aspect de vos charmes,
Ces soins mêlés de trouble, & ces perfides larmes;

Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au Dieu des plaisirs, bien plus qu'à la beauté.

L'amour des Citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le regle & l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison
Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,
Un amour dangereux que l'intérêt allume,
Qui trop long-tems captif s'irrite & nous consume.
Tels les terribles feux dont brûlent les Titans,
Comprimés par la terre enfantent les Volcans.
Ainsi vit-on jadis dans Rome & dans Athenes
Le peuple heureux & libre, ou courbé sous les chaînes,
Selon que l'amour propre obéïssant aux loix,
De la Patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi dans tous les tems l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous,
Embrasez les mortels, croissez, étendez-vous.
Consumez, renversez ces indignes barriéres,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontiéres,
Ces ramparts tortueux, & ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flâmes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos peres ?
Faut-il toûjours attendre, ou craindre des revers,
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts !

O mœurs du siécle d'or! ô chimeres aimables !
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables ?
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux ?



EPITRE VI.

SUR L'AMBITION.

A M. LE D. DE N.

LA fortune ingrate & trompeuſe
M'appelle, un tréſor à la main :
L'Ambition vaine & flateuſe
De la Cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon ame affamée
D'un titre nuiſible au repos,
Aime à reſpirer la fumée
De l'encens que brûlent les ſots !
Crois-tu, qu'aveugle, je confonde
Le mérite & la dignité,
L'hommage ſervile du monde
Et le tribut de l'équité ?
Crois-tu que cenſeur hypocrite
De la molleſſe des mortels,
Je veüille, indolent Sybarite,
M'endormir aux pieds des autels ?
Non : tu connois trop ma droiture :
Coupable par fragilité,
Mais ennemi de l'impoſture,
Je ne joins pas l'impiété
Aux foibleſſes de la nature.
Oüi, les Dieux m'ont aſſez donné.

Et que m'importe, si tu m'aimes,
De charger de vains diadêmes,
Mon front d'olive couronné ?
Le Ciel ne m'a point condamné
A traîner mes jours dans le faste,
A languir dans un Palais vaste.
Plus délicat qu'ambitieux
J'aime un bonheur doux & facile ;
Le superflu m'est inutile,
Et l'appareil m'est odieux.
J'aime les fruits délicieux
Dont nos espaliers se couronnent :
Voisins de la main & des yeux
Ils s'offrent moins qu'ils ne se donnent.
Mais je n'irai pas affronter
Un peuple de dragons avides,
Pour la gloire de disputer
Les pommes d'or des Hespérides.

La santé, le plus grand des biens,
File tous les jours de ma vie :
Que de mille siécles suivie
Elle veille au bonheur des tiens !
Si je revois fleurir encore
Les mirthes de tes jeunes ans ;
Si je revois naître l'aurore
Des premiers jours de ton printems,
Et, si ma muse enorguëillie
De marcher de loin sur tes pas,
Unit l'estime de Délie
Aux suffrages de Maurepas ;
C'en est fait, le globe où nous sommes
Comme un point s'échappe à mes yeux,
Et plus heureux que tous les hommes
J'ai bû dans la coupe des Dieux.

SUR LA COUR.

HEUREUX qui n'a point vû le dangereux séjour,
Où la fortune éveille & la haine & l'amour ;
Où la vertu modeste, & toûjours poursuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie.
Tout présente en ce lieu l'étendart de la paix :
Où se forge la foudre il ne tonne jamais :
Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes,
Et toûjours les Cyprès s'y cachent sous les palmes.
Théatre de la ruse & du déguisement,
Le poison de la haine y coule sourdement.
Il n'est point à la Cour de pardon pour l'offense,
Hommes dans leurs arrêts, & dieux dans leur vengeance,
Les Courtisans cruels restent toûjours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Par-tout j'y vois errer la sombre jalousie,
Qui cachant le poignard dont elle s'est saisie,
Imprime sur son front les traits de l'amitié,
Appelle sur ses pas l'amour & la pitié,
Redouble les sermens, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare son fiel, en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur, & la paix dans les yeux,
Même en les invoquant, elle trahit les Dieux :
Elle attaque, à la fois, le nom & la fortune ;
La gloire l'éblouït, la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aspic les yeux étincellans :
Il vous perdra, mortels, s'il connoît vos talens.

SUR LA SUPERSTITION.

De la crédule erreur, ce tyran du vulgaire,
Naquit un monſtre affreux que le faux zéle éclaire,
Qui reſpecté du peuple, & redouté des Grands
Sur ce vaſte Univers traine ſes pas errans.
L'Egypte lui fournit une retraite impure,
D'où le monſtre vola ſur toute la nature.
Les Médes, les Perſans, les Grecs & les Romains
Succerent le poiſon préparé par ſes mains.
Erreur du Plebeien, politique des Sages,
Vous triomphiez alors, augures & préſages:
Inventions du Prêtre, & maximes des Rois,
Sur le trône & l'autel vous étendiez vos droits.
Ce tems affreux n'eſt plus; mais votre Souveraine
Des aveugles Mortels ſera toûjours la reine.
Les Etats ont changé, la Superſtition
Toûjours ferme a ſuivi leur révolution.

Par elle la vengeance inventa la magie.
L'ignorance entraîna la fauſſe aſtrologie,
La laideur découvrit les foibles taliſmans,
Piéges que rompt toûjours l'adreſſe des amans.
Par elle la terreur dans des retraites ſombres
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour d s ombres,
Et de phantômes vains peuplant l'air & les cieux,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

SUR L'ORGUEIL.

JE t'appelle & tu fuis, ô nature, ô ma mere !
Ton front eſt aſſiegé d'une triſteſſe amére.
Tes yeux dont les regards embelliſſoient les fleurs
Languiſſent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténébres ?
Quel ſang vient de couler ſur tes lambeaux funèbres ?
Quel barbare a flétri le ſein qui l'anima ?
Quel monſtre a méconnu la main qui le forma ?
L'orguëil, me répond-elle : il trahit la nature ;
Dans mes flancs déchirés j'ai ſenti ſa morſure.
Dès qu'il put les connoître il ſappa mes autels,
Et vola de mon ſein dans le cœur des mortels.
Là, comme en un miroir, le monſtre ſe contemple :
Il y régne adoré tel qu'un Dieu dans ſon Temple ;
Ses traits enſevelis ſous un fard apprêté
Laiſſent à ſa laideur l'ombre de la beauté ;
Les parfums les plus doux, & l'encens le plus rare
Fument ſur les autels que ſa vanité pare.
L'amour dont il s'enflamme eſt ſon ſeul aliment,
Et les vertus d'autrui ſa honte, & ſon tourment.
Il n'eſt rien de ſi pur que l'orguëil ne profane,
Rien de ſi révéré que l'orguëil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En ſerpent tortueux il ſonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foibleſſe errante
Ternit de ce miroir la glace tranſparente,
Il la ſuit ſourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, & l'expoſe au grand jour :
Mais ſi la vérité demaſquant l'artifice,
De ſes projets obſcurs ébranle l'édifice,

Quels attentats affreux, quels deſſeins, quelle horreur!
L'orgueïl humilié devient bien-tôt fureur.
Ce n'eſt plus un ſerpent qui rampe ſur la terre,
C'eſt un géant armé qui brave le tonnerre;
Qui pour anéantir l'auguſte vérité,
Iroit juſques au ſein de la Divinité,
Percer de mille coups ſa rivale obſtinée,
Et blaſphemer le Dieu dont elle eſt émanée.



SUR LA MODE.

LA Mode eſt un tyran des mortels reſpecté,
Digne enfant du dégoût & de la nouveauté ;
Qui de l'Etat François dont elle a les ſuffrages,
Au-delà des deux mers diſperſe les ouvrages ;
Augmente avec ſuccès leur immenſe cherté
Selon leur peu d'uſage, ou leur fragilité.
Son trône eſt un miroir dont la glace infidelle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Les François inconſtans admirent dans ſes mains
Des tréſors mépriſés du reſte des humains.
Aſſiſe à ſes côtés, la brillante parure
Eſſaye, à force d'art, de changer la nature.
La beauté la conſulte, & notre or le plus pur
N'achete point trop cher ſon rouge & ſon azur.
La Mode aſſujétit le Sage à ſa formule :
La ſuivre eſt un devoir, la fuir un ridicule.
Depuis nos ornemens juſques à nos écrits
Elle attache à ſon gré l'eſtime ou le mépris ;
Et reglant tour à tour tous les rangs où nous ſommes,
Elle place les ſots & nomme les grands hommes.

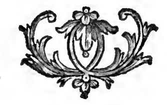


SUR LA VERTU.

Il eſt une vertu dont la puiſſance active
Commande aux paſſions, les calme, ou les captive,
Arrache enfin notre ame à la ſéduction;
Au ſein de ſes erreurs déſabuſe Ixion,
Et d'un plaiſir plus vrai lui préſentant l'image,
Dans ſes bras enchantés diſſipe le nuage.
Que nos cœurs ſont heureux quand la loi du devoir
De nos plus doux penchans confirme le pouvoir!
Il eſt une vertu: qui réſiſte à ſes charmes
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes,
Et devant elle un jour, malgré tous ſes efforts,
Portera pour tribut le poids de ſes remords.
Des mortels les plus ſourds ſa voix eſt entenduë:
L'ame qui fuit ſes bras y retombe éperduë.
Qui connut ſon pouvoir, qui ſentit ſa douceur,
Pourroit-il la confondre avec ſon oppreſſeur?
Avec le vice impur, ce complaiſant barbare,
Qui ſouffle dans nos ſens les flammes du tartare;
Nous laiſſe moiſſonner quelques ſtériles fleurs,
Sûr, après nos plaiſirs, d'éterniſer nos pleurs.
Si la vertu n'eſt rien, pourquoi l'humble innocence
A-t'elle ſur nos cœurs conſervé ſa puiſſance?
D'où vient qu'une bergere aſſiſe ſur les fleurs,
Simple dans ſes habits, plus ſimple dans ſes mœurs,
Impoſe à ſes amans ſurpris de ſa ſageſſe?
Severe avec douceur, & tendre ſans foibleſſe,
Elle a l'art de charmer ſans rien devoir à l'art.
Son devoir eſt ſa loi, ſa défenſe un regard,
Qui joint à la fierté d'un modeſte ſilence,
Fait tomber à ſes pieds l'audace & la licence.

D'où

D'où vient qu'un Villageois assis sous un ormeau,
Juge des différends qui naissent au hameau ?
Pauvre, chargé de soins, & consumé par l'âge,
Qui peut l'avoir rendu le Dieu du voisinage ?
Les Pasteurs rassemblés viennent autour de lui
Chercher dans ses leçons leur joie, & leur appui.
Eh ! ne voyez-vous pas qu'amant de la Sagesse
Il est juste sans faste, & prudent sans finesse,
Et que l'intégrité conduisant ses projets,
De ses Concitoyens il s'est fait des sujets ?
La vertu sous la chaume attire nos hommages.
Le crime sous le dais est la terreur des Sages.



SUR L'HOMME.

OUI, l'homme ſi rempli du ſoin de ſe connoître,
Ne ſçait ni ce qu'il eſt, ni ce qu'il voudroit être.
Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de ſçavoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triſte dans ſes loiſirs, laſſé dans ſes études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouïr,
Et d'abuſer ſon cœur ſi facile à trahir.
Cet homme en même tems libre dans ſes entraves,
A la fierté des Rois ſous l'habit des eſclaves.
Occupé d'un inſtant qui s'éloigne de lui ;
Ennyvré, fatigué de lui-même & d'autrui ;
Différent, inégal, & cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteſte qui l'aime.
Amuſé par des riens, les plus vaſtes projets
Offrent à ſon eſprit de trop foibles objets.
Tout irrite ſes goûts, ſans remplir ſon envie :
Il abrége ſes jours, & regrette la vie !
Dans ce vaſte Univers il ſe trouve borné,
Et de l'illuſion joüet infortuné,
Pour appaiſer l'ardeur de ſa ſoif téméraire
Il crée à chaque inſtant un monde imaginaire.
L'antiquité du nom l'approche du néant,
Et le nain eſt toûjours à côté du géant.
Plus il fait remonter ſa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
Sa raiſon lui ſoumet les lions rugiſſans ;
Mais lui-même obéït à la fougue des ſens.
Au lieu de l'éclairer, ſes lumieres le flâtent :
Loin d'élever ſon cœur, ſes paſſions l'abattent :

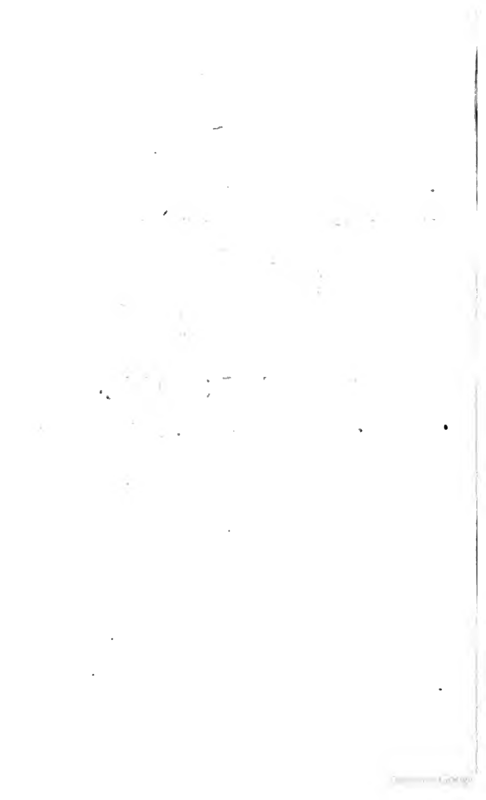
Il ne joüit de rien en essayant de tout :
L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût ;
L'orguëil une foiblesse insolente ou soûmise,
Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise :
L'avarice est la peur de manquer d'un sécours,
Qui nourrit son espoir & le trahit toûjours :
Le courage brutal, une terreur extrême,
Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-même :
La feinte modestie, un orguëil plus caché,
Et la délicatesse, un vice recherché.
L'abandon généreux d'un profit légitime
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
Sous un dehors brillant la gloire a son écuëil.
La liberalité n'est qu'un trafic d'orguëil :
La politesse un droit qu'on acquiert sur les autres,
Pour exiger des soins plus flâteurs que les nôtres.
La régularité prévient le désespoir
D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
Inutiles vertus, dont toute la puissance
Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;
A poursuivre le mal sans gloire & sans succès ;
A ranimer sa force, où nourrir son excès.
Combattons, détruisons l'orguëil qui nous ennyvre,
Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
Qu'on le chasse avec peine, il rentre sans effort,
Triomphe dans les fers, & survit à sa mort.
Quel Alcide nouveau, quelle main agissante
Soumettra pour jamais cette hydre renaissante ?
Il faut pour enchaîner ses dragons abattus,
Un frein plus assûré que celui des vertus :
Et pour arracher l'homme à sa misére extrême,
Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même,

SUR LA VOLUPTÉ.

IL est une Venus, non celle qu'Idalie
Vit allaiter l'Amour & nourrir la Folie ;
Que Neptune admira, que couronna Paris,
Et que ſous ſes berceaux adoroit Sybaris ;
Mais celle qui remplit les airs, la terre & l'onde.
Phantôme du bonheur, & Déeſſe du monde,
Ses loix ſont nos penchans, ſes armes nos déſirs,
Ses biens l'illuſion, ſes chaînes les plaiſirs.
Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change :
De nos goûts variés elle ſuit le mêlange ;
Paroît en les guidant ne pas les conſeiller,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
Sous ſa main qui répand le fiel & l'impoſture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien ſe défigure.
Elle imprime avec art ſur le front des vertus,
Ce dégoût, cet ennui qu'inſpire leur abus,
Tandis que dans les yeux de la fiere licence
Elle offre tous les biens qu'aſſure l'innocence.
C'eſt elle qui dans l'or brille aux yeux de Créſus ;
Qui plaît dans Bérénice à l'Amoureux Titus ;
Qui fait parler les bois, les prés, la ſolitude ;
Enchante ſur la ſcène, & ravit dans l'étude ;
Qui fait chercher la paix au milieu des combats ;
Qui peut même à la mort attacher des appas ;
Qui malgré les écueils de la mer mugiſſante,
Fait voler ſur les flots la voile obéïſſante.
Douce erreur, dont l'eſpoir nous trompe & nous nourrit,
Donne de l'ame au ſens, & des ſens à l'eſprit.
Belle, mais dangereuſe, aimable, mais frivole ;
Telle eſt la volupté notre fatale idole :
Inviſible par-tout, & préſente en tous lieux,
Elle eſt tout ce qui charme & nos cœurs & nos yeux.

REFLEXIONS
SUR LES
PASSIONS
ET
SUR LES GOUTS.

*Par Mr. de B***.*

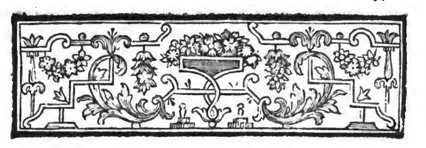


AVERTISSEMENT.

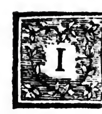
NOUS naissons tous avec des passions ; la différence des états & des tempéramens empêche qu'elles n'éclatent avec la même vivacité : ainsi tous les cœurs enferment en eux les principes des passions ; le hazard de l'éducation & de la naissance s'oppose à leurs effets sans en détruire la nature. Je me suis proposé depuis longtems de les approfondir, & d'écrire sans beaucoup d'arrangement toutes les réflexions qui naîtront de mon sujet. L'amour est la premiere passion qui se fait sentir, on peut même dire qu'elle est la plus générale. Les bornes de son régne sont celles de la nature, sa durée sera celle du monde ; ainsi je ne pouvois, sans renverser l'ordre des choses, écrire sur les Passions, & ne pas ranger l'Amour à la tête de toutes les autres.

LETTRE
A MADAME
LA C. DE***

VOUS voulez ſçavoir, Madame, ce que je penſe ſur l'amour; c'eſt vous expoſer à entendre tout ce que vous faites ſentir. Pourquoi demandez-vous à être éclairée ſur votre Ouvrage? Ne vous ſiéroit-il pas mieux de deviner mes ſentimens, que de me forcer à les développer? N'importe, je ne vous refuſerai point le plaiſir malin que vous cherchez; & tantôt en Philoſophe, tantôt en Amant, je vais conſulter mon cœur; j'écrirai ſans art & ſans méthode ce qu'il me dira de l'amour. N'attendez pas qu'il m'en parle toûjours avantageuſement, vous ſçavez trop combien j'ai ſujet de m'en plaindre; mais ne croyez pas auſſi que par vengeance je cache des graces que vous faites ſi bien ſentir; j'expoſerai ſes défauts & ſes vertus, & par là, Madame, je trouverai le moyen de vous donner des leçons, & en même-tems de vous faire ma cour. Je ſouhaite que mes réflexions ſoient dignes de vous, de l'amour & de moi; & que dans cent ans & plus, nous nous retrouvions tous trois enſemble.



REFLEXIONS SUR L'AMOUR.



IL faut avoir un cœur pour ſçavoir aimer ; les ſens ne ſuffiſent pas. Le tempérament conduit par l'eſprit, peut mener juſqu'à la volupté, mais jamais juſqu'à l'amour. Nous naiſſons tendres ou voluptueux ; la nature donne à tous les cœurs un goût pour le plaiſir, & quelquefois un penchant inévitable vers l'amour. Ce ſont les heureux qui reçûrent avec ce goût piquant du plaiſir, la délicateſſe fine qui l'aſſaiſonne. Mais les ames que l'amour a choiſies pour aimer, doivent paſſer rapidement & ſans relâche des grands plaiſirs aux grandes peines. Leur agitation ſera toûjours nouvelle & toûjours extrême.

Connoiſſez-vous un feu qui prend toutes les formes que le ſouffle lui donne, qui s'irrite, qui s'affoiblit, ſelon que l'impreſſion de

l'air eſt plus vive ou plus moderée ? Il ſe ſépare, il ſe réünit, il s'abaiſſe, il s'éleve ; mais le ſouffle puiſſant qui le conduit, ne l'agite que pour l'animer, & jamais pour l'éteindre : l'amour eſt ce ſouffle ; nos ames ſont ce feu.

Il eſt des climats où l'amour regne par choix, un beau ciel, un air tempéré, des campagnes fécondes & riantes attirent l'amour, & ſemblent l'avoir fixé. Son temple eſt par-tout où la nature eſt belle ; fils docile & reconnoiſſant, il ſuit en tous lieux ſa mere. La fontaine de Vaucluſe, le tombeau de Laure, les rives du Lignon ſont les lieux charmans qu'il habite ; les déſerts de la Sibérie, les glaces éternelles de la Norvége ſont les théâtres affreux de ſes exils, ils ne furent jamais le ſiége de ſon empire. Un Provençal, un Portugais naiſſent amoureux ; un Lapon commence par être brutal, il peut devenir emporté, mais jamais tendre. La beauté & la richeſſe d'un climat prêtent infiniment à la douceur des mœurs, la temperie de l'air influë ſur les caractères. Il faut être doux pour être Amant, mais la vivacité n'ôte rien à la tendreſſe. Les Amans véritables reſſemblent aux fontaines abondantes ; elles ſont vives, mais elles ſont douces.

Il n'eſt rien de ſi commun que de parler d'amour, il n'eſt rien de ſi rare que d'en bien parler. Le cœur qui le ſent le définit bien mieux que l'eſprit qui l'imagine. Demandez à un Amant ce que c'eſt que l'amour ? Sentir & déſirer, vous répondra-t'il en deux mots. Mais ſes yeux, ſa phyſionomie, tout en lui vous expliquera ſa définition. Un homme

d'eſprit pourra vous répondre la même choſe ſans vous éclairer de même. En un mot, un Amant qui parle d'amour, vous en fait éprouver les mouvemens, l'homme d'eſprit ne vous les fait qu'enviſager.

J'ai aimé; mon ſilence avoit appris à ma Maîtreſſe ce que je devois lui dire; j'allois parler, elle m'avoit déja entendu. On ne ſe trompe point ſur un amour véritable. Il s'éleve en nous, en la préſence de ce qui nous aime, une voix ſecrette, un mouvement involontaire qui ne trahit jamais. Nos cœurs ſe connoiſſent mieux encore en amour que nos yeux aveugles & inſenſibles ſur les dehors affectés; rien de feint, rien d'apprêté ne les touche, la paſſion ſeule peut arriver juſqu'à eux. L'eſprit n'eſt pas de même, il ſe trompe ſur tout ce qui le flâte, & ſouvent il entraîne le cœur ſans le perſuader.

La coqueterie ſauve ordinairement les femmes des grandes paſſions, & le libertinage en garantit preſque toûjours les hommes. Il faut penſer modeſtement de ſoi-même pour aimer ſincérement; il faut être ſage pour aimer long-tems; la plûpart des femmes ſe rendent & n'aiment point. Le grand nombre des hommes joüit ſans s'attacher. Les Amans véritables n'ont d'autre vanité que celle de s'être enchaînés mutuellement, & d'autre plaiſir que celui de joüir de leur défaite.

Un amour ordinaire eſt la plus foible de toutes les paſſions. L'eſpérance du plaiſir le ſoûtient, ſon approche l'affoiblit, ſon arrivée l'anéantit abſolument. Tout eſt complaiſance, tout eſt ſacrifice dans une paſſion médiocre.

On flâte une Maîtresse, on approuve ses goûts, mais on ne sçauroit les prendre. Un amour foible ne devroit durer qu'un jour, la bienséance & les égards en font un martire.

Une véritable tendresse, un goût éprouvé, un goût sincère & réciproque commande à toutes les autres affections de l'ame, c'est un embrasement qui consume jusqu'à leur racine ; & si le véritable amour ne détruit pas toutes nos passions, il en fait du moins ses esclaves, il leur commande avec autorité, elles lui obéïssent sans résistance.

Le monde aux yeux d'un Amant ne conserve jamais la même face, il change avec l'état de son cœur. Est-il heureux ? tout est riant, tout est tranquille. La nuit devient plus belle mille fois que le jour, ses ténébres sont des voiles charmans où les plaisirs se cachent pour séduire, son silence devient le langage du bonheur même ; tout est animé : Les saisons amenent de nouveaux plaisirs avec de nouveaux jours, l'Univers enfin devient le théâtre de la félicité : Est-il malheureux ? les élemens sont bouleversés ! le jour n'est plus qu'une nuit funebre, la pointe des plaisirs devient celle de la douleur ; ce n'est plus cet air pur, cette nature riante & parée ; le caprice d'une Maîtresse a renversé ce bel ordre, c'est un nouveau ciel, ce sont d'autres étoiles.

Le Monde est bien petit aux yeux d'un Amant, sa Maîtresse, les habits qui la touchent, le lieu qui l'enferme, l'air qui l'embrasse ; voilà le monde entier, voilà le vaste Univers.

Si tous les hommes étoient Amans, les so-

ciétés ne ſeroient compoſées que de deux perſonnes, de celui qui aime, & de celle qui eſt aimée. De tous les liens qui nous uniſſent à nos familles, à nos amis, à nos intérêts, à notre gloire, à nos plaiſirs, l'amour ne fait qu'une ſeule chaîne qu'il attache fortement à notre cœur, & c'eſt la main de l'Amante qui la gouverne.

Aimer, c'eſt n'aimer rien de tout ce qu'on chériſſoit dans l'indifférence : aimer, c'eſt prendre l'eſprit de ſa Maîtreſſe, & penſer d'après elle, c'eſt voir par ſes yeux, ſentir par ſon cœur; en un mot, c'eſt changer de naturel, & devenir tout ce qu'elle eſt.

Paſſion terrible & emportée qui obſcurcit la raiſon, qui la fait ſervir à nos fureurs, qui la force de déïfier nos folies; paſſion noble & généreuſe qui réveille en nous l'amour de la gloire, la probité endormie, la délicateſſe émouſſée; l'amour enfin n'a point de formes, mais il eſt capable de les prendre toutes. Ses vertus & ſes vices lui ſont également étrangers. L'eau retient la figure du vaſe qu'elle remplit. Nos Maîtreſſes nous rendent tout ce que nous ſommes.

Vous qui êtes appeſlés au gouvernement des Peuples, fuyez l'amour. Nés pour commander, vous ſerez eſclaves; & ſi l'objet qui vous ſéduit n'eſt pas l'image de la vertu, comme il eſt à vos yeux celle de la beauté, vous verrez chanceler votre trône, peut-être ſerez-vous écraſés ſous ſes ruines! L'amour n'eſt fait ni pour les Rois, ni pour le Peuple; les Rois ont trop de devoirs, le Peuple a

trop de besoins. L'amour est le seul bien qu'on ne peut apprécier ; l'amour est le seul mal auquel on ne trouve point de reméde. Peignez-le comme un monstre dangéreux, représentez-le comme un Dieu bienfaisant, vous le trouverez tout entier dans l'un & l'autre de ces portraits.

Aimez une femme qui ne sera que belle, votre amour finira. Les graces, les agrémens du corps sont limités; la mesure de votre curiosité sera celle de votre tendresse. Joignez de l'esprit à ses charmes extérieurs, à ses charmes que la joüissance détruit, vous les verrez se multiplier, se répandre & s'animer à chaque instant. L'esprit est à la beauté, ce que la rosée du matin est aux fleurs. Mais si vous découvrez entre l'esprit & les graces des caprices, de la bizarrerie, de la vanité, de la jalousie, de l'humeur, fermez les yeux sur vos occupations & sur vos devoirs; je vous le prédis, vous aimerez toute la vie. C'est joüir de trois personnes en une seule, que d'avoir une Maîtresse qui rassemble les agrémens, l'esprit & les caprices.

La dispute des brunes & des blondes a été inventée par les Voluptueux ; les Amans ne sçauroient la décider ; les uns choisissent avec réflexion, les autres aiment sans déliberer. Ce ne sont pas précisément les beaux yeux noirs & les beaux yeux bleus qui renversent les têtes, qui troublent les cœurs, ce sont ceux qui parlent le mieux le langage de notre ame ; la beauté plaît, la physionomie entraîne.

La jalousie est l'aliment & le poison de l'amour. C'est elle qui fait les Amans délicats, & les Maîtresses emportées. Quand elle est douce & moderée, on ne l'entend se plaindre qu'avec retenuë, on ne la voit soupçonner qu'avec précaution : aussi enfant que l'amour, elle se jouë avec lui, & le corrige en badinant ; c'est sous cette forme, c'est sous ces traits qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez-la quand sur les pas des furies elle se précipite un poignard à la main, quand elle gémit, quand elle crie auprès du tombeau qu'elle a creusé, & qu'elle mêle son sang avec celui qu'il a fait répandre. Astrée inquiette est bien plus aimable que Médée furieuse. Il faut être délicats & jamais jaloux ; la délicatesse est toûjours tendre, la jalousie est souvent cruelle.

La plûpart des hommes & des femmes se reprochent mal-à-propos leurs infidélités ; ils se juroient autrefois un amour vif, un amour que la sympatie avoit assorti ; infidéles à la vérité qu'ils attestoient alors ! Doivent-ils s'étonner aujourdhui de devenir perfides en amour ? On n'aime guéres dans le monde, mais on s'amuse. Parler sérieusement de l'amour, c'est tomber dans le ridicule. Cependant aux yeux de la véritable probité, un Amant & un Ami infidéles sont également méprisables. Cesser d'aimer par inconstance est un défaut dans la nature ; trahir ce qu'on aime, est toûjours un vice dans l'Amant.

*M. DE B*** à qui une Dame connuë par sa beauté & son merite, a demandé une*

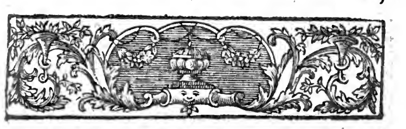
définition de l'Amour, lui répondit par ces Vers.

Qu'est-ce qu'Amour ?

C'est un Enfant mon maître,
Et qui l'est, belle Iris, du Berger & du Roi.
Il est fait comme vous, il pense comme moi,
Mais il est plus hardi peut-être.



SUITE



SUITE DES REFLEXIONS SUR L'AMOUR.



UE de reproches ne m'a-t'on pas fait d'avoir écrit ſur l'amour, & qu'il ſeroit long d'y répondre! Pourquoi choiſir une matiere épuiſée? pourquoi s'expoſer à des repetitions néceſſaires? quelle manie enfin, m'a-t'on dit, de vouloir traiter un ſujet auſſi puérile & auſſi dangereux! Voilà bien des crimes, voici peu d'excuſes. Premierement, je voulois écrire ſur les paſſions; il n'y a rien, je penſe, d'extravagant dans ce projet: il me paroît de commencer par celle de l'amour, ou de l'avarice, eſt encore une choſe très-permiſe: mais il eſt des oreilles que le ſeul nom d'amour effarouche; il eſt des hommes qui par tempérament ou par vengeance, frémiſſent de l'entendre: que répondre à ces ames délicates? deux choſes:

c'eſt un malheur qu'on ait rangé l'amour au rang des grandes paſſions ; il eſt triſte que la fantaiſie me ſoit venuë de l'approfondir. A l'égard des repétitions où j'ai couru riſque de tomber, je demande ſi des Juges ſenſés condamneroient un Peintre, pour avoir repréſenté le Soleil en plein midi, dans ce moment heureux où il ſemble éclairer la nature entiere, & briller géneralement à tous les yeux.

> Ce grand Aſtre dont la lumiere
> Enflâme les voûtes des Cieux,
> Semble au milieu de ſa carriere,
> Suſpendre ſon cours glorieux :
> Fier d'être le flambeau du monde,
> Il contemple du haut des airs,
> L'Olimpe, la Terre & les Mers,
> Remplis de ſa clarté fèconde,
> Et juſques au fond des Enfers,
> Il fait rentrer la nuit profonde,
> Qui lui diſputoit l'Univers.

L'amour reſſemble au Roi des Aſtres : il eſt connu, il eſt peint dans toutes les parties du monde ; & c'eſt cependant encore le ſujet le plus heureux, le plus utile & le plus ſûr de plaire: le goût que nous avons pour la nouveauté s'étend moins ſur les matieres, que ſur la maniere de les traiter : n'épuiſons point notre imagination à créer un nouvel ordre des choſes, approfondiſſons celles qui ſont connuës, peignons-les d'une main hardie ; & ſans y penſer, nous deviendrons de grands Peintres, & des Peintres originaux. J'ai une autre ré-

ponse à faire, & la voici. On me demande, comment il est possible qu'un homme fait pour vivre dans le grand monde, puisse s'amuser à écrire, à devenir Auteur enfin ? Je réponds, que s'il n'est pas honteux de sçavoir penser, il ne l'est pas non plus de sçavoir écrire; & qu'en un mot, ce sont moins les ouvrages qui dèshonorent, que la triste habitude d'en faire de mauvais. Mais du moins, dira-t'on, vous courez de grands risques. Sont-ils si grands après tout, quand on connoît ses forces ? quand on n'entreprend rien de trop élevé, on peut entrer hardiment dans une carriere dont on a borné l'étenduë. D'ailleurs je suis ennuyé d'être perpétuellement entraîné par ce que j'appelle le tourbillon du jour, je veux dire, cet enchaînement perpétuel de plaisirs, de devoirs, de jeux, de spectacles, qui laissent à peine le tems d'être un moment avec soi-même; & qui communiquant à notre ame le trouble qui regne dans le monde, la rend incapable de saisir les ridicules & d'approfondir ses erreurs. Il faut que tout homme d'esprit ait son observatoire, où tranquille & n'entendant que de loin le tumulte séduisant de Paris, il s'accoûtume à connoître les hommes en étudiant son propre cœur. On pourroit conclure de cette réflexion, qu'Observateur rigoureux, j'ai tourné de bonne heure mon esprit vers la satyre ou la mélancolie; ce jugement seroit bien injuste : sans être heureux, mon cœur est tranquille, & je laisse à mon imagination le soin de mes plaisirs. Il est vrai qu'en ouvrant les yeux sur la scène de ce monde, l'ingratitude est le premier

objet qui les a frrappés ; mais après quelques momens de ſenſibilité & de douleur, j'ai vû plus de folie que de méchanceté dans les hommes ; & je me ſuis accoûtumé à commercer avec eux, & à rire innocemment de leurs extravagances. Tous mes écrits annonceront cette façon de penſer, ou plûtôt cette faculté de ſentir ; je n'offrirai que des Tableaux rians : une raiſon aimable, une folie douce ſeront les Muſes que j'invoquerai ; & peut-être, par une nouveauté qui ne ſçauroit être dangereuſe, je peindrai la vertu au milieu des plaiſirs, nous ouvrant des routes inconnuës aux Socrates. Si cette maniere d'écrire ſimple, libre & ſouvent poëtique, a le malheur de déplaire aux Ecrivains ſenſés, dont la France abonde aujourdhui, j'avouërai modeſtement que l'eſprit de Philoſophie & de juſteſſe, qui s'eſt, dit-on, répandu ſur le ſiecle préſent, n'a fait que paſſer rapidement devant moi, pour aller éclairer des hommes infiniment plus méthodiques. Mais malgré les progrès de la raiſon, il reſte encore dans le monde une troupe de foux & de folles, qui crient à l'ennui, qui ſe plaignent qu'avec tout le bon ſens du monde, on les fatigue, on les endort ; qui diſent qu'à la vérité on écrit ſagement aujourdhui, correctement même, mais qu'après tout l'imagination n'eſt pas ſatisfaite : qu'on voudroit bien s'amuſer quelquefois aux dépens de la Méthode ; & qu'après avoir vû voler terre à terre les colombes, on aimeroit à ſe perdre dans les nuës avec les aigles. Je connois par exemple une de ces aimables étourdies, à

qui le Ciel donna en imagination tout ce que les autres femmes ont en papillonage, en babil, en coqueterie; dont l'esprit a la faculté de certains verres; je veux dire, celle de reproduire les objets jusqu'à l'infini; une seule idée qui la frappe en reveille une foule d'autres; polie avec les galans du monde, bonne & indulgente avec les sots, vive jusqu'à l'emportement avec les gens d'esprit, tranquille en apparence, son ame ressemble à cet argent vif & mobile, qui au moindre mouvement s'ébranle dans toutes ses parties: présentez à une femme de ce caractère un Livre pesamment écrit, & un Amant sexagénaire, vous l'embarasserez, je vous jure, sur le choix.

Ainsi, comme il faut plaire autant qu'il est possible à tout le monde, je demande d'avance permission d'écrire pour les Foux de ma connoissance, bien résolu dans la suite de faire ma cour aux Sages que je ne connois pas. J'appelle Foux, tous ceux qui ont les passions vives; & l'on peut remarquer qu'il seroit heureux pour les Ecrivains dans tous les genres, de les avoir reçûës du Ciel vives & boüillantes; car le génie suit toûjours les passions impétueuses. Me voilà rentré heureusement dans mon sujet, dont je ne veux plus m'écarter.

Un Américain de mes amis, qui a de l'esprit & de l'usage du monde, mais qui n'a pas perdu dans son commerce ce jugement sûr, cette hardiesse dans les pensées, & ce tour figuré dans l'expression, que la nature ne refuse pas même aux Sauvages, me di-

ſoit l'autre jour en liſant mes Réflexions : Qu'entendez-vous par cet amour, dont on fait tant de bruit en France ? Quel eſt-il ce Dieu, dont Paris entier paroît être le Temple ? tous les arts s'empreſſent à conſacrer ſes miracles, & même ſes erreurs ; le marbre s'anime & le reproduit, la toile reſpire & fait ſortir ſes traits, les théâtres retentiſſent de ſes loüanges, la Muſique entraîne doucement les cœurs juſqu'aux pieds de ſon trône, la Poëſie enflâme l'eſprit & le remplit de ſes douces chimeres. Quel ennui dans vos Sociétés, ſi cet amour vif & piquant ne vient folâtrer avec vous, s'il ne réveille la pareſſe de vos Dames, & s'il ceſſe de préſider à ces jolis riens qu'elles écoutent avec tant d'avidité ! Le déſir de plaire, qui rend les Françoiſes ſi aimables ou ſi ridicules, eſt immortel parmi vous ; il ôte depuis quinze juſqu'à trente ans l'envie, je dirai même le beſoin du repos : qu'une jeune perſonne plaiſe au Bal pendant douze nuits de ſuite, je vous jure que ſes inſomnies ne la changeront pas, & que ſa vanité flâtée fortifiera la délicateſſe de ſon tempérament : n'eſt-elle plus aimée pour ſa perſonne, elle voudra l'être pour de l'eſprit, pour des mines, quelquefois même pour des grimaces : en un mot, il ne ſe met pas un ruban, pas une mouche dans le monde, que ce ne ſoit au nom de l'amour. Je remarque d'ailleurs que votre amour françois eſt l'ame du commerce ; que le Dieu des modes le ſuit ; qu'il invente tous les jours de nouvelles parures, tire des mines de nouveaux diamans, file de nouvelles étoffes, &

broye avec adresse un fard imperceptible, & des couleurs moins étrangeres aux visages. Je ne vois rien enfin de si universellement répandu, de si géneralement connu que l'amour; & cependant l'autre jour une femme du monde de trente-cinq ans à qui j'en voulus parler, me dit d'un air moitié dédaigneux, moitié innocent : En vérité je n'entend pas ce que vous voulez me dire, j'ignore absolument ce langage. Comment, tout se fait en France pour l'amour, ou par l'amour, & vos femmes feindront toûjours de le méconnoître ? quel contraste, quel ridicule ! Expliquez-moi, de grace, cette bizarrerie : d'où vient, continuoit-il de me dire, qu'en Europe, & sur-tout en France, il faut pour plaire aux femmes, dresser un autel devant elles, brûler perpétuellement un encens qu'elles ne trouvent presque jamais grossier, & de tous leurs défauts faire autant de Divinités qu'on adore ? est-ce que réellement, vous auriez parmi vous une tradition qui promît aux jolies femmes les appanages de la divinité ? ne se croiroient-elles pas sérieusement les Déesses de la terre ? Quel orguëil quand on leur déplaît ! quelle hauteur quand on commence à leur offrir des hommages ! quelle vertu quand elles résistent ! quel étalage de sentimens nobles & délicats, quand on commence à les ébranler ! Non, il n'est rien de si grand, de si fier, de si vertueux en apparence, qu'une femme à qui vous dites, je vous aime, pour la premiere fois ; mais autant sa résistance semble-t'elle lui donner d'empire sur les hommes, autant perd-t'elle

ſa divinité, quand elle cede à leurs penchans. L'appareil de vertu, d'inſenſibilité, de fierté, diſparoît ; on découvre enfin les combats continuels qu'elle a ſoufferts pour réſiſter fort peu de jours : on voit que ſa foibleſſe n'étoit environnée que d'un nuage léger ; que ce nuage diſſipé, il ne reſte plus qu'une nature auſſi foible que celle des hommes, mais plus inconſtante à la vérité, & plus diſſimulée : on voit qu'on doit ſouvent au hazard l'avantage de plaire aux femmes ; que c'eſt peut être en flâtant leurs défauts qu'on les ſoumet ; que leur vanité ſe nourrit des hommages les moins ſinceres ; qu'elles ſacrifieroient un Amant adoré à l'orguëil d'être louées par un grand Prince, ou par un grand génie : en un mot, je trouve que vos Françoiſes méritent d'être aimées ; mais l'adoration ne fait qu'éclairer davantage leur foibleſſe. Ah que dans nos climats l'amour eſt bien moins Comédien ! il eſt parjure en France cet amour, il atteſte à tout moment le Ciel & la terre ; exceſſif dans ſes promeſſes, avare dans ſes dons, emporté dans ſa colere, injuſte dans ſes ſoupçons, humble quand il demande, inſolent lorſqu'il a obtenu, dénaturé quand il s'envole, curieux & avide de nouveauté ; car j'oſe le dire, ſi du fond des terres Auſtrales arrivoit à Paris un grand Seigneur médiocrement bien fait, on verroit encore des barricades, & vos femmes ſe feroient la guerre pour le conquérir.

Voilà les réflexions de mon Sauvage, qui me paroiſſent juſtes, & qui font ſentir à tout homme raiſonnable, que ce n'eſt pas dan

le ſein de la galanterie qu'il faut chercher le véritable bonheur ; je n'en connois point d'autre ſur la terre que la tranquillité : libres & maîtres de notre tems, c'eſt à la raiſon de nous éclairer ſur nos plaiſirs : qu'elle ſe tourne toute du côté de notre felicité actuelle, ſans perdre aucune de nos vertus ; par les progrès de notre raiſon, nous compterons ceux de notre bonheur. La Piece de Vers que je joins à ces Réflexions, les rendra plus utiles, en les rendant ſans doute plus aimables.



LE NOUVEL ELISÉE.

A M. DE * * *

QUI ne connoît des Lieux où l'abondance
A pour jamais établi ſon ſéjour,
Où la juſtice a placé l'innocence ;
Où ſans remords, ſans ſoins, ſans inconſtance,
On vit en paix dans les bras de l'amour ?
Un Fleuve heureux endort par ſon murmure,
L'ambition, la crainte, les déſirs ;
Et dans ſon onde on puiſe ſans meſure
L'oubli des maux, & le goût des plaiſirs.
De ſes vrais biens la nature parée,
N'y montre aux yeux que des fruits & des fleurs ;
L'or eſt banni, la guerre eſt ignorée,
Y pourroit-on reſſentir des malheurs ?
Mais ſi ces lieux ſont deſtinés aux ſages,
Pourquoi chercher ce qui nous eſt offert ?
Sans pénétrer aux ténébreux rivages,
Vivons comme eux, l'Eliſée eſt ouvert.
Ce ne ſont point les plaines fortunées,
Les bois épais, le murmure des eaux,
Qui font couler nos heureuſes années
Dans les douceurs d'un éternel repos :
C'eſt la raiſon qui rend les lieux aimables,
Tout ici bas lui doit ſes agrémens,
Antres obſcurs, déſerts impratiquables,

Son ſeul aſpect vous a rendus charmans
Palais des Rois, vos Cours ambitieuſes
Seroient ſans elle une affreuſe priſon ;
Repos, tranſports, heures délicieuſes,
Tous les plaiſirs naiſſent de la raiſon.
Eſprit des Dieux, ſoûtien de l'Eliſée,
Sage Minerve éclaire l'Univers ;
Que par tes ſoins l'ame diviniſée
Soit inſenſible aux grandeurs, aux revers :
De la vertu rend-nous la route aiſée ;
Et pour jamais fait rentrer dans leurs fers
Les paſſions, ces filles des Enfers.
Quitte un moment les Campagnes fleuries,
Où le Lethé ſur un char pareſſeux
Nonchalamment erre dans les prairies,
Et de roſeaux couronne ſes cheveux.
Si tu reviens, la paix & l'innocence,
Vont rétablir leurs autels démolis ;
Et confondus par ta ſeule préſence,
Tous les forfaits, enfans de la licence,
S'abimeront dans l'ombre enſevelis.
Du haut du Ciel nous reverrons deſcendre
Les plaiſirs purs que goûtoient nos ayeux ;
Le Dieu des ris qui mourut avec eux,
Nouveau Phœnix, renaîtra de ſa cendre,
Et parmi nous ramenera leurs jeux.
Mais toi mortel, toi, ſi digne de l'être,
Eſclave bas, né pour avoir un maître,
Qui n'oſerois écouter les déſirs,
Que dans ton cœur la nature fait naître ;
Toi, l'ennemi, le tyran des plaiſirs,
Veux-tu toûjours gémir dans la pouſſiere,
Verſer des pleurs, traîner des fers honteux ?
Oſe à la fin joüir de la lumiere,
Et deviens homme, en devenant heureux.

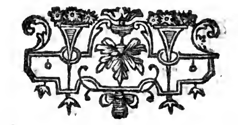
Mais ce bonheur, ce vain éclat du monde,
Ressemble aux fleurs qu'enfante le printems;
Tristes jouets de la parque & du tems,
Nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde;
Et l'avenir tel qu'une mer profonde,
Va sans retour engloutir nos instans...
Tristes pensées où l'ame s'abandonne,
Nous plaisons-nous à grossir nos malheurs?
Si le plaisir vainqueur de nos douleurs,
Eternisoit l'éclat qui l'environne;
Si les remords ne fanoient point les fleurs,
Dont en tout tems sa tête se couronne;
Et si l'ennui qui souvent l'empoisonne,
A ses beaux yeux n'arrachoit quelques pleurs.
Dieux, comme vous nos ames immortelles
S'enyvreroient de douceurs éternelles!
C'est le plaisir qui vous ouvrit les Cieux,
Par le plaisir nous serions tous des Dieux.
Nés dans les pleurs, sujets à des disgraces,
Nos bons ayeux ont coulé d'heureux jours;
Que la raison nous guide sur leurs traces,
Et qu'elle-même animant mes discours,
Offre à nos yeux, avec toutes ses graces,
Le siécle d'or, ce siecle des amours.
Là, sous les loix de Saturne & de Rhée,
La Paix, Thémis, Flore, Pomone, Astrée;
Avoient fermé le temple de Janus;
J'y vois par-tout la clémence adorée:
Forfaits honteux, vous êtes inconnus;
Triste douleur, vous êtes ignorée.
J'y vois des champs conservés sans combats,
Des blés sauvés de la faulx des soldats,
J'y vois la terre enfanter des miracles,
Et la nature attentive à nos vœux,
Ouvrir son sein, répandre sans obstacles

Tous les trésors qui rendent l'homme heureux :
Des biens acquis par un travail facile,
Et consumés par un usage utile ;
Des fruits pour mets, le printems pour saison,
Des lits de fleurs, un antre pour maison,
Les Dieux pour Rois, la vertu pour noblesse,
Point d'indigence, encor moins de richesse ;
Sincérité, foi, constance, candeur,
Discrétion, simplicité, grandeur,
Le monde entier pour commun héritage,
Egalité sans loix & sans partage,
Tels sont les biens qu'on possedoit alors.
Ils reviendront : qu'on chasse de la terre
Cet intérêt qui meut tous nos ressorts,
Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
Dont la faveur allume nos transports ;
Mais qui bientôt se brisant comme un verre,
Perd les vivans, déshonore les morts ;
Ne laisse enfin que de tristes remords,
Et des forfaits punis par le tonnerre.
Qu'il pleure enfin ses Temples abattus,
Temples impurs où régnoit l'injustice ;
Pauvres en or, & riches en vertus,
Laissons aux Dieux le pompeux édifice
De nos Palais ; & ne retirons plus,
De ces rochers creusés par l'avarice,
Les vils trésors qu'y fait naître Plutus.
Nous reverrons enfin cet Elisée,
Si peu connu, si chanté dans nos Vers ;
L'impiété punie & méprisée,
Va replonger dans l'ombre des enfers,
L'oubli des loix, l'erreur autorisée,
Et ces écrits captieux & pervers,
Qui par les traits d'une éloquence aisée,
Ont ébloüi le crédule Univers.

Déja je vois éteindre le bitume
Qui nuit & jour embrasoit nos fourneaux;
Le fer se roüille, & la pesante enclume
Ne gémit plus sous le poids des marteaux;
La paix renaît au sein de la victoire,
Et l'Univers la reçoit à grand cris,
S'il en joüit, nos Princes ont la gloire
D'apprendre aux Rois à connoître son prix.
Mais quels objets frappent mes yeux surpris!
Quel Dieu conduit les filles de mémoire!
Quelle clarté, quels sons harmonieux!
L'amour descend modeste & glorieux:
Non cet amour que revére Amathonte,
Dont les plaisirs sont suivis de la honte;
Mais cet amour qu'Issé peint dans ses yeux,
Ce feu vainqueur né d'une source pure,
Qui se ranime au sein de la nature,
Ce Dieu charmant, qui présente à nos cœurs
Des fers sans poids & des liens de fleurs;
Ce sentiment plus actif que la flâme,
Qui pour jamais unit l'ame avec l'ame;
L'amour enfin, car son nom le peint mieux
Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux!
Vivons Issé sous ses heureuses auspices,
Et de nos cœurs offrons-lui les prémices,
Contre le sort empruntons ses sécours.
Si le passé qui détruit toutes choses,
Nous a ravi le matin de nos jours,
L'instant présent fait naître assez de roses;
Vivons, aimons, & joüissons toûjours.
Mais si d'un Dieu la main impénetrable,
Nous écrivit au rang des malheureux,
Sans condamner son dessein adorable,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux,
Où le destin farouche, inéxorable,

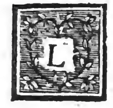
Dicte aux mortels ſes arrêts rigoureux.
Nous y verrons, au gré de la fortune,
Les flots bruians s'elever juſqu'aux Cieux,
Et plus cruels que les flots de Neptune,
Perdre les Rois, & les amis des Dieux;
Nous y verrons le ſceptre & la balance,
Les vains lauriers que la gloire diſpenſe,
S'évanoüir ſous ces funeſtes flots;
Et dans leur ſein ſi fécond en orages,
Nous puiſerons la conſtance des Sages,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.

Fin des Reflexions ſur l'Amour.





REFLEXIONS
SUR LA
METROMANIE.



LA manie des vers dont on vient de joüer si heureusement le ridicule, en auroit beaucoup moins, si elle n'étoit devenuë une passion presque générale : Les regles de la simple versification sont si faciles & si courtes, qu'il n'est presque personne, qui par paresse ne s'accommode de ce genre de travail, & dont l'amour propre ne se flâte d'obtenir en peu de tems les grands honneurs du Parnasse, c'est-à-dire, un peu de fumée que l'orguëil grossit, & que le tems ou la nouveauté dissipent tôt ou tard. Il est difficile d'être jeune, & de vivre à Paris, sans avoir envie de faire des vers, l'Opera, la Comedie, & les femmes font plus de Poëtes que les Muses ; mais comme il n'appartient, ni au Théâtre ni aux Belles de donner du génie ; il arrive aussi que les seuls

Poëtes

Poëtes, dont le nom se conserve, sont ceux qui n'ont eu d'autre maître & d'autre modele que la nature.

La critique n'a jamais été plus sévere ni plus étenduë qu'elle l'est aujourdhui : il est tout ordinaire dans ce siécle de voir des enfans qui jugent & qui jugent bien. On a dispensé la jeunesse du respect servile qu'elle rendoit aux jugemens de l'âge avancé ; c'est peut-être une faute, mais il faut avoüer qu'elle est souvent heureuse. Nous sommes raisonnables cinq ou six ans plûtôt que nous ne l'étions autrefois ; introduits de bonne heure dans le monde, rien ne nous étonne aujourdhui, la confiance que nous donnent l'expérience & l'usage, fait naître en nous de nouvelles idées en nous aidant à développer celles que nous avions déja. La timidité qu'on nourrissoit autrefois en nous jusqu'à vingt-cinq ans, pouvoit avancer intérieurement les progrès de la raison ; mais elle s'opposoit sans doute à l'essor de l'esprit & à ce jeu de l'imagination, qui fait qu'on plaît & qu'on invente.

Avoüons néanmoins que la liberté qu'on nous donne de bonne heure, de penser & de parler hardiment, peut bien contribuër à étendre le nombre des bons Critiques ; mais aussi elle doit augmenter à l'excès le Catalogue nombreux des mauvais Poëtes. Tous les jeunes gens qui ont de l'esprit, entendent dans le fond de leur cœur une voix flâteuse qui leur dit : vous avez assez d'hardiesse pour chercher des fautes dans le grand Corneille, & assez de goût pour les trouver & les rendre sensibles. La douceur, l'harmonie, le

charme séduisant des vers de Racine, ne vous empêchent pas de sentir le petit nombre d'expressions foibles & prosaïques qui lui sont échappées ; vous censurez avec discernement les Juges même du bon goût, & vous n'oseriez entrer dans une carriere dont vous connoissez toutes les fleurs & toutes les épines. Ce raisonnement intérieur de l'amour propre les ébranle, les séduit ; & si le hazard fait que soupant avec Voltaire ou Crebillon, ils leur entendent réciter des vers, s'ils sont assez heureux pour saisir finement leurs graces différentes, & pour admirer à propos la force & la pompe qu'ils sçavent répandre dans leurs Ouvrages, voilà leurs têtes qui se remplissent de projets vastes ; le Parnasse les suit, ils ne voyent plus que ses lauriers & sa fontaine immortelle ; le jour même ils essayeront leur talent dans un petit Madrigal, & d'efforts en efforts, au bout de trois semaines, ils auront déja ébauché douze Scènes tragiques ; il suffit pour les fixer dans une cariere où la nature ne les a point appellés, qu'une jeune personne laisse tomber sur nos Prosélytes des regards conduits par le hazard, ou par la coqueterie, elle leur fera prendre à l'instant pour entousiasme le désordre de leurs sens, Apollon & l'amour seront pour eux les mêmes Dieux, je les vois déja s'égarer volontairement, se passionner de commande, & arborer avec audace l'étendart des Muses ; car la Poësie a ses Dom Quichotte aussi-bien que l'amour, je ne pense pas que le Chevalier de la Manche fut amoureux, ni capable de le devenir. Le siége de ses passions étoit plus

dans sa tête que dans son cœur : que de gens à son exemple ayant choisi sans vocation un genre de vie qui leur étoit étranger, se sont affermis par raisonnement dans une entreprise extravagante ; & parvenus enfin à se séduire eux-mêmes, ont cherché inutilement le temple de la gloire ! Que d'Auteurs se sont enfoncés sans guide dans le sacré vallon, y ont jeûné, veillé pour écrire des Elegies insipides à leurs Dulcinées, pour faire dans leurs vers murmurer doucement les ruisseaux, voltiger les zéphirs, soûpirer Philoméle, dormir la raison, ennuyer l'amour, affadir l'esprit, pour renverser quelquefois l'ordre de la nature, prendre comme le Paladin des moulins ordinaires pour des Géans énormes, & devenir les Chevalier errans du Parnasse ! Mais que retirent-ils de tant de fatigues, du mépris, des ridicules, quelquefois même des outrages ? Ne croyons pas cependant que le vrai talent de la Poësie entraîne avec lui toutes les extravagances qui rendent certains versificateurs si ridicules ; je connois des gens qui s'imaginent qu'un Poëte est l'image d'un Coribante en fureur, ou de la Pytthie échevelée, que la distraction le suit sans cesse & que toûjours emporté par l'imagination, son esprit n'a ni regle, ni consistance. Il est vrai que si l'on jugeoit Messieurs les Poëtes par la plûpart de leurs Odes, si l'on vouloit y chercher l'image de leur esprit & de leurs manieres, on ne sçauroit jamais les croire trop outrés & trop extravagans ; car qu'est ce que c'est dans le fond que nos grandes Odes Françoises ; l'Auteur ignore toûjours

où il eſt, ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il entend, il ſemble que la force de l'entouſiaſme l'ait privé de tous ſes ſens, que prêt à expirer il ne lui reſte plus que des mouvemens convulſifs; peintres ſans choix, ſans deſſein & ſans ordre, nos tableaux Lyriques ſont étouffés ſous les images & ſous les ornemens, tous les traits en ſont exceſſifs, & les expreſſions foibles ou giganteſques : en un mot, à l'exception de quelques Ouvrages de ce genre qui vivront éternellement, je ne ſçaurois donner une idée plus juſte de nos Odes Héroïques, qu'en les comparant à des édifices monſtrueux, où tous les ordres de l'Architecture ſeroient confondus ſans diſtinction, & dont la richeſſe & le travail prouveroient moins la fécondité & l'induſtrie de l'art, que ſon abus & l'inutilité de ſes efforts.

* „ Donnez-moi des nuages enflâmés, des „ vents impétueux, qui ſur leurs aîles agi- „ tées portent les tempêtes dans les airs; fai- „ tes ſucceder au tumulte un ſilence morne; „ que la terre émuë ſe taiſe; que l'onde qui „ fuit s'arrête; qu'un coup de tonnerre fende „ cet amas de nuages ſuſpendus au haut des „ cieux : à ce ſigne éclátant, à cette voix, „ le monde reconnoîtra ſon maître, & Dieu „ content de nos hommages, appellera les „ Zéphirs, fera luire ſon ſoleil, & les mon- „ tagnes humides, dont il avoit entouré ſon „ Trône, ſe fondant en roſée, porteront dans „ le ſein de la terre la vie, la fraîcheur, & „ l'abondance. „

* Ode en Proſe.

Voilà une Ode, assurément, s'il en fut jamais, aussi m'a-t'il fallu employer tous les élemens, & ne laisser rien dans la nature qui ne contribuât à la richesse de mes descriptions : que d'ornemens perdus, & que cet appareil est bien inutile ! Cependant à une premiere Lecture nous admirons des expressions semblables, c'est ce qui fait que je ne trouve rien de si fautif que l'admiration, c'est un sentiment qui semble profiter de l'étonnement, où les grandes figures & les mouvemens inattendus jettent notre ame, pour la forcer d'applaudir à ce qu'elle n'a pas encore conçû.

Ne cherchons donc pas l'Histoire des Poëtes dans leurs Ouvrages, leur gloire y perdroit sans doute trop ; mais assurons-nous que le ridicule naît essentiellement du caractère, & non pas du talent ; sachons que les grands Poëtes ressemblent à la nature, elle est singuliere dans ses opérations & dans sa conduite ; mais personne n'a dit encore, qu'elle fut ridicule, ni bizarre. Ainsi, rien ne fait tant de tort aux enfans d'Apollon, que le malheur d'avoir des compagnons indignes d'eux. Il est triste qu'un talent qui ne s'acquiert point, & qui se développe même avant la raison, semble être commun aujourdhui à tous ceux qui pensent. En vérité, les femmes devroient bien prendre garde à ne plus loüer les mauvais vers qu'on fait pour elles, & à ne recevoir ni bouquets ni épithalames ; car leurs éloges sont dangereux, & tel qui auroit écrit uniment en prose toute sa vie, fera long-tems des vers, pour avoir été ap-

plaudi ſur un Sonnet impromptu, ou ſur des Stances faites à loiſir. Rien d'ailleurs ne ſeroit plus utile que de réformer le corps des verſificateurs, ils deviennent par-là même incapables de tout autre genre d'écrire, & ſoit par air, ſoit par pareſſe, eux-mêmes avouënt hautement, qu'un Démon les ſuit, & que faire des vers eſt pour eux une occupation néceſſaire ; qu'elle le ſoit, à la bonne heure, pour ceux qui y réüſſiſſent ; mais vous, dont le public ne lit les Ouvrages que par humanité, renfermerez-vous conſtamment tous vos devoirs dans la néceſſité où vous êtes ſans ceſſe d'ennuyer vos Concitoyens ? Voudriez-vous être toûjours cauſe qu'un art précieux tombe dans le mépris où vous vivez ? Un art eſtimable, dira-t'on, un art précieux ! Quoi la Poëſie, cette ſœur de la Satyre, occupera-t'elle une place honorable dans l'Etat ! Eſt-ce pour graver ſur l'airain des injuſtices atroces ? eſt-ce pour décrier, comme elle l'a fait ſouvent, le mérite, les graces & la beauté ? eſt-ce enfin pour lever un front rébele contre la Religion & contre les Loix ? Que répondre à ces exclamations, ſi ce n'eſt qu'on ne peut diſconvenir que les hommes ne ſoient méchans ? Mais que la calomnie, l'audace & l'impieté éclatent en proſe comme en vers, & qu'un talent, pour être utile ou pour nuire, ſuive toûjours les penchans de l'ame qui le renferme ; ainſi la Poëſie, cet art de peindre à l'eſprit, & de rendre ſenſible au cœur ce que la nature & le pinceau repréſentent aux yeux du corps, devient une furie dans le calomniateur, un

embrasement dans l'emporté, un poison dans le satyrique ; mais elle n'en est pas moins l'éloge de la vertu, le prix des beaux arts, l'ornement d'un siécle, la gloire d'un Royaume, l'amusement de l'honnête-homme, & le charme de la societé. Versez de l'eau pure dans deux coupes ; l'une des deux est empoisonnée, l'autre ne l'est pas, d'où vient ? le danger est-ce de l'eau, est-ce du vase ? Heureux ceux qui reçûrent un talent qui les suit par-tout, qui dans la solitude & le silence fait reparoître à leurs yeux tout ce que l'absence leur avoit fait perdre, qui prête un corps & des couleurs à tout ce qui respire, qui donne au monde des habitans que le vulgaire ignore ; le soleil fatigue par sa marche constante, c'est toûjours le même feu, ce sont les mêmes rayons ; mais si comme les Poëtes on le voyoit sur un char, aussi ancien que le monde, traîné par des chevaux immortels qui soufflent la vie & la flâme, si dans ses éclipses on s'imaginoit qu'en longs habits de deüil il pleure la mort de Coronis, ou le changement de Daphné, si l'aurore n'étoit pas simplement pour nous la seconde impression du jour, si c'étoit une Déesse éplorée, qui gémit, qui se désespere de sortir des bras d'un vieil époux, pour ne trouver qu'un amant endormi. En un mot, si chaque fontaine paroissoit renfermer une Nimphe, si chaque ruisseau sembloit cacher un Dieu, si le moindre petit oranger couvroit de sa tendre écorce une dryade, ou une faune, qu'il seroit doux aux hommes de voir naître le jour ! qu'il se-

roit agréable aux belles de le voir finir ! Chimeres, dira-t'on, chimeres ! eh qu'importe, pourvû que le tems en coule plus rapidement pourvû que l'ennui n'en arrête pas tristement le cours ; quelle réalité vaudra une si douce illusion ? C'est elle, c'est cette illusion charmante qui fait croire à plusieurs que les Poëtes sont infidéles à leurs maîtresses par imagination, & que souvent ils ne sont amoureux qu'en idée. Voici la preuve du contraire, & c'est par-là que je finis.

L'INCONSTANCE PARDONNABLE.

ODE ANACREONTIQUE.

EGLE', Themire & Danaë,
Ont envain reçû mon hommage,
N'en doutez point, belle Aglaë,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Eglé parle si tendrement ;
Mon cœur est si foible & si tendre,
Que je croyois même, en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant & doux,
Bien-tôt m'enflâma pour Themire ;
J'ignorois qu'un autre que vous
Pût aussi finement soûrire !

Danaë s'offrit dans le bain ;
Qu'on est aveugle quand on aime
Aux lys répandus sur son sein,
Je ne crus voir qu'Aglaë même.

Ainsi dans les plus doux plaisirs
Je cedois à vos seules armes ;
Mon cœur n'éprouvoit de désirs
Que par l'image de vos charmes.

Eglé, Themire & Danaë
Ont envain reçû mon hommage ;
N'en doutez point, belle Aglaë,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Pour donner une idée moins badine du caractère des Poëtes, lorsqu'ils sont amoureux, il me prend envie de placer ici le récit d'une avanture certaine, mais dont les circonstances sont si peu vraisemblables, que quelque opinion qu'on ait de la folie des hommes, je crains bien qu'on ne me reproche d'en faire une peinture trop outrée, j'ose assurer cependant que je prendrai soin d'alterer en plusieurs endroits la vérité, afin de mieux sauver la vraisemblance : qu'on ne s'attende point de trouver dans cet Ouvrage ni des exemples à suivre, ni des fautes à éviter ; tout y est si étranger à l'ordre commun des choses, que les habitans du Parnasse, & ceux des Petites-Maisons sont, à mon avis, les seuls qui puissent en retirer quelque profit. Ce Roman est divisé en quatre Soirées.

PREMIERE SOIRE'E.

C'étoit au mois de May, sur le déclin du jour que Mademoiselle Dest... descendit dans un jardin, où le Chevalier Dart... eut envie de la conduire. L'heure étoit dangereuse. Déja

l'étoile de Vénus commençoit à paroître, & quelques nuages légers répandus sur l'Horison se laissoient à peine dorer par les derniers rayons du Soleil couchant, un beau ciel, un air pur, un berceau, un peu d'obscurité, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour donner envie d'aimer ; mais si dans un lieu qui renfermeroit tous les piéges que la nature peut nous tendre, lorsqu'elle se présente à nos yeux dans toute sa parure ; un Poëte aimable donnoit la main à une Muse charmante, si frappés ensemble de la beauté du printems ils se disoient : mais quoi ! est-il possible que les saisons & les cœurs puissent avoir des rapports sensibles ! Que les jours se ressemblent peu ! Et que nous nous ressemblons peu à nous mêmes ! La terre couverte de neige, les arbres dépoüillés de leurs feüilles, le silence des oiseaux, tout cela ne semble-t'il pas défendre d'aimer ? Oüi. L'amour ne vole point sur l'aîle des aquilons, il attend les zéphirs pour se balancer au milieu des airs, & pour y répandre ce doux poison qui nous enyvre ; sans doute que nous étions aussi aimables il y a trois mois ; mais je ne sçai quelle froideur se mêloit dans tous nos discours, il faut bien que nous n'eussions pas encore reçû la permission de nous aimer. Mais aujourdhui que l'air est rempli du parfum des fleurs, que la terre est parée comme un temple où l'amour va descendre, il semble qu'il soit arrivé à nos ames ce que nous avons vûs se passer sur la surface des eaux, lorsque le premier souffle du printems commença de la fondre : Nous ne sçavons quel trouble charmant

nous agite, & quelle puiſſance inconnuë nous empêche doucement de reſiſter. Quoi le printems régne, le jour a diſparu, nous ſommes ſeuls; que penſer de cette ſituation? Ils s'aimeront, dites-vous? Hé ſans doute! c'eſt ce qui arriva au Chevalier Dart... & à Mademoiſelle Deſt... Les ſentimens que je viens d'exprimer les ſaiſirent en entrant dans le jardin; à peine avoient-ils marché quelque tems, qu'ils ſe regarderent mille fois en Poëtes & en Amans; ils s'arrêterent enſuite avec embarras, puis ils ſe regarderent encore, ils baiſſerent enfin les yeux; mais ce qu'il y a de miraculeux dans cet évenement, c'eſt que ſans doute, par la force de l'amour, ils tournerent un moment l'un autour de l'autre, à peu près comme les tourbillons de Deſcartes. Cette marche extraordinaire finit fort ſingulierement; tous deux, comme par inſpiration, ſe jetterent à genoux, & tous deux furent également étonnés de s'y voir. Dart.. rompit le premier un ſilence ſi myſtérieux. Quoi, vous êtes à mes pieds, Mademoiſelle, à mes pieds! Ignorez-vous que je puis tout-à-l'heure mourir de plaiſir ſur la trace que les vôtres ont fait ſur le ſable? Oüi, répondit la Muſe, avec un rouge charmant qui de ſon front ſe répandit ſur ſes jouës; vous avez ſçû me plaire, Chevalier, & je n'ai pas balancé de vous adorer; je ſuis fiére, vous ne l'ignorez pas, mais il eſt bien juſte que l'orguëil tombe aux pieds de l'amour, & nous avons trop d'eſprit pour perdre dans un vain cérémonial des momens que le plaiſir rend chers, & qui s'envolent pour hâter la pareſſe des

amans. Qu'importe après tout à mon cœur que vous ne m'aimiez que depuis un quart-d'heure, je comprens, par la violence de mes feux, qu'on peut sentir dans une minute tout ce qu'ont éprouvé les anciens Céladons. Oüi, reprit vivement le Chevalier, une ame sensible fait bien du chemin, & quand on a de l'esprit, il ne faut qu'un moment pour s'aimer à la folie; d'un coup d'œil on apperçoit dans sa maîtresse tout ce qu'elle vaut, & l'amour extrême suit toûjours une aussi profonde connoissance; en un mot, c'est la sottise des amans & des maîtresses qui cause la lenteur de l'amour; pour moi, je crois fermement que tout Cythére a passé dans mon cœur, & je sens trop combien il m'en coûteroit de résister au plus fort & au plus doux de tous mes penchans. De résister à son penchant, Chevalier, y pensez-vous bien? Est-ce qu'on résiste? Comment étouffer des feux dont la source est toute entiere dans le cœur? Comment se tromper soi-même, en voulant se persuader que le vrai bonheur n'est pas où sont les plaisirs? Ah! qu'il est heureux d'être Poëte, interrompit l'amant, & que l'imagination rend l'amour aimable! Il me semble le voir descendre dans vos yeux, je jurerois qu'il les éclaire lui-même de son flambeau, car je sens bien que c'est de-là qu'il pénétre jusqu'au fond de mon cœur; oüi, il est partout où je vous vois, c'est sans doute lui que j'adore en vous; peut-être même est-ce vous que j'adore en lui. A ces mots la fiére Dest.. devint réveuse un instant; mais prenant tout-à coup son parti; peut-être, dit-elle d'un ton

ironique, décidez-vous, Monſieur, je vous laiſſe éclaircir vos doutes, auſſi bien la nuit s'avance, adieu, je vous quitte pour jamais. L'orguëil & le dépit l'avoient déja emportée ſur leurs aîles, le Chevalier eût beau crier que rien n'étoit plus clair que ſon diſcours, que cette ambiguité prétenduë étoit une vraie chimere : peine inutile ; la Nymphe avoit diſparu. Dart... fut contraint de s'en plaindre à tous les aſtres du Firmament, & de gronder la Lune qui ce jour-là étoit fort pâle. Mais s'étant aſſis quelque tems après ſur un gaſon, il y fit des vers ; reſſource ordinaire des Poëtes dans le malheur, & ne ſortit du jardin qu'après avoir ſalué l'Aurore. Voici quel fut l'ouvrage qui l'occupa toute la nuit.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

Traiter toûjours la vertu d'inhumaine,
Et malgré moi ſentir des feux naiſſans,
Voir ma raiſon toûjours plus incertaine,
Fermer les yeux ſur le trouble des ſens.
Unir ſouvent les ris & la triſteſſe,
Mourir cent fois, & revivre en un jour,
Par les plaiſirs connoître enfin l'amour,
Et n'y trouver que la délicateſſe.
Ranger alors Iſméne au rang des Dieux,
Croire à ſes pieds être aſſis ſur le trône,
Voir tous mes biens, & mes maux dans ſes yeux,
Etre jaloux de l'air qui l'environne.
Pouvoir l'aimer juſqu'à l'emportement,
Croire en mourir, & c'eſt peu de le croire !
Mais comme ami ſauver toûjours la gloire
De la beauté qu'a déſarmé l'amant.

La demander à la nuit, à l'aurore,
La voir par-tout, & la chercher toûjours,
L'aimer ſans ceſſe & l'aimer plus encore,
Quand la fortune obſcurcit ſes beaux jours.
Si c'eſt aimer, Iſméne, je vous aime,
Et c'eſt à vous que j'en dois le ſecret,
Lorſque l'amour lança ſon premier trai. :
Oui, je le vis, vous le guidiez vous-même.

Fin de la premiere Soirée.

SECONDE SOIRE'E.

Hélas! s'écria Mademoiſelle Deſt... en s'éveillant, ce pauvre Chevalier a paſſé la nuit fort mal à ſon aiſe, il faut qu'il m'aime bien pour s'expoſer ainſi aux injures de l'air; les vers qu'il m'a envoyés ſont charmans, il écrit comme les anges; or remarquez, je vous prie, qu'on fourre les anges par-tout. J'ai eu tort, continuoit-elle, de m'emporter ſi légérement, mais auſſi comment eſt-il poſſible qu'un homme d'eſprit ignore que les belles veulent être louées ſans aucune modération? Les droits d'une maîtreſſe ſont encore plus forts, ainſi je raſſemble en moi tous les titres qui peuvent juſtifier les éloges outrés; car je ſuis, Dieu merci, tout à la fois fille, maîtreſſe, & Poëte. Ces réflexions achevées, elle prit du papier & écrivit :

Dans ce jardin où je connus l'amour;
Où tu ſentis ſes ardeurs par mes charmes,
Viens, cher Amant, m'inſpirer à ton tour
Et des plaiſirs, & même des alarmes.

Le Chevalier ayant reçû ces vers ſur la fin du jour, ſe hâta d'arriver au jardin, où il avoit trouvé la veille tant de bonnes raiſons pour aimer. La jeune Deſt... s'y étoit déja renduë, & pour ne point perdre de tems, elle s'étoit aſſiſe au bord d'un baſſin, où elle examinoit ſcrupuleuſement les défauts de ſa coiffure, & s'applaudiſſoit en ſecret d'avoir encore quelques momens à donner à ſa toilette: après avoir dérangé des boucles qui faiſoient fort bien, & mis deux ou trois mouches ſurnuméraires qui lui changerent en mal la phyſionomie; elle troubla de colére l'eau du baſſin, & détournant la tête avec précipitation, elle découvrit le Chevalier derriére un myrte, où depuis une heure il faiſoit des réflexions morales ſur le bon eſprit des femmes, & plaignoit intérieurement ſa maîtreſſe de ce qu'elle ſe déparoit ainſi en s'ajuſtant: ils furent tous deux fâchés de ſe voir. Le Chevalier parut dans l'attitude d'un homme qui a quelque choſe à ſe reprocher, & qui craint qu'on ne s'en apperçoive: la Nymphe de ſon côté rougit de dépit d'avoir donné matiére à des réflexions morales. Dart.. enfin pour ſortir d'embarras, s'aviſa de dire en s'approchant d'elle:

L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en a pas beſoin.

Mais comme il s'apperçut que ſon compliment ne réüſſiſſoit pas, partagé entre la crainte d'avoir déplû, & l'amour extrême qu'il reſſentoit, il ſe prit à pleurer innocemment, la jeune Deſt... ſans ſçavoir pourquoi, en fit de même; & Dart... plus vivement touché

encore, s'écria triftement : quoi ! vous pleurez, ma Déeffe, je voudrois au prix de tout mon fang arrêter la moindre de vos larmes. Hé ! Que ne fommes-nous au tems des métamorphofes, les Dieux me changeroient tout à l'heure en fleur, vos larmes feroient pour moi les larmes de l'aurore, elles me donneroient la vie & la beauté ; peut-être que je couronnerois vos cheveux, ou que je pafferois fur votre fein le feul jour que j'aurois à vivre ! Que je fuis malheureufe, mon cher Chevalier, dit Mademoifelle Deft... d'avoir douté un feul moment de votre amour, vous avez foupçonné peut-être que l'orguëil étoit mon vice favori. Ah ! penfez mieux de mon cœur ; une paffion plus noble l'avoit allarmé ; plus je vous aime, plus je crois être en droit de vous plaire ; plus vous m'aimez, & plus je dois compter que rien ne me balance dans votre efprit. Oüi, fi vous me voyez telle que je fuis, n'en doutez point, Chevalier, je ne fuis pas aimée ; l'illufion fuit toûjours les véritables amans. Jurez-moi donc, pour me raffûrer, que tout ce que j'ai de joli vous paroît beau, que tout ce que j'ai de médiocre vous femble joli, & que mes défauts ne font que des ombres légéres où mes graces vont fe cacher. Oüi, je le jure, & mon ferment part du fond du cœur ; mais après tout, ajoûta Dart... qu'eft-il befoin de le jurer ? Si vous n'étiez pas à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature, je ne ferois point à vos genoux le modéle de l'amour. Je le connois, cet amour, c'eft le plus grand de tous les plaifirs lorfqu'il eft violent, c'eft la plus fotte

ſotte de toutes les occupations lorſqu'il eſt médiocre. Oui, je préfére la douceur de pleurer à vos pieds à tout ce qu'on appelle plaiſir ; ma chere Deſt... Le vulgaire des amans ne pleure point, c'eſt un raffinement de volupté dont l'amour leur a fait un ſecret, mais de grace, épargnez-moi vos froideurs, ſûre de mon ame que pouvez-vous craindre ? Sûre de ton ame, interrompit-elle, oui dans le moment qui s'écoule, mais celui qui le ſuit ne me l'enlevera-t'il point ? Quand on ne ſçait pas craindre, ingrat, on ne ſçait pas aimer ? Il faudroit pour me raſſûrer que nos ames fuſſent à découvert, que les corps qui les empriſonnent, changés tout à coup en une vapeur brillante, ſe laiſſaſſent pénétrer par les regards, alors je verrois ſi tu es ſincére, & j'eſpérerois du moins qu'en connoiſſant mon ame entiére tu pourrois apprendre enfin à m'aimer. A ces mots le Chevalier fit un éclat de rire : quoi, Mademoiſelle, lui dit-il en badinant, vous voudriez que nos corps ne fuſſent qu'une ombre tranſparente, y penſez-vous, vos charmes n'auroient plus aucune ſolidité, & la vie ne ſeroit qu'un ſonge. Avouez du moins, Chevalier, reprit-elle à ſon tour, que l'amour & le plaiſir ne perdroient rien à ce ſonge, nos ames forceroient leur priſon, & peut-être qu'elles s'uniroient éternellement l'une à l'autre... Mais quoi, cher amant, déja la nuit nous ſépare, que le tems paſſe vîte, quand l'amour lui prête ſes aîles ! Déja je ne vois plus ton image, parle-moi, qu'au ſon de ta voix chérie je reconnoiſſe mon bonheur. Je crains de te perdre dans les ombres ;

eſt-il bien vrai que la Fable n'eſt qu'une chimére ? N'eſt-il plus de Nymphes ſous les eaux ? Elles profiteroient de l'obſcurité pour t'enlever ; tu vaux ſans doute mieux que cet Hylas qu'elles ravirent à Hercule, je ſuis jalouſe enfin de toute la nature. Hé que peut craindre la plus aimée de toutes les Graces, dit le Chevalier, ſes chaînes font des plaiſirs, qui pourroit jamais les rompre ou les éviter ? Mais à propos de plaiſir, Muſe adorable, je me ſouviens d'en avoir décri le temple autrefois ; ſi je vous avois aimée alors, la peinture en ſeroit plus touchante & plus vive ; n'importe, dit-elle, je ſerai bien aiſe de vous entendre, puiſque je ne puis plus vous voir. Dart... lui donna la main, & lut de mémoire.

LE TEMPLE DU PLAISIR.

PLAISIR ſi ſouvent appellé
Par les brillans accès d'une aimable folie,
Plaiſir ſi ſouvent exilé,
Par les ſombres vapeurs de la mélancolie ;
Venez, offrez-vous à mes yeux,
Ecartez le bandeau qui vous fait méconnoître,
Découvrez ce front radieux,
Où les jeux voltigeans, où les ris ſemblent naître ;
Et d'où l'amour fait diſparoître
La fierté génante des Dieux.
On m'écoute, on reçoit mes vœux & ma priére ;
Un char d'azur m'emporte dans les airs ;
Il trace dans ſon vol un ſillon de lumiére,
Et deſcend comme un trait au milieu des déſerts.

Dieux ! Sous un toit couronné de bruyére
Ce grand moteur de l'univers,
Le plaisir qui peut seul remplir notre ame entiere,
Me montre en soûriant un lit couvert de lierre,
Où repose avec lui l'aimable oisiveté ;
Un ruisseau coule à son côté,
Et les jonquilles qu'il arose,
Conservent la vivacité
D'une fleur fraîchement éclose.
Près de son canal argenté
Un oranger touffu s'oppose
Aux feux dévorans de l'été :
Sous son feüillage respecté
L'amour endormi se répose,
Et par ses charmes arrêté
Le volage zéphir s'expose
A perdre encore la liberté.
Séjour aimé des Dieux, où le plaisir dispose
De mon cœur, de mes vœux, de ma félicité ;
Monarque complaisant, souverain sans fierté,
Il me permet tout ce que j'ose.
Telle est du doux plaisir l'aimable autorité ;
Son sceptre est un bouquet, sa couronne une rose,
Et ses loix sont ma volonté.
Dieu charmant, je vous vois sourire
Au dernier trait de ce tableau.
Sans doute je rends mal les transports que m'inspire
L'aspect de ce séjour nouveau.
» Oui, je ris de te voir en rimes redoublées
» De ton cerveau brûlant consumer tout le feu,
» Dans tes peintures déréglées
» Tu parles du plaisir toûjours trop ou trop peu.
» Envain assembles-tu mesure sur mesure,
» Ton esprit échauffé s'épuise vainement,
» On trouve des couleurs pour peindre la nature ;



» Mais quel heureux pinceau trace le ſentiment !
» Plus le plaiſir eſt ſimple, & plus tu devois craindre
» D'affoiblir ſes vives ardeurs,
» Le chercher, c'eſt le fuir ; le ſentir, c'eſt le peindre,
» C'eſt en mériter les faveurs !
» Tu me vois entouré de campagnes fleuries,
» Au milieu des bergers j'établis mon ſéjour,
» Je foule l'émail des prairies :
» Rival & frere de l'amour,
» J'inſpire comme lui de douces rêveries.
» Le ſilence des bois, la fraîcheur d'un beau jour,
» Plaiſent plus à mes yeux que l'or des galeries
» D'une tumultueuſe Cour.
» Les jeux & l'agrément nâquirent ſous mon aîle :
» Semblable à l'onde d'un ruiſſeau,
» Qui par l'heureux ſecours de ſa ſource fidelle,
» Dans ſa fuite ſe renouvelle ;
» Sur un ſujet toûjours nouveau
» Le Dieu de l'enjoûment m'appelle,
» Dans mes diſcours legers la ſaillie étincelle,
» Et plus badin que les zéphirs,
» Ce n'eſt pas la fleur la plus belle
» Mais c'eſt toûjours la plus nouvelle
» Qui cauſe mes derniers ſoupirs.
» Mortel, ſi tu veux me connoître,
» Vole auprès d'Aglaë, ſes yeux me feront naître.
» Quelquefois au ſein des amours
» Elle amuſe mon inconſtance ;
» Mais l'on me trouvera toûjours
» Entre l'eſprit & l'innocence.

En vérité, Chevalier, dit la jeune Deſt...; je ſuis fâchée de n'avoir qu'une ame, ce n'eſt pas aſſez pour vous : mais que dis-je, vous n'y perdez rien, mon eſprit ſent tout ce que

vous valez, & mon cœur aime tout ce que mon esprit a trouvé d'aimable en vous ; je vous jure qu'ils sont tous deux bien occupés. Muse charmante, Déesse des vers & de l'amour vous m'enyvrez de joye. Dieu! Vous m'aimez, & j'ai passé la journée sans vous déplaire. On me l'avoit toûjours dit, j'étois né pour le bonheur. Ainsi se séparerent deux amans qui devoient bien-tôt ne plus s'aimer ; tant il est vrai que les extrêmes se touchent toûjours dans la tête des Poëtes. Je laisse aux Lecteurs le soin de réfléchir sur leurs avantures. Le fond en est ancien, la tournûre en est neuve, mais peut-être que l'un & l'autre ne valent pas grand chose. Heureusement il ne reste plus que deux soirées à passer.

Fin de la seconde Soirée.

TROISIE'ME SOIRE'E.

Une Lettre du Chevalier Dart... à Mylord Val son ami, me dispense d'écrire ce qui se passa dans les deux dernieres soirées ; il y raconte la fin de ses avantures ; on ne sera pas fâché sans doute de l'entendre lui-même, & de le voir peint dans son propre ouvrage.

Lettre du Chevalier Dart... à Mylord Val.

Vous voulez sçavoir, Mylord, la fin de mon Roman ; c'est compter beaucoup sur mon amitié, & sur la nécessité où je suis depuis long-tems de vouloir tout ce que vous dési-

rez. S'il est nouveau d'être l'historien de ses propres folies, il ne l'est pas moins d'avoir un ami à qui on ne rougisse pas de les raconter; plus il en coûte à mon amour propre, plus le sacrifice doit vous flâter, & c'est, je crois, vous marquer assez d'estime que de ne pas craindre de vous dévoiler les foiblesses d'un cœur dont vous chérissez les vertus. Voilà un espêce d'éloge tout nouveau, & qui vaut bien la peine que vous le receviez avec plaisir. Ce préambule fini, je vais tout de suite vous raconter ce que vous ignorez encore de mon avanture avec cette folle que j'ai tant aimée. Je vous disois hier, dans quel enchantement m'avoit laissé la seconde entrevûë que j'eus avec elle : de peur de tomber dans la répétition, je vous fais grace de tous les différens mouvemens dont je fus agité jusqu'au lendemain. Ces sortes de situations sont peintes par-tout, & je n'ai, ni le loisir, ni la volonté de vous dire ce que tout le monde sçait. Mais que les jours se ressemblent peu, mon cher Mylord, & que les présages sont incertains ! Qu'on me dise après cela que les songes sont les ministres des Dieux & de la vérité, j'en eus dix mille qui me promettoient un bonheur durable, Atys en est moins entouré à l'Opera, & si vous en exceptez le dernier de tous où je vis Venus la foudre à la main, tous les autres n'annonçoient que les ris & les amours. L'impatience où j'étois de revoir ma Déesse fit bientôt envoler le sommeil & les songes; j'arrivai avec le jour dans le jardin où je l'avois trouvée si belle, je m'apperçûs que les fleurs

étoient auſſi auſſi fraîches & auſſi belles que les jours précedens, je ne remarquai point que les fontaines euſſent changé de cours, je n'en vis aucune remonter vers ſa ſource, ni murmurer plus triſtement, tout m'y parut à l'ordinaire, rien n'y bleſſa mes yeux, rien n'y troubla mon cœur : mais voici l'évenement le plus ſingulier de ma vie, & qui caractériſe bien l'eſpêce de folie qu'on reproche aux Poëtes. Premiérement, Mylord, l'yvreſſe de la paſſion me fit oublier abſolument qu'il eſt d'uſage dans le monde de dîner le matin & de ſouper le ſoir. Juſques-là mon avanture reſſemble à beaucoup d'autres, car vous n'ignorez pas que les héros de Roman ne mangent point, ou du moins ſi peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Ce que je vais vous dire eſt plus merveilleux. Vous ſçavez qu'il eſt permis en Poéſie de donner une ame aux êtres les plus inanimés, & des couleurs aux choſes les plus inſenſibles ; ainſi par l'uſage de la Fable on embellit la vérité même ; cette maxime eſt fondée ſur une tradition conſtante, qui nous apprend qu'un jour la Fable & la Vérité étoient en diſpute ; la Raiſon fut appellée pour la décider. Il étoit queſtion entr'elles de beauté, car c'eſt la grande querelle des déeſſes & des mortelles. La Vérité parla la premiere en ces termes. Une preuve que je ſuis plus belle que vous, ô Fable, c'eſt que je n'ai jamais craint de paroître toute nuë. La pudeur eſt mon voile, mes charmes ſont ma parure. Simple & innocente je ne perſuade qu'en faveur de la vertu. Je ſuis fille des Dieux, ame des vrais plaiſirs,

objet naturel de tout ce qui pense ; & vous enfant malheureux de l'illusion & du mensonge, votre beauté n'est qu'un fard imposteur, & vos plaisirs qu'un songe qui s'envole ! La Fable répliqua avec audace : ô Vérité, tous les hommes craignent de vous entendre : il est vrai que chaque peuple s'imagine être éclairé de votre flambeau. Mais vous êtes si difficile à pénétrer, que vous échappez même aux yeux de la Raison, j'avouë que vous avez une beauté mâle & durable, mais c'est dire assez clairement, je pense, que vous manquez de ces graces fines & touchantes qui rendent mes charmes si intéressans : en un mot, vous avoüez que je l'emporte sur vous lorsque je suis parée, ma victoire sera donc complette, & je vais faire un assaut général avec vous ; & la Raison notre juge n'en sera point allarmée. La Fable commençoit à se dépoüiller de ses ornemens aimables ; mais à mesure qu'elle dénoüoit un ruban, elle faisoit envoler une grace ; la vivacité & la phisionomie, ces reines de nos cœurs, disparurent avec les mouches & le rouge ; en un mot elle alloit s'enlaidir, si la Raison, qui jusqu'alors avoit conservé le maintien grave d'un juge, ne se fut opposée absolument à cette imprudence. Vous êtes faite pour la parure, lui dit-elle, & vous aurez toûjours l'avantage d'en servir. La Vérité plaît sans ornement aux esprits dont j'ai la conduite, mais elle est trop austère pour ceux qui refusent de me suivre ; ainsi ne vous broüillez point, & vivez ensemble, vous y gagnerez toutes deux ; à l'instant elle les fit approcher,

après quelque résistance, enfin elles s'embrasserent, la Fable en devint plus belle & la Vérité plus aimable. Cette digression vous paroît un peu longue, Mylord, mais la voilà heureusement finie; je vous disois donc qu'on n'est point surpris que tout soit personnifié dans la Poësie, parce qu'on n'imagine pas qu'un Poëte croye voir réellement voltiger les zéphirs, qu'il pense entendre parler les arbres & les rochers, voir nager les Naïades sous les eaux, & cent autres extravagances pareilles; cependant, Mylord, j'en crus appercevoir mille fois davantage, je me laissai surprendre à une rêverie si douce & si charmante, que mon imagination s'échauffant de plus en plus, la terre commença à changer de face à mes yeux; l'air me parut en un instant rempli d'une infinité de génies bleu-céleste, qui sembloient être tous occupés de différentes réflexions. Les uns rampoient tristement sur cette matiere fine & subtile qui compose l'air que nous respirons, tandis que d'autres voloient sur des chars superbes; j'admirai cette différence, & je m'avisai de conclure que ces génies pourroient bien avoir les mêmes mœurs que les hommes; en effet je vis un instant après quatre phaëtons de nacre, tirés par des chevaux aurores, ces quatre chars se précipitoient au travers d'une multitude de Sylphes que je distinguois à peine; la foule des génies trembloient devant eux, quelques-uns même, plus malheureux, étoient écrasés sous les rouës, cependant les conducteurs n'en alloient pas plus lentement, une caléche de cristal, couleur

de rose, s'avança alors vers moi : je vis une petite brune qui rioit de toutes ses forces de causer tout ce désordre ; de tems en tems elle se baissoit vers la portiere pour faire des agaceries aux petits-maîtres qui la suivoient ; leur émulation me fit trembler, car à tout moment quelque sylphe étoit écrasé sous les pieds des chevaux. Avant d'aller plus loin, remarquez que tous ces objets me paroissoient extrêmement déliés, & d'une figure imperceptible aux yeux du vulgaire. Enfin le char le plus léger gagna les autres de vîtesse. Il atteignit la caléche, & la choqua si imprudemment, qu'elle fut brisée à deux doigts de ma bouche, en sorte qu'en respirant j'avalai & la petite sylphide & les débris de son équipage : la jeune déesse aërienne descendit au fond de ma poitrine avec une frayeur mortelle : je vis alors régner une grande consternation sur tous les visages, & je ne doutai point qu'il ne passa pour constant parmi les sylphes, que la belle brune avoit été précipitée dans un gouffre pour servir d'exemple aux coquettes outrées ; il me parut même que la foule des génies s'approchoit de moi avec une curiosité mêlée de quelque frayeur, à peu près comme des matelots pourroient considerer l'écuëil où ils auroient échoüé. Mais je rendis bien-tôt le calme au peuple bleu, car par l'action naturelle de mes poûmons la belle ressortit de l'abîme où elle étoit tombée, & trouva son salut dans ce qui avoit causé sa perte. Le plus zélé de ses amans la fit remonter sur un char pompeux, & qui en vérité étoit plus gros

que trois ou quatre têtes d'épingles jointes ensemble. Les sylphes applaudirent & crierent au miracle. Je ne doute point que lorsque la déesse eut repris ses esprits, elle ne raconta bien des merveilles de la construction du corps humain. On pourroit conclure de cet évenement, que les différentes espêces d'êtres peuvent être dangereuses les unes pour les autres, & que la respiration des hommes est, par rapport aux sylphes, ce que le soufle des enfans d'Eole est à notre égard. Ennuyé à la fin des génies élementaires, & impatient de voir arriver ma maîtresse, je fus me reposer dans un des salons qui donnent sur le jardin; le premier s'appelle le cabinet des Dieux, & l'autre le cabinet des Déesses; je donnai la préférence aux immortelles; après avoir admiré quelque tems les ouvrages curieux du Praxitéle de nos jours, je m'arrêtai sur la statuë de Venus sortant du bain qui est un peu écartée des autres. Au bout d'un moment de rêverie je m'avisai de lui parler ainsi. Puisque je suis seul avec vous, permettez, Déesse, que je vous rappelle tous les avantages que la beauté vous donne sur les autres immortelles; il est vrai que Junon est la plus puissante, Minerve la plus sage, l'aurore la plus fraîche, Iris la mieux parée; mais que sont aux yeux même de vos Déesses, la puissance, la sagesse, la fraîcheur & la parure, si on les compare à la beauté? C'est aux charmes que le beau sexe aspire, les déesses & les mortelles ne cherchent avec ardeur les autres prérogatives, que pour se dépiquer de

n'être pas assez belles ou assez aimables : je voudrois bien à votre place joüir du chagrin de Junon, quand elle se tuë de répéter devant vous, que la grandeur de la naissance est le seul véritable avantage des Dieux ; je crois qu'il est bien plaisant de l'entendre parler avec un mépris souverain des déesses subalternes, lorsqu'elle dit, nous autres habitantes de l'Olympe ne sommes pas faites pour vivre avec les petites divinités. Mais il n'est pas moins réjoüissant pour vous de sçavoir que Minerve & Diane prêchent continuellement la jeune Hébé sur les devoirs du mariage : croyez-nous, disent-elles, c'est la raison qui fait les déesses, laissez aux mortelles les agaceries & le manége, vous éviterez par-là les mauvais discours des Dieux petits-maîtres ; car c'est la coqueterie de nos jeunes immortelles, qui fait fondre dans l'Olympe ce déluge de Couplets qui l'inonde aujourdhui. Je crois qu'Hébé doit être bien fatiguée de leurs sermons, & vous sçavez, Déesse, comment elle les met à profit ! je ne doute pas non plus que les divins maris de l'Empirée ne vous jurent tous qu'ils n'ont jamais aimé leurs divines femmes. Le vieux Nérée, le sombre Pluton, ne vous offrent-ils pas quelquefois des présens, car c'est la ressource des amans ridicules : vous devez bien rire de leur voir étaler la galanterie de la vieille Cour de Saturne ; mais de tous les plaisirs que vous goûtez dans l'Olympe, je n'en vois pas de plus piquant que celui de désespérer sans cesse cette foule de jeunes Zéphirs qui vous obséde. Quelle comédie de

les voir vous lorgner avec art, & vous soûrire avec méthode ! Qu'il est plaisant de les trouver cent fois le jour à vos pieds, vous baisant les mains avec fureur, & vous appellant inhumaine sans sçavoir pourquoi ! Qu'il est risible de les voir devenir mutins tout-à-coup, vous arracher votre éventail, vous en frapper légérement, vous quitter brusquement, revenir promptement, vous regarder dédaigneusement, vous parler folement, chanter nonchalemment, siffler outrement, & par vengeançe louër leurs graces, & se mirer délicieusement dans les plumes de leurs aîles : enfin, Déesse, je ne finirois jamais, si je voulois compter tous les plaisirs que l'avantage d'être belle vous donne, j'en crois le nombre aussi grand que celui de vos charmes.

Vous vous étonnez sans doute qu'on puisse avoir une conversation aussi longue avec une statuë, vous le serez encore davantage, quand je vous dirai que je sentis en ce moment que rien de ce qui est beau n'est inanimé, & que le bronze & la toile, quand l'art les métamorphose, ont par le sécours de l'illusion autant de pouvoir sur nos ames que la réalité même. Pendant ce discours, Mademoiselle Dest... avoit eû le tems d'arriver sans bruit derriere moi : elle écouta paisiblement jusqu'à la fin, mais aux dernieres paroles que je prononçai, je me sentis frapper sur l'épaule; ce coup, quoique très-léger, fut pour moi un vrai coup de foudre, car en me détournant j'apperçûs la jalousie personnifiée, qui me regardoit avec des yeux,

où la fierté empêchoit la fureur d'éclater. Allez, me dit-elle, je ne croyois pas qu'il y eût encore au monde des Pygmalions, ni qu'on pût me sacrifier à une statuë; je vous rends vos sermens, ils me dèshonorent; épargnez-moi pour jamais l'horreur de vous voir; je vous conseille pourtant de ne pas oublier une pareille conquête, & d'adorer qui sçait vous plaire. A ces mots la colere, le dépit, la rage, & toutes les passions ensemble l'emporterent loin de moi. Je restai un moment aussi immobile que Vénus l'étoit sur son pied-d'estal; peu à peu cependant je sentis revenir la souplesse de mes nerfs; je ne me remuai pourtant encore que par ressort: enfin parvenu à sortir de ma place, j'emportai chez moi un fond inépuisable de réflexions. Demain, Mylord, je vous conduirai au dénouëment d'une avanture qui m'a paru durer plus de six mois par les différens genres de transports, de tourmens, de projets, de combats, qui tour à tour remplirent & déchirerent mon ame. Adieu, Mylord, fuyez l'amour.

Fin de la troisieme Soirée.

QUATRIE'ME SOIRE'E.

On ne connoît jamais si bien l'amour, mon cher Mylord, que lorsqu'on en ressent les peines. Elles ont un caractère distinctif, qui empêche qu'on ne les confonde avec toutes les autres afflictions. Il n'en est pas toûjours de même des plaisirs de ce Dieu; ils

reſſemblent à tous ceux qui piquent vivement nos ſens, & qui enyvrent notre ame ſans la raſſaſier. L'impreſſion de la douleur cauſée par l'amour eſt plus profonde ; il ſemble qu'il s'appuye ſur le trait qu'il a enfoncé dans le cœur, & qu'il veüille ajoûter un poids inſupportable aux douleurs aiguës qu'il fait ſouffrir ; au contraire ce n'eſt qu'en voltigeant autour de nous couronné de ſes roſes, & qu'il ſouffle dans nos ames une étincelle de la joye qui brille dans ſes yeux ; vous devinez ſans doute où aboutit ma réflexion. La fuite de Mademoiſelle Deſt.. me laiſſa dans un abîme affreux, je ne voyois aucun jour pour en ſortir ; la ſtatuë de Venus me ſuivoit par-tout, & ſembloit me reprocher amérement ma foibleſſe : quelque léger que fût mon crime, mes remords me le faiſoient paroître énorme ; l'amour m'accuſoit au fond du cœur, je me déchirois moi-même par mes réflexions, & je n'eſpérois trouver de ſécours que dans les bras du déſeſpoir.

C'eſt dans cette funeſte ſituation que je reçûs une lettre de ma cruelle maîtreſſe. Je crus mourir en la décachetant ; mon ame ſe partagea ſi vivement entre la crainte & l'eſpérance ; que j'eus peine à réſiſter à la violence des mouvemens dont je fut agité ; mais ce trouble ne dura guéres, & je retombai bien-tôt dans la mélancolie la plus noire, c'eſt ce qui me fait penſer que l'amour pourroit bien être une maladie contagieuſe ; dont les ſuites & les ſymptômes ſont plus ou moins funeſtes, ſelon la différence des tempéra-

mens & des humeurs. Voici mot à mot la lettre que je reçûs.

Lettre de Mdlle. Deſt.... au Chevalier Dart...

Oubliez à jamais mon nom, mes traits & ſur-tout ma foibleſſe ; que rien ne rappelle mon image dans un cœur où j'ai été mépriſée ; n'ayez pas l'audace de penſer à moi ; ne me dèshonorez plus en m'offrant les reſtes d'une paſſion mal éteinte ; ce n'eſt pas votre affreuſe inconſtance qui me déſeſpére ; elle ne ſera jamais auſſi entiére que je le déſire ; c'eſt la crainte d'être encore aimée, c'eſt la honte de régner ſur votre ame, qui rendent ma vie malheureuſe. Jour affreux où j'ai connu le plus perfide de tous les hommes ! Moment fatal à ma gloire & à mon repos, où j'ai pû aſſez eſtimer ſon cœur pour déſirer de le poſſéder ſeule. Quelle erreur m'a ſéduite, quelle furie a faſciné mes yeux ! Je crois le crime inévitable, puiſque je n'ai pû me défendre de vous aimer ! Un enchaînement affreux de cauſes ignorées m'a ôté l'uſage de la raiſon & l'exercice de ma liberté ; mais non, j'ai creuſé moi-même l'abîme où je ſuis tombée ; j'ai ajoûté foi à vos yeux impoſteurs, à cette phiſionomie où toutes les vertus ſembloient ſe peindre ; j'ai penſé aveuglement que tout ce qui paroiſſoit aimable pouvoit être aimé. Malheureuſe ! je n'ai pû réſiſter à mon penchant ; je vous ai crû tendre & vertueux. Eh, comment ne pas croire ce qu'on déſire ſi ardemment ? Toute ma fierté eſt tombée devant vous : je voulois réſiſter

réfifter, & je ne pouvois que vous aimer : je me perdois dans l'éclat de vos yeux, & j'envyrois moi-même ma raifon ; je l'endormois de peu d'entendre fes reproches ; mais vous l'avez reveillée, ingrat, elle crie aujourdhui, elle vous accufe, ou plûtôt elle m'accable moi-même. Qu'elle me laiffe, cette funefte raifon, goûter un inftant l'efpoir de la vengeance ? Quoi ! je n'ai pû tenir dans ton cœur contre une image inanimée ; le marbre m'a enlevé mon amant, une ftatuë eft ma rivale. Tu m'as donc trompée, quand tu me parlois de mes charmes, je n'avois fans doute aucun droit de te plaire. Quoi ! je n'étois pas digne de te fixer ? mais l'orguëil ne me fait-il point illufion ? Ce que tu aimes ne l'emporte-t'il pas fur ce que tu as aimé ? Infortunée que je fuis, c'eft la beauté même qui combat contre moi, c'eft la mere des graces qui me difpute un cœur, mais le marbre le plus froid & le plus infenfible a-t'il quelque pouvoir fur l'ame des amans ? Hélas ! c'eft le marbre même que je crains, il ne change point, fa beauté eft toûjours la même ; le tems n'imprime aucunes rides fur le front des ftatuës ; leur jeuneffe eft éternelle, leurs charmes piquent toûjours, & le filence qu'elles gardent affure pour jamais leurs conquêtes : oui, je n'aurois point craint la plus aimable des mortelles. Ses difcours impofteurs, la fauffeté de fes fermens, l'inégalité de fa conduite, auroient pû détruire l'ouvrage de fes yeux, mais Venus en filence allarme plus mon cœur, que fi brillante & parée elle te faifoit fucceder à Adonis. Tu vois que je te-

découvre toutes les blessures de mon cœur, que je les fais saigner devant toi, c'est te dire assez que je déteste les hommages que tu pourrois me rendre, puisque je t'avouë que je souffre, sois sûr que tu ne sçaurois me guérir, & que je mourrois de désespoir de t'avouër ma foiblesse, si je pouvois en avoir encore pour toi.

Tout autre qu'un Poëte, & qu'un amant auroit crû sur une pareille lettre, Mademoiselle Dest... plus passionnée que jamais, mais je ne vis dans ses expressions que ce qu'elle croyoit y voir elle-même. Les véritables amans sont toûjours trop crédules. Une maîtresse écrit des injures sans songer que son cœur les dément, un amant y est sensible, sans imaginer que l'amour en est le véritable auteur. Je croyois d'ailleurs la fierté de la Dest... si bien établie, qu'il ne me vint pas même dans l'idée qu'elle pût jamais me pardonnner. Ainsi mon ame s'abandonna toute entiere au désespoir, & j'écrivis sur le champ ce que vous allez lire.

Lettre du Chevalier Dart... à Mdlle. Dest...

Un crime imaginaire m'ôte pour jamais, Mademoiselle, le seul bien que je désirois; je renonce sans regret à une vie languissante, où je ne pouvois même joüir des illusions de l'espérance; la mort n'est affreuse que pour les heureux; il est triste de la voir fendre brusquement la foule des plaisirs qui nous environnent, & se faire ainsi un passage jusqu'à nous : mais quand la douleur a pris place dans notre ame, quand elle en fait sa

demeure éternelle, croyez-vous que la vie ſoit un bien, & qu'on aime à la conſerver? Vivre heureux, ou mourir; voilà la maxime des cœurs ſenſibles; vous verrez dans peu ſi je ne ſçaurai pas l'autoriſer par mon exemple.

Les lettres ſont d'un grand ſoulagement en amour, il ſemble qu'on ſe délivre en écrivant du fardeau qui nous accabloit, c'eſt le ſilence qui nourrit les douleurs; il faut ſe plaindre, il faut gémir pour ſouffrir moins, & quand on a intéreſſé toute la nature à partager ſes peines, il ſemble qu'on ſorte d'une ſolitude affreuſe, où la douleur nous retenoit: tout y étoit muet pour nous, tant que nous nous ſommes tûs, mais au moindre ſoupir, à la moindre plainte, nous croyons que tout s'empreſſe à nous écouter, que les objets les plus inſenſibles s'animent, & que la nature entiere concourt à plaindre & à ſoulager nos malheurs. Ainſi vous qui avez perdu ce que vous aimez, écrivez, parlez, plaignez-vous, mais à qui, à votre maîtreſſe, ſi elle vit; à ſon ombre, ſi les Dieux vous l'ont enlevée, aux rochers, aux arbres, à votre chien, à votre chat, n'importe, il y va de votre bonheur! Le petit billet que je venois d'écrire m'avoit beaucoup ſoulagé, le ſerment que j'avois fait à ma maîtreſſe de mourir pour elle, ſembloit m'avoir rendu le goût de la vie & l'uſage des plaiſirs. C'eſt dans cette diſpoſition qu'un mouvement inconnu de curioſité me conduiſit dans le ſalon des Dieux; j'eſpérai qu'il me ſeroit plus favorable que celui des Déeſſes; mais quelle fut ma ſurpriſe!

Je découvris à travers une porte vitrée Deſt..
qui étoit montée ſur le char d'Apollon ſortant des mers, & qui lui diſputoit la gloire d'éclairer le monde; j'eus peine à m'empêcher de rire, mais je réfléchis ſur mon avanture avec la ſtatuë de Venus, & j'augurai que celle d'Apollon pourroit bien avoir produit le même effet. Cependant je me cachai le mieux que je pus, afin de ne rien perdre de cette ſcène. Vous croirez ſans doute, Mylord, que je vous raconte des ſonges. Mademoiſelle Deſt... cette fiére beauté qui m'avoit tant reproché mon amour pour Venus, alloit avoir une conference avec Apollon, & voici quels en étoient les propos. Quand on eſt jolie, quand on a de l'eſprit, il eſt honteux de s'attacher à un mortel; & puiſqu'il eſt des Dieux, il faut eſſayer de leur plaire. Apollon, flambeau du monde, que le vulgaire te connoît mal; il te prend pour un globe enflammé, pour une mer immenſe de feu. C'eſt ainſi qu'il te confond avec la gloire qui t'environne. Mais moi! que tu daignas éclairer dès mon enfance, moi qui oſe te regarder avec des yeux d'aigle, je perçe les flâmes qui t'environnent, & j'arrive juſqu'à toi; je reconnois l'aſtre de la terre & celui de l'eſprit; tu agis ſur l'ame comme ſur la matiere, tu la fertiliſes, tu la déſſéches à ton gré, tu produis, tu détruis les nuages qui aſſiégent la raiſon: monarque des cieux, tu allumes le tonnerre au feu de tes rayons divins; dieu du génie, tu l'échauffes, tu l'embraſes, & tu en fais ſortir des éclairs qui ſaiſiſſent les bons juges, & qui dé-

ſeſpérent les ſots. Leve-toi, ſors des mers, rends le jour aux amans; ôte-leur l'illuſion, ou confirme-la pour jamais, éclaire ces glaces qui reproduiſent ta lumiere, les belles t'attendent impatiemment: depuis douze heures elles n'ont pû conſidérer leur image, laiſſe-les joüir d'elles-mêmes, laiſſe-les admirer leurs graces. Pour moi, je mépriſerai déſormais les foibles avantages de la beauté, & je n'aurai d'autre amant que le Dieu des ſciences & de la véritable gloire. C'en eſt fait, ton char s'ébranle, tes courſiers bondiſſent ſous ta main, l'air s'ouvre, le ciel brille, je vole. Dieu! que la terre eſt petite, que l'homme eſt peu de choſe, & que la muſique de l'Opera eſt mauvaiſe, quand on entend celle des cieux! elle eſt en vérité tout-à-fait dans le goût Italien!

Ma foi, Mylord, je ne puis y tenir davantage, j'entrai en riant de toutes mes forces, & Deſt... tomba du haut de l'empirée avec une colere qu'il fut impoſſible d'appaiſer: que vous dirai-je de plus? Elle jura de ne jamais me pardonner, moi je jurai de ne l'aimer de ma vie, parce que c'eſt beaucoup trop que de renfermer tout à la fois dans ſa tête les plus extravagans de tous les Dieux, Apollon & l'Amour.

Fin de la quatriéme Soirée.

Je viens de peindre les extravagances & les ridicules de l'amour des Poëtes, il eſt juſte de finir cet article par un tableau plus riant & plus avantageux. Il faut voir les Mu-

ſes à table pour connoître tout ce qu'elles valent ; on ſçait quel étoit le Parnaſſe de Chapelle & de Chaulieu, & combien ils décrierent la fontaine d'Hypocrêne, depuis qu'ils établirent la ſupériorité du vin de Champagne ſur toutes les eaux de l'Hélicon. C'eſt à table que la Poëſie brille ; c'eſt là que les Poëtes ſçavent faire l'amour qu'ils rendent des hommages dignes des graces & de la beauté. Voyons-les ſur cette nouvelle ſcéne, & n'en parlons plus dans la ſuite, de peur d'être auſſi ennuyeux que le ſont quelques-uns de leurs Ouvrages.

SOUPER D'ÉTÉ.

LE Dieu qui brûloit nos campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux,
Il fuit, & ſon char radieux
Ne dore plus que les montagnes :
Déja par ſa voix avertis
Ses courſiers écumeux s'agitent,
Leurs crins ſe dreſſent, ils s'irritent ;
Et doublant leurs pas ralentis,
Ils volent, & ſe précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amarantes
Les Nymphes ſortent des forêts ;
Un air plus doux, un vent plus frais
Raniment les roſes mourantes ;
Et deſcendant du haut des monts
Les bergeres plus vigilantes
Raſſemblent leurs brebis bêlantes,
Qui s'égaroient dans les valons.
Le vaſte & ſublime empirée
A repris ce brillant azur,

Où Venus de feux entourée,
Fait rayonner l'or le plus pur ;
Et tandis que cette immortelle
Rend à la terre un nouveau jour,
La nuit ramene ſur ſon aîle
Le Dieu des Songes & l'Amour.

Il eſt tems, belle Léonore,
D'entrer ſous ce naiſſant berceau,
Où l'onde pure d'un ruiſſeau
Moüille ce jeune ſycomore,
Que vos yeux ont trouvé ſi beau !
On voit ſur ſon écorce tendre
Nos chiffres amoureux tracés,
Ces chiffres forment un méandre
Où nos deux noms entrelaſſés,
Toûjours à ſe ſuivre empreſſés,
S'abandonnent pour ſe reprendre ;
Dieu d'Amour ! Daignez les défendre
Contre les ravages du tems.
Puiſſent ces beaux nœuds, tous les ans,
S'unir, s'affermir, & s'étendre
Comme les Plantes au Printems.

Déja la table eſt éclairée
Par l'éclat pompeux des flambeaux,
Et déja la table eſt parée
Par les vaſes & les criſtaux ;
Liſis, en habit de bergére,
Enferme au fond de la fougere
Les dons de Bourgogne & du Rhin ;
Tandis que ſa jeune compagne
Porte en riant de la campagne
Toutes les faveurs du matin.
Je vois arriver Euphémie

Avec son fidéle Damis ;
Vous trouvez en elle une amie ,
Je trouve en lui tous mes amis ;
Par l'union la plus aimable
L'amitié badine en ce jour
Avec ce frere insociable ,
Dont elle a fui long-tems la cour ;
Tous deux assis à notre table ,
Enyvrent nos cœurs tour à tour
De cette volupté durable ,
Dont l'amitié joüit toûjours ,
Et de cette yvresse inéfable
Qu'on doit aux faveurs des amours.
Couvrez la table en diligence ,
Esclaves , & retirez-vous :
Pour nous gêner vos yeux jaloux
Semblent être d'intelligence ;
Fuyez , votre seule présence
Feroit expirer la gayeté :
Redonnez-nous par votre absence
La folie & la liberté !
On m'obéït , Lisis s'empresse ,
Et je vois dominer par-tout
Moins d'abondance que de goût ,
Moins d'appareil que de finesse :
Des perdreaux surpris par adresse
Dans les lacets embarrassans ,
Où va s'enchaîner leur jeunesse ;
Mille autres oiseaux innocens ,
Flattent plus la délicatesse
Que ces festins ébloüissans ,
Où l'affluence & la richesse
Emoussent la pointe des sens !
Arrêtez, heures trop charmantes ;
Que de plaisirs je vois voler!

Que de nectar je vois couler
Par la main de ces deux amantes !
Les Dieux puissent-ils reculer
Le réveil de la jeune Aurore !
Mon cœur plus amoureux encore,
Puisse-t'il languir, & brûler
Pour ma fidéle Léonore !
Mes yeux attachés sur les siens
Triomphent de la voir si belle.
Ses yeux enflâmés par les miens,
N'ont vû que moi : je ne vois qu'elle.
Toûjours quelque nouveau plaisir
De plus près à son char m'enchaîne ;
Toûjours quelque nouveau désir
Me la fait nommer inhumaine !
O nuit, cachez à tous les yeux
Ces objets piquans de ma flamme,
Et sauvez pour jamais mon ame
Du soin d'être jaloux des Dieux !

Tandis qu'occupé de mon verre,
Je chante, je ris, ou je bois,
Mille soins agitent la terre,
Mille soupçons troublent les Rois ;
Le régne du repos s'écoule ;
Les soucis descendent en foule,
Et les mortels n'ouvrent les yeux,
Que pour voir la crainte importune,
Qui dans un miroir odieux
Leur expose de la fortune
Les changemens capricieux :
Aux pieds de celle que j'adore,
J'attens sans crainte le soleil ;
Pour moi la vie est un sommeil ;
Rien n'avoit pû le rompre encore,

Mais les beaux yeux de Léonore
Viennent de hâter mon réveil.

Cette Piece eſt la même que celle qu'on vient d'imprimer ſous un autre titre dans les nouveaux Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit ; mais comme je n'ai point été conſulté, il s'y eſt gliſſé des fautes que j'ai corrigées dans celle-ci.

Fin des Refléxions ſur la Métromanie.



REFLEXIONS

SUR LA CURIOSITÉ.

PUifque je fuis feul, que le tems eft mauvais, & que le monde m'ennuie, je prens le parti de réfléchir & d'écrire ; bien réfolu, cependant de laiffer là & mes Réflexions, & mes Ouvrages, dès que le Ciel fera plus férain, que les Thuilleries feront plus belles, ou que la divine Thémire, dont j'aime tant les yeux, l'efprit & le commerce, n'aura plus ni migraine, ni mauvaife humeur. Les gens du monde, même ceux qui penfent, ne retournent à leurs livres que lorfqu'ils s'ennuyent, ou qu'on les boûde ; c'eft alors, plus que jamais, qu'ils font ufage de leur efprit. Ils reviennent chez eux en colere, contre toute une ruë & quelquefois contre tout un quartier ; ils entrent dans leur cabinet comme dans un port inacceffible aux fâcheux ; quelle joïe pour eux de pouvoir médire voluptueufement dans les bras d'un fauteüil commode! Quel plaifir de n'être point interrompus en travaillant au Catalogue des fotifes d'autrui! C'eft alors qu'ils fe rappellent toutes les anecdotes du mois paffé, ils trouvent que dans un auffi court efpace que celui de trente jours ; un tel ne pouvoit devenir plus fat, ni une telle plus impertinente, & que tous deux ont paffé l'efpérance commune. C'eft ainfi, qu'après avoir oppofé les fottifes du jour à celles de la veille, par le cours fucceffif des

saisons, ils comptent les progrés du ridicule. Mais après s'être rappellés que les hommes ont été toûjours les mêmes, ils rejettent du côté des connoissances qu'ils acquiérent de jour en jour, les nouvelles lumieres qui les éclairent sur la sottise ou la magnité du genre humain. C'est alors qu'ils commencent à comprendre que la vie du monde n'est jamais oisive pour un homme d'esprit; & qu'on est suffisamment habile lorsqu'on sçait démêler finement le caractère des hommes.

En effet, quelque partisan que je sois de la lecture, quelque immense que puisse être son utilité, je loüe celui, qui sans s'arrêter aux peintures morales qu'on a fait dans tous les siécles, cherche à connoître les hommes dans les hommes mêmes. Voici quelles sont mes raisons. On peut regarder l'histoire, ou comme la description générale de ce qui s'est passé en telle partie du monde, en tel Etat, en telle Province, en telle Ville; ou comme le tableau particulier de la vie d'un seul homme. Si les objets qu'elle embrasse sont grands, il est impossible qu'elle descende toûjours dans ces détails intéressans qui dévoilent le cœur humain, & qu'il est si aisé de saisir dans le commerce du monde; en sorte que l'histoire; en nous éclairant sur les faits & sur leurs époques, nous laisse toûjours ignorer les vrais principes des évenemens. Les mémoires, quoique plus détaillés, ont le même défaut. On y voit des caractères dessinés avec beaucoup d'art, mais où l'imagination brille quelquefois au dépend de la vérité. En un mot, dans toutes les histoires, il est possible,

peut-être, de deviner quelques caractères, mais on ne sçauroit jamais en approfondir aucun. La raison en est bien sensible, c'est l'histoire des morts qu'on écrit. Un demi-Dieu vivant se plaindra toûjours, qu'après l'avoir couronné de gloire; on ose lui rappeller la plus legére de ses fautes; ma maxime est sûre, on en voit tous les jours l'application, l'orguëil pendant la vie, fait toûjours taire la vérité. Ils périssent enfin ces grands hommes. La nuit du tombeau nous les dérobe pour jamais. Que laissent-ils aux historiens? Leurs actions: mais leurs sentimens & leurs pensées les ont suivis chez les morts; il n'en reste plus de trace. Ainsi, contentons-nous de connoître, par la lecture, une partie d'eux-mêmes; partie peu intéressante aux yeux d'un Philosophe, qui se soucie moins d'être au fait des évenemens, que des motifs qui les ont préparés: je conclus donc que s'il est de l'intérêt des hommes de vivre ensemble, la premiere de toutes les sciences consiste à se connoître mutuellement les uns les autres; mais comment apprendre à se connoître, dira-t'on, sans les sécours de la lecture? On le peut, en remplissant les desseins de la nature qui nous ordonne de vivre en societé, & qui nous offre dans la societé même, les moyens de nous connoître. Selon ces principes, la lecture est en quelque sorte plus utile aux sots, qu'aux gens d'esprit. Ceux-là, moins occupés des ressorts qui font mouvoir la sçène du monde, que de leur fabrique extérieure, s'amusent à voir, sans se donner jamais la peine de chercher. Sans dou-

te que pour les forcer à réflechir ſur ce qui ſe paſſe habituellement ſous leurs yeux , la lecture de l'hiſtoire leur ſera utile ; elle leur apprendra à pénétrer dans la ſource des évenemens. Ceux-ci , au contraire, étudient avec ardeur les uſages, les manieres, les diſcours, les geſtes mêmes ; ardens à pourſuivre la vérité, prompts à la découvrir ; impatiens de dévoiler l'ame, ils la cherchent dans les yeux, dans le ſon de la voix, & juſques dans les ligamens du viſage ; ils écartent avec art tous les nuages dont il veut ſe couvrir ; & ſe ſervant, pour la connoître, des efforts qu'elle fait pour ſe cacher, ils la pourſuivent juſques dans ſon ſiége, la forcent de ſe peindre elle-même, & de developper ſes replis. Ainſi la lecture peut ſimplement piquer & ſatisfaire leur curioſité, mais elle ne ſçauroit les éclairer infiniment ſur la maniere de ſe conduire. Je pouſſerois plus loin ce raiſonnement, ſi je ne craignois , comme il arrive toûjours, que quelqu'un en liſant ces réflexions, ne s'imaginât bien ſérieuſement que je condamne la lecture, & que fauteur de l'ignorance , j'enleve aux ſciences & aux beaux arts , leur aliment & leur ſoutien. D'ailleurs je fais trop de cas de la curioſité, c'eſt une paſſion trop recommandable pour lui fermer la carriere la plus vaſte où elle puiſſe s'étendre. De toutes les affections violentes qui nous dominent , je n'en connois point dont on puiſſe dire avec raiſon, tant de bien & tant de mal. Qu'elle occupe donc le loiſir où l'on me laiſſe, & qu'elle m'éclaire ſur elle-même. J'examinerai combien elle

eſt frivole, mais ſinguliere dans les femmes, combien elle eſt bornée, mais néceſſaire dans le peuple; enfin, combien elle eſt dangereuſe & combien elle peut être utile dans l'homme d'eſprit. Auparavant je vais la peindre avec des couleurs aſſez extraordinaires.

Ariſte croyoit n'être point curieux, il ſçavoit pourtant qu'il avoit de l'eſprit; & ce n'étoit pas ſans peine qu'il accordoit enſemble deux faits auſſi incompatibles. Cependant dès le berceau, il s'étoit apperçû que le déſir de tout voir, de tout entendre, ſi naturel à l'enfance, n'avoit preſque aucune puiſſance ſur ſon ame. Senſible à la vûë des belles choſes lorſqu'elles paſſoient ſous ſes yeux, mais pareſſeux à les chercher, il laiſſoit croire aux ſots que le ſentiment lui manquoit; auſſi peu inquiet des jugemens d'autrui, qu'il étoit ſatisfait de voir en lui-même les principes du vrai, & les ſemences du bon goût. Né pour l'amour,il ſentit de bonne heure que ſon cœur étoit foible, il frémit de voir ſon ame aſſiégée par une foule de paſſions douces en apparence; il craignit qu'étant enfin réünies vers un même objet, elles ne formaſſent une chaîne d'autant plus indiſſoluble, que par ſa douceur, elle ſembleroit perdre de l'excès de ſon poids naturel. Ariſte eſt né le plus ſenſible & le plus pareſſeux des hommes. Une des beautés de l'Aſie arrive à Paris; tout à l'envi s'empreſſe de la connoître, les hommes pour lui plaire, les femmes pour lui chercher des défauts. Ariſte, victime de l'amour, dès que la beauté ſe préſente, Ariſte auſſi tendre Amant que Juge éclairé, n'aug-

mentera point la foule des Adorateurs de l'Etrangere : l'embarras de la chercher lui ôtera le désir de la voir. S'il la rencontre à l'Opéra, content de l'avoir trouvée belle, parce qu'elle l'est, il abandonnera volontiers à un autre le soin de lui plaire, & l'espérance d'y réüssir ; mais s'il est assis dans la même loge, & qu'il doive souper avec elle Le voilà dévoré de tous les feux de Cythere ; le plus paresseux de hommes est devenu tout-à-coup le plus impatient. Que dirai-je encore d'Ariste? La musique n'a d'empire sur personne comme sur lui ; mais Amphion bâtiroit au son de sa lyre une seconde Thébes, qu'Ariste, pour être témoin de ce miracle, ne sortiroit pas du fauteuil où il pense. Le détail de ses goûts est immense, & rien n'est plus borné que les démarches qu'il fait pour les satisfaire : livré au moment present, l'oubliant dés qu'il est passé, ne voyant que lui tant qu'il dure, il ne fait aucun usage de sa mémoire, ni pour les peines, ni pour les plaisirs. Voilà en apparence un homme bien peu curieux. Le hazard le méne chez Daphné, il est ému pour elle ; sa paresse, voudroit qu'il attendit le moment de lui plaire, son amour le fait naître, Daphné est aimable, c'est une de ces productions singulieres de la nature, qui se fait gloire de paroître tout ce qu'elle est : active comme le feu, elle dévore l'objet auquel elle s'attache, le moindre goût, s'il n'est rempli, devient en elle une passion furieuse. Aime-t'elle, toutes les puissances de son ame se changent en jalousie. Il est aussi difficile à Daphné amoureuse, de cacher sa passion

paſſion, qu'à Daphné indifférente, de voiler ſa froideur. L'abſence de l'Amant eſt l'enfer de Daphné ; victime de ſa paſſion, elle ſe conſume, elle ſe détruit elle-même, ou par les peines, ou par les plaiſirs ; jamais ſon amour n'eſt plus près de s'éteindre que lorſqu'il eſt extrême ; Daphné paroît auſſi curieuſe qu'Ariſte le paroît peu ; emportée par le goût de la nouveauté ; tout ce qui eſt ſingulier l'occupe ; mais ſon ardeur extrême nuit toûjours à ſes plaiſirs ; elle veut ſaiſir au même moment tout le bon & le mauvais de l'objet qui lui eſt offert, & ſouvent elle a le malheur d'y réüſſir. De-là, peu de gens lui conviennent ; Daphné connoît trop les hommes, Daphné les connoît trop vîte ; reveillez toûjours ſa curioſité , & ſi votre caractere eſt épuiſé, ayez l'adreſſe de vous en faire un autre, ſoyez fou ſi vous voulez, mais ſoyez-le d'une façon nouvelle ; ſans doute que par les charmes de la nouveauté, vous fixerez ſon inconſtance. Rien ne ſe reſſemble moins qu'Ariſte & Daphné, c'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'ils ſe ſont aimés long-tems, & que peut-être ils s'aimeront toûjours. Un lien inconnu les uniſſoit tous deux : Ariſte enfin a découvert qu'il s'étoit trompé ſur ſon propre caractère, qu'il aimoit Daphné par curioſité , & que Daphné tenoit à lui par le même nœud. L'un & l'autre furent moins flâtés de ſe trouver aimables , que de ſe croire ſinguliers ; ils alloient à la découverte l'un de l'autre , & s'applaudiſſoient de ne voir jamais diminuër le fond où ils puiſoient, & de ſentir croître

l'envie de se connoître à mesure qu'ils se connoissoient davantage. Chacun d'eux en secret se flâtoit de posseder une des raretés de l'Europe. Ah ! qu'entre deux personnes d'esprit un tel commerce doit durer long-tems ! Car remarquez que dans les Amans vulgaires, c'est toûjours le cœur qui se lasse le premier ; mais parmi ceux qui pensent, le cœur est toûjours touché tant que l'esprit s'amuse. Il suffit d'être curieux & d'avoir en soi-même de quoi exciter la curiosité d'autrui, pour plaire long-tems à une maîtresse aimable, & pour l'aimer long-tems soi même.

J'ai dit que la curiosité étoit frivole, mais singuliere dans les femmes ; on en connoît qui ont acheté aux dépens de leur gloire, la connoissance d'une Anecdote ignorée : en général toutes les passions qui sont fondées sur les foiblesses, éclatent plus vivement dans les femmes que dans les hommes : mais quoique la curiosité des femmes soit excessive, je crois qu'on peut en réduire les motifs à deux articles. Ce qu'on pense d'elles en bien, ce qu'on pense des autres femmes en mal ; voilà les deux grands objets de leurs recherches. Tant qu'une femme est jolie, il est de la derniere importance pour son amour propre, d'être au fait de l'impression que ses charmes font sur nos cœurs. Pourquoi un tel est-il si réveur aujourdhui ? A peine laisse-t'il tomber sur moi quelques regards distraits ; cette langueur touchante, ce feu intéressant qui remplissoient ses yeux sont-ils épuisés ? Ai-je mérité sa froideur en cessant de lui plaire, ou ne me suis-je pas trompée sur le droit que je

croyois avoir de le toucher ? mais il n'eſt pas mon amant, qu'importe qu'il me trouve jolie ? Hélas ! ma gloire, mon repos & le plaiſir piquant d'enlever un Amant à ma rivale ; tout enfin en dépend, il faut mourir ou ne rien perdre de mes conquêtes. Là-deſſus une femme épuiſe toute l'adreſſe de ſon eſprit, & tout le manége de ſes yeux, pour arracher un aveu authentique de l'effet que font ſes charmes. Pour peu que le Cavalier mette un prix à ſa déclaration, le doute de la Dame la conduira à tout ce que l'amour a de plus dangereux. Cette rage, car ce n'eſt pas ſimplement une envie, cette fureur de connoître ſi on eſt aimable, ſuit les femmes depuis le commencement de leur printems juſqu'à la fin de leur automne ; il en eſt même dont le naturel eſt ſi porté à la curioſité, que dans le fort de leur hiver, elles ne laiſſent pas de tenter quelques expériences ; mais quand la ſaiſon de plaire eſt abſolument paſſée, & que la raiſon s'eſt enfin expliquée par la voix du tems ; il reſte une autre curioſité aux femmes ; c'eſt de ſçavoir ſi elles ne déplaiſent pas ; il eſt triſte d'être réduit à cette recherche ; mais comme c'eſt la derniere reſſource de l'amour propre, les femmes s'en ſervent avec toute la fineſſe poſſible. Heureuſement toutes les eſpêces de graces ſont paſſageres ; ainſi, le beau ſexe ſe conſole de la perte de ſes charmes par l'eſpérance de voir bien-tôt flétrir ceux qui font le plus de bruit. Vous voyez bien Céphiſe ; elle a été jolie, le ſoin qu'elle prend de s'ajuſter, montre aſſez qu'elle voudroit bien l'être encore ; ne ſoyez point éton-

né de l'excès de sa parure ; Céphise remplace par des mouches toutes les graces qu'elle perd, & il n'y a point de fleurs dans sa coëffure qui ne marque l'absence de quelque agrément. Céphise a de l'esprit, une déclaration fade, un sentiment mal rendu lui déplaisent plus que le silence & la froideur ; lui dire qu'elle est charmante, c'est la faire appercevoir qu'on voudroit bien la trouver encore aimable, & la complaisance la désespere. Ainsi pour lui faire votre cour, parlez-lui peu d'elle-même, mais étendez-vous sur le compte des femmes de son âge, dites-lui que cette fiére beauté, dont vous sçavez qu'elle a été si jalouse, n'a plus l'air de Déesse, que toutes ses graces se sont tournées en mines farcées, faites le calcul des rides de son front, des plis de ses jouës, plus il sera long, plus Céphise vous trouvera d'esprit : si même vous avez l'adresse de répondre aux questions qu'elle vous fera, vous en serez adoré. Par exemple : elle ne manquera pas de vous dire d'un air satisfait ; mais vous êtes fou ! il ne se peut pas qu'une telle soit si fort changée, je l'ai vûë charmante ! regardez alors toutes les raisons qu'elle vous donnera pour détruire votre relation, comme autant de nouvelles recherches qu'elle fait sur le changement de cette belle personne. Car voilà les femmes ; plus elles sont pressées d'apprendre quelque chose, plus elles sont singulieres dans les moyens qu'elles employent pour y parvenir. Lucile plaisoit à Cléon, Cléon ne déplaisoit point à Lucile ; elle voulut sçavoir quels risques

elle pouvoit courir en écoutant ce nouvel Amant. Vous ſçavez, lui dit-elle un jour, qu'un tel m'a été attaché long-tems, & que je l'ai beaucoup aimé ; ſans doute, Madame, répondit Cléon, & puiſque vous n'avez eû qu'un Amant, il eſt bien triſte pour mon cœur de n'avoir pas joué le premier rôle ; le premier rôle ! interrompit-elle, vous n'y penſez pas, j'ai trente trois ans & vous croyez bonnement !.. Cléon changea de viſage ; Lucile l'ayant reconnu d'une humeur trop ſévere, aima mieux lui laiſſer croire qu'elle avoit eu pluſieurs Amans, que de ſe donner à un homme qui ne ſçauroit pas pardonner une infidélité.

L'Art Magique, quelque décrié qu'il ſoit, ne tombera jamais : les femmes le ſoutiendront ; il eſt important de ſçavoir ſi cet Amant qu'on vient de prendre, qui eſt un peu Sot, mais ſi jeune, ne ſera point enlevé par cette M... qui eſt un peu laide, mais ſi riche ! Aura-t'on toûjours un beau teint, de belles dents ? Enfin, ſe ſoûtiendra-t'on long-tems jolie ? Gagnera-t'on au jeu ? Sera-t'on bien-tôt aſſiſe à la Cour ? Tous ces doutes demandent à être éclaircis ; & ce n'eſt pas mal à propos que du ſein de la pauvreté & de l'ignorance, on voit ſortir de malheureux Devins, qui tous ayant lû dans le livre du deſtin la même formule, répétent ſans ceſſe les mêmes extravagances, & font aux yeux du bon ſens, encore plus ſots que ridicules. Il n'y a plus, Dieu merci, que quelques femmes de qualité, quelque vieux Chimiſte & tout le peuple, qui donnent dans la manie des Sorciers ;

les gens raisonnables n'y pensent plus.

Le peuple est curieux & crédule ; comme ses lumieres sont bornées, il apperçoit du merveilleux dans tout ce qui sort de l'ordre le plus ordinaire ; il croit aisément tout ce qui le frappe, & tout ce qu'il n'entend pas ; de-là cette foule de comptes puériles dont on endort l'enfance, & qui laissent quelquefois dans des esprits bien faits d'ailleurs, des impressions de foiblesse qui les deshonorent ; rien n'est moins étendu que la curiosité du peuple, ses vûës ne se répandent que sur les objets les plus grossiers ; mais il est néceessaire de l'occuper souvent par des spectacles, & de l'engager par des nouveautés ménagées avec art, à supporter la longueur de ses travaux & les peines de son état.

Il ne me reste qu'à dire un mot des dangers & des avantages de la curiosité. Autant les femmes sont curieuses de connoître ce qui se passe, en leur présence, dans le cœur de leurs Amans, autant il est dangereux à un homme d'esprit de vouloir approfondir l'ame & les secrets de ses amis. Il est triste pour l'amitié, de ne se voir payée que par des protestations vagues, & des sentimens frivoles : il est affreux de trouver de la fausseté & de la bassesse où nous croyions voir, où nous adorions la vérité & la grandeur d'ame ; la confiance d'être aimé, est le seul bonheur de la vie appuyé sur une colonne de sable, en sonder l'intérieur, c'est s'exposer à la renverser absolument. Contentons-nous de sçavoir en général qu'il est peu de vrais amis ; suspendons long-tems notre choix, de

peur de nous exposer à des regrets ; mais tranquilles quand nous l'aurons fait, joüissons des charmes de la sécurité. J'étends ces réflexions jusqu'au plaisir même ; le définir c'est le détruire : il s'est couvert d'un voile brillant qui s'obscurcit dès qu on cherche à le lever. Que je plains ces Philosophes malheureux, qui ne trouvent de réel, que ce qui est durable, & qui laissent échapper un plaisir avec autant de facilité, qu'un autre auroit d'ardeur, en évitant une peine ? Il est sans doute de plus grands dangers attachés à la curiosité ; mais cet ouvrage est trop badin, pour souffrir toutes sortes de réflexions, je me contente de dire, en passant, qu'il faut proportionner nos recherches à la foiblesse de nos vûës, & qu'il est des objets si grands & si élevés, que nous perdrons toûjours, & du côté de l'innocence & du côté de la réputation, quand nous voudrons entreprendre de les pénétrer. Tournons nos recherches hardies du côté des sciences humaines, souvent nous n'arriverons pas au but proposé, mais les découvertes que nous ferons sur la route, nous vaudront assez d'estime, pour que nous ne puissions jamais regretter nos efforts. Ce n'est qu'à l'activité de l'esprit, qu'au désir impatient de connoître, que nous devons peut-être & l'invention & la perfection des Arts. La curiosité est une espêce d'aiguillon qui ne cesse jamais de nous piquer. Une découverte heureuse, une idée utile & nouvelle, loin d'émousser sa pointe, semble l'aiguiser encore davantage ; le curieux ressemble à l'avare, sa cupidité

augmente avec ſes richeſſes ; mais l'avare renferme ſes tréſors, & ſe prive lui-même de la récompenſe que méritoient ſes ſoins & ſes fatigues volontaires. Le curieux n'amaſſe que pour répandre, & que pour joüir ; ſes découvertes paſſent de Province en Province, d'Etats en Etats, & ſuſcitent juſques dans la poſtérité la plus reculée, des Partiſans aux Sciences, & des admirateurs aux beaux Arts.



REFLEXIONS

SUR LE GOUT DE LA CAMPAGNE.

QUel ſpectacle pour un Amant de la ſimple nature ! Aſſis ſur la pointe des rochers, je vois ſous mes pieds une infinité de petites Iſles qui ſe forment au gré du caprice des ruiſſeaux ; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne, & ſe briſant dans leur chûte, ils vont promener ſur la plaine leurs erreurs & leur inconſtance. Je crois être le Dieu de la ſource qui bouillonne à mes côtés ; ce ſiége revêtu de mouſſe, ſemble être le trône où la nature m'a permis de monter ; elle veut ſans doute que je regne ſur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air ! Quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élevent autour de moi, & qui ſemblent percer le ſein aride des rochers pour les couronner enſuite de leurs feüilles. Le jour commence à ſe mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'éleve inſenſiblement ; on diroit que le voile qui couvroit la nature commence à ſe replier Déja toute une partie du Ciel s'éclaire ; les Aſtres qui y ſont attachés, pâliſſent, & ſemblent ſe reculer à l'approche du jour, tandis que du côté du couchant, la nuit étend encore ſous les voûtes des Cieux, un voile ſemé de Saphirs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent, ſemblent ranimer tout leur feu

pour s'oppoſer au lever de l'aurore, mais leurs efforts ſont vains : Tout l'Orient ſe pare des plus riches couleurs ; la nature annonce ſon reveil à la terre, par la voix de tous les animaux ; un vent paiſible frémit doucement entre les feüilles des arbres ; & déja des cabannes voiſines je vois ſortir des torrens de fumée qui annoncent la fuite du repos & le regne du travail. L'étoile de Venus diſpute ſeule encore à l'aurore, l'empire du matin ; contente d'avoir combattu un moment, elle prévient ſa défaite par une fuite lente, qui laiſſe la victoire indéciſe. Le triomphe de l'aurore eſt rapide, image naturelle du plaiſir, rien n'eſt ſi brillant que ſon approche ! Rien n'eſt ſi court que ſa durée ; Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'étoit parée ; le Roi des Aſtres ſemble s'élever en ligne droite du ſein de la terre, & ſes premiers rayons montent en colonne vers le ciel ; la tête des montagnes les plus reculées, laiſſe déja voir la moitié de ſon globe, qui s'agrandit inſenſiblement, & qui paroît être compoſé d'une lumiere tremblante & bleuâtre dans ſa circonférence, mais d'un rouge pâle dans ſon centre ; l'Aſtre monte & commence à former dans ſa marche une ligne courbe, ſon globe ſe rétrecit, ſa lumiere s'épure, & ſes rayons plus prompts & plus ardens vont bien-tôt ſécher, par une chaleur moderée, l'humidité de la terre & les preſens de l'aurore ; les vapeurs douces qu'ils enlevent, forment en l'air des nuages legers, qui portés ſur l'aîle de l'inconſtance & des Zéphirs, ne laiſſent pas de former des contraſtes réguliers

dans le vaste tableau des Cieux. Quels objets! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment, qui s'en occupe ? Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes ? Que cherchent-ils dans les Arts ? une imitation réguliere de la belle nature, répondra-t'on; mais l'imitation sçauroit-elle jamais approcher de l'objet imité ? Quelle manie de préférer une ressemblance imparfaite, aux beautés finies de l'original ! examinons cependant si ces reproches sont fondés. Il est vrai que pour le plaisir que peut donner une perspective riante ou magnifique, l'art n'a rien à opposer à la simple nature; le plus beau païsage du Titien ne sçauroit être comparé à la scène admirable que je vois passer sous mes yeux. La nature souffle la vie, l'action & la force à tout ce que je vois; l'art du Peintre ne peut que m'en offrir les images. Le Palais du Soleil dans Phaëton, tiendroit-il contre le spectacle pompeux dont je viens d'être le témoin ? Non, sans doute; lorsqu'on considére la nature ne composant qu'un corps, dont toutes les parties s'assortissent, quand on ne détache aucun des ornemens de sa parure, l'art soumis rampe devant elle. Infinie dans ses richesses & dans ses graces, elle couvre de honte un rival qui ne cache ses défauts qu'à force d'adresse & d'illusion. Placez un tableau de Raphaël devant un portrait de Macé, vous vous formerez à l'instant une juste idée de la nature & de l'art; c'est dans ce point de vûë que je m'étonne toûjours que tant de gens soient si peu sensibles aux spectacles brillans qui se passent tous les jours sous

nos yeux. Quoi ! parce qu'ils ſont journalliers, ils ne frapperont plus ! Le détail n'en eſt-il point immenſe, & le tableau du monde ne ſouffre-t'il plus d'accidens qui le varie ? Les ſaiſons offrent-elles toûjours les mêmes couleurs ? Les jours ſe reſſemblent-ils ? & le Ciel paré de nuages où le ſoleil ſe jouë avec tous ſes rayons; le Ciel aſſiegé par des montagnes d'eau où le tonnerre éclate à grand bruit, préſente-t'il le même tableau ? Mais ne pouſſons pas plus loin un raiſonnement inutile ; nous préférons la peinture de ces objets aux objets même, & nous avons raiſon ; le goût de *l'imitation eſt, ſans doute, le plus utile don de la ſageſſe de la nature ; elle a voulu pour la perfection des arts & des ſciences, que frappés en général de la beauté de ſes ouvrages, nous euſſions plus de plaiſir à les voir imités, qu'à les conſidérer en eux-mêmes ; afin que les charmes que nous goûterions dans nos travaux, fuſſent pour nous un engagement continuel de les perfectionner, & de ne jamais les interrompre ; car en effet, ſi nous ſentions vivement toute l'harmonie des différens corps de l'univers, nous n'oſerions copier ce que nous ne nous laſſerions jamais d'admirer.* Mais d'un autre côté, il faut convenir que certains ouvrages de l'art l'emportent ſur quelques ouvrages de la nature : on ne me fera jamais concevoir qu'un Palais régulierement bâti, n'offre rien de plus curieux à voir, qu'un tas de rochers entaſſés, où le hazard auroit creuſé quelques grottes obſcures ; un Philophe préférera peut-être la grotte au Palais ; mais le

luxe même, dont les suites sont si funestes, est admirable en soi; se sont l'intelligence & l'invention qui l'ont enfin porté à son comble, comme la dépravation des mœurs en a favorisé l'abus. Si donc la commodité & la symétrie sont des perfections, il faut convenir qu'elles n'éclatent pas également dans tous les ouvrages de la nature, comme dans ceux où l'art excelle. Malgré ces réflexions qui peuvent être censées, il est un certain nombre d'esprits qui préferent les beautés nuës de la Campagne, aux graces étudiées de nos Jardins & de nos terrasses. J'avouë peut-être à ma honte que je suis de ce nombre, & que j'ai la sotise de croire qu'assis sur mon rocher, je goûte plus de plaisir que dans le salon le plus délicieux de Paris, il semble même que je passerois volontiers ma vie dans ce lieu solitaire; la journée n'est pas bien avancée, je verrai si ma philosophie ne se démentira point. Me voilà donc résolu de dîner dans une des cavités de la Montagne : revenu enfin à cette simplicité dont les Pöëtes font de si belles descriptions, je trouve l'antre où je me suis retiré, commode; le roc entr'ouvert en plusieurs endroits, donne passage à l'eau la plus vive & la plus pure; sa chûte & son murmure me promettent un sommeil tranquile & des songes légers. Non, dans le répas frugal que je vais faire, je ne regretterai point le luxe des Villes; mais hélas! je suis seul; hé, qu'importe? la nature est avec moi, elle me parle, elle m'éclaire, & cet entretien délicieux me dégoûte déja du jargon du monde, & de l'insipide douceur de la galanterie. L'ardeur

du Soleil eſt extrême, mais la profondeur de ma grotte me ſauve des torrens de feu qu'il lance ſur ſon ſommet ; les animaux cherchent l'ombre des arbres, & paſſent dans le repos des momens où les berbes brûlantes n'ont plus la même ſaveur. Je ſuis donc à moi, je crois même ſentir renaître au fond de mon cœur cette paix, compagne de l'innocence, dont je commençois à perdre le ſouvenir ; mes livres me ſuivront dans ma retraite, ils m'empêcheront de rompre entierement commerce avec les hommes ; je les verrai penſer, raiſonner & agir ; mais ſans rien perdre de tout ce qui pourroit m'être utile dans leur commerce, je n'appercevrai plus heureuſement, que leurs images. Incapables de me nuire, j'oſerai ſonder la profondeur de leur ame, & porter le flambeau dans ce labirinte ténébreux où ils égarent notre raiſon. Sorti du tourbillon où ils errent ſans ceſſe au gré de leurs paſſions effrénées, je ne ſerai que ſpectateur de leurs manœuvres. On ne pourra jamais m'accuſer d'en être le complice ; il me ſera donc permis ici d'être vertueux, il me ſera permis de le paroître ! Je pourrai dégager mon eſprit de ce goût frivole que les femmes m'ont donné ! Je ſentirai donc renaître la force de ma raiſon & le feu de mon imagination ? Vérité immortelle, j'oſerai te ſuivre, j'oſerai t'entendre & t'adorer ! La flaterie ou l'ambition ne forceront jamais ma bouche à te déguiſer, & mes yeux ne verront plus les lâches qui te trahiſſent ! Enfant terrible de l'oiſiveté & du plaiſir ! Amour, tu fuiras loin de moi, ou tu n'y paroîtras que déſarmé ; oui

par l'estime, tu fixeras désormais mon choix, je serai libre au milieu des chaînes dont tu m'auras chargé : tendre sans ostentation, fidéle sans effort, ingénu sans art, vertueux sans masque, je ne sentirai que les peines d'une absence courte, qui seront changées dans peu,en autant de plaisirs. Sois cruel dans les Villes, exige un esclavage servile, foule sous tes pieds la fortune, ou donne-lui à ton gré des aîles, perd les uns, & fais sortir les autres de la poussiere, sois esclave par ambition, & tyran par nature, monte jusques sur le trône, gouverne le monde, fais pancher la balance de Thémis, donne le glaive à Mars, l'olive à la paix ; sois en mêmetems le plus foible, le plus puérile de tous les êtres, & d'une main répand des feüilles de roses, tandis que de l'autre, tu feras gronder le feu du Ciel ! Tranquile dans mon rocher, je verrai le théâtre immense où tu t'exerces, & je me ferai un amusement de l'affaire sérieuse des hommes. Non, l'ennui ne me suivra point ; l'amour propre me défend de le penser ; déja un autre tableau vient amuser mes yeux, le Soleil se retire, la fraîcheur renaît, une lumiere plus douce, mais plus foible, éclaire la tête des arbres, & l'ombre descend insensiblement vers leurs tiges ; je ne sçai quel beaume charmant se distile dans les airs, il semble que la volupté vient de dénouër ses beaux cheveux, & de répandre les odeurs charmantes dont elle les parfume. La douceur des plaisirs se respire avec l'air, elle suit toûjours l'innocence & la Philosophie ! ah ! c'en est fait ! je demeure

éternellement dans ce lieu, tout concourt à m'y fixer. *Cette Bergere qui vient de me faire, en ramenant son troupeau, une revérence si naturelle & si profonde, amusera mon cœur quand mes livres fatigueront mon esprit.* Mais quel est le carosse qui traverse la plaine ? Je crois le connoître. Les armes la livrée, tout enfin, me donne la curiosité de le voir de plus près ; il s'avance vers moi : Dieu ! c'est Thémire, oüi Thémire, la plus aimable de toutes les femmes ; c'est elle-même, elle me reconnoît, elle m'appelle, quel souper ce soir nous ferons ensemble à Paris ! adieu mon rocher ! adieu ma bergere ! adieu mes prez, mes fontaines ! vous pouvez amuser un cœur qui n'a point de passions ; mais j'aime mieux renoncer à vos délices que d'étouffer le goût qui m'entraîne. Et d'ailleurs je crois que la vie champêtre, si elle dure plus de huit jours, n'est belle qu'en peinture.

Au reste, je ne suis pas le seul qui ait habité le rocher dont je viens de faire la description. Une cassette que j'ai trouvée dans le fonds de la grote, m'apprend qu'un sage avoit choisi la même solitude. Ce trésor n'est pas de ceux dont on fait le plus de cas dans ce siécle. Ce n'est pas de l'or, c'est de l'esprit. Voici deux petites piéces que je choisis au hasard. On y trouvera plus de naturel & de naïveté, que de justesse & de travail.

L'AMOUR

L'AMOUR ET LES NYMPHES.

ODE ANACREONTIQUE.

AUPRE'S d'une feconde ſource,
D'où coulent cent petits ruiſſeaux,
L'Amour fatigué de ſa courſe,
Dormoit ſur un lit de roſeaux.
Les Naïades ſans défiance ;
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes en un grand ſilence,
Admirent ſa jeune beauté.

Ma ſœur, que ſa bouche eſt vermeille !
Dit l'une, d'un ton indiſcret.
L'Amour, qui l'entend, ſe reveille,
Et ſe félicite en ſecret ;

Il cache ſes deſſeins perfides ;
Sous un air engageant & doux,
Les Nimphes bientôt moins timides,
Le font aſſeoir ſur leurs genoux.

Eucharis, Naïs, & Thémire,
Couronnent ſa tête de fleurs.
L'Amour d'un gracieux ſoûrire
Repond à toutes leurs faveurs ;
Mais bientôt aux flâmes cruelles,
Qui brûlent la nuit & le jour,

Ces indiscretes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, Dieu de Cythere,
Disent-elles, notre repos !
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux !

Nourrissez, plûtôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne sçaurois les éteindre.

L'AMOUR PAPILLON.

ODE ANACREONTIQUE.

JUPITER outré de colere
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythere,
Changea son fils en papillon.

D'abord, en aîles azurées,
On vit diminuer ses bras ;
Ses dards, en des pates dorées,
Il veut se plaindre & ne peut pas.

L'arc à la main, ce Dieu perfide,
Ne vole plus après les cœurs ;
Mais, toûjours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin, touché de sa disgrace,
Jupin lui dit, consolez-vous,
Amour! j'excuse votre audace,
Ne méritez plus mon courroux.

Il change : ses flêches cruelles
Reprennent leur premier état ;
Mais il conserve encor des aîles,
Pour marque de son attentat.

Depuis, l'Amour aussi volage,
Que le papillon inconstant,
En un instant brûle & s'engage,
Et se dégage en un instant.



A UNE DAME.

Sur la traduction du traité de la Mort, par Sherlock.

ÆGlé, votre funeste Livre
Renferme un froid poison dont on ne peut guérir.
En nous apprenant à mourir,
Le cruel nous ravit tout le plaisir de vivre :
Hélas ! nos tristes jours panchent vers leur couchant ;
Pour apprendre à mourir est-il besoin d'un Maître ?
Que tout autre intérêt cede au plaisir touchant
De recueillir les fleurs que le présent fait naître.
L'amour est notre vie : Oui ; vivre c'est aimer,
C'est rendre un autre heureux, & c'est l'être soi-même.
Vous donc, qui sûtes m'enflammer,
Achevez mon bonheur, aimez-moi comme j'aime :
Mais si tous mes soupirs ne peuvent attendrir
Le cœur sans qui je ne puis vivre,
Cruelle, prêtez-moi votre funeste livre,
Afin que j'apprenne à mourir.



DESCRIPTION POETIQUE DU MATIN.

LE Feu des Etoiles
Commence à pâlir ;
La nuit dans ſes voiles
Court s'enſevelir ;
L'Ombre diminuë
Et comme une nuë
S'Eleve & s'enfuit.
Et par ſa prudence
Le Jour la pourſuit,
Chaſſe le Silence
Enfant de la Nuit.
L'amoureux Satire
Au malin ſourire,
Déja dans les bois
Conte ſon martire ;
Mais ſourde à ſa voix,
La Nimphe timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce Dieu hâlé
Regne la licence,
L'ardeur, les déſirs,
Et l'Intemperance,
Fille des Plaiſirs.
Mais déja l'Aurore,
Du feu de ſes yeux,
Embellit & dore
Les portes des Cieux ;
Son teint brille encore
Des vives couleurs,

Qu'on voit sur les Fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le Dieu du Sommeil,
Foible, mais vermeil,
Remonte avec peine
Sur son Char d'ébéne.
Dans les airs portés
Les aimables Songes
Suivis des Mensonges,
Sont à ses côtés :
Près de lui voltige
L'Amour qui s'afflige
De voir la clarté.
Trop de jour rend sage.
Sans obscurité,
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de Roses,
Fraîchement écloses
Flore du grand jour
Attend le retour ;
Le jeune Zéphire
A ses pieds soupire ;
Et le Dieu badin
Volant autour d'elle,
Du bout de son aîle
Découvre son sein.
L'Abeille agissante,
Vole à son travail,
De la Fleur naissante
Enleve l'émail ;
Tandis que moins sage,
Le Papillon vain
Parcourt en volage
La Rose & le Thin.

Chef des Infidelles
Ainsi R....
Papillon des Belles
Est toûjours leur Dieu,
Aimable & parjure,
Il charme, il trahit,
Trompeur, il rassure,
Perfide, il joüit.
Qu'on lui soit rebelle,
Soumis & fidelle,
Il est enflâmé.
Si-tôt qu'on l'appelle,
Il craint d'être aimé.
Plus de complaisance,
Adieu les soupirs,
Dans la joüissance
Il perd la constance
Avec les désirs.
Tandis qu'à pas lents
Le Bouvier rustique
Traîne dans les champs
Sa Charuë antique,
Au bord des Ruisseaux
Où naît la Fougere,
La jeune Bergere
Conduit ses Troupeaux.
Une Clarté pure
Eclaire ces lieux,
Et dans sa parure
La simple Nature
Vient frapper nos yeux.
Philomele éveille,
Par ses doux Concerts,
Echo qui sommeille
Au fond des Deserts;

Et prenant ſa route
Au plus haut des Cieux
Phebus glorieux
Pouſſe vers leur voûte
Son Char radieux.
Quittes, Atalante,
Le ſein du repos,
La troupe galante
Du Dieu de Paphos
De ma jeune Amante
Ouvre les rideaux.
Qu'un voile de gaze
La cache à mes yeux,
Qu'elle les embraſe,
S'ils ſont curieux.
Sans rouge & ſans mouches,
Que toutes ſes fleurs
Au feu de ma bouche
Doivent leurs couleurs.
Que le jour ſe leve,
Pour remplir ſes vœux;
Que le jour s'acheve,
Pour me rendre heureux.



LE MONDE POETIQUE.

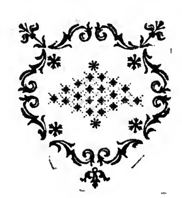
Depuis que je vous ai quitté
Mon eſprit a peu conſulté
Et l'auſtere Themis & la douce Uranie :
J'oublie également les loix & le génie ,
Et je me meurs d'oiſiveté.
Un levain de ſtoïcité
Mêle à mon ſang tardif quelques humeurs chagrines ,
Et j'ai comme Zenon des vertus bien voiſines
De l'orgueil & de l'âpreté.
Figurez-vous d'abord l'ennui philoſophique ,
Marchant les yeux diſtraits , & morne en ſon maintien ;
Et ſon cortege magnifique
De grands raiſonnemens qui ne menent à rien ,
Ou qui ne ſont au plus que le vain ſpécifique
Des maux dont il nous entretient.
Joignez-y quelque peu de fougue poëtique ;
Mêlangé de legereté
Et de traits de ferocité ,
Qui me donnent en gros certain air prophétique
Dont aux tems fabuleux j'aurois bien profité.
De cet inutile aſſemblage
Naît l'oubli de Thémis & l'oubli d'Apollon.
Je ſuis un champ aride , une terre ſauvage ,
Que d'une aîle brûlante a couvert l'Aquilon.
Mon eſprit eſt tombé comme une fleur fanée ,
Ma nudité s'étend ſur tout ce que je voi ,
Et la nature autour de moi
Eſt une maſſe décharnée.
Nos côteaux , nos vallons ſont des objets muets ,

Ou n'offrent à mes yeux que traces de misere ;
Je pense au fond de nos forêts
Que le jour à regret m'éclaire.
L'univers porte encore les marques du cahos ;
Pourquoi ces plantes dispersées,
Sous l'acconit brûlant ces roses oppressées,
Et l'ivraïe étouffant ces utiles rameaux ?
(a) . . . .
Ce globe, cette mer de matiere fluide
Qui se voutant en arc forme notre horison,
Qu'est-ce en effet qu'une prison
Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol rapide ?
Où la corruption seme un germe infecté ;
Où par le tems qui fuit, qui consume & qui mine,
Chaque Etre vers sa fin est sans cesse emporté,
Et se nourrit de sa ruïne ?
De desordres & de maux quelle varieté !
Et combien différente étoit cette nature,
Dont la docte Uranie enseigne la structure
Au sommet du Parnasse où je fus allaité.
Je me rappelle encore l'instant où ma paupiere,
Par son souffle imprévû s'ouvrit à la lumiere.
C'étoit lorsque Venus remonte vers les Cieux
Pour quelque amant chéri venu en ces bas lieux ;
Au moment que l'Aurore avec des doigts de rose
Sépare en souriant la nuit d'avec le jour,
Et que la terre qui repose
Est des Dieux regardée avec des yeux d'amour.
Dans une assez vaste distance
L'ombre & le jour traçoient deux zones dans les airs ;
L'Univers au milieu se levoit en silence,
Comme un vaisseau leger s'avance sur les mers.
L'orient au Soleil préparoit une voye

(a) *Il manque ici quelques vers.*

De perles, de rubis, des plus vives couleurs ;
Là le Ciel en s'ouvrant sembloit verser des pleurs
D'applaudissement & de joïe,
Et les zéphirs formoient les calices des fleurs
Avec des fils d'or & de soïe.
Sous les arbres chargés de verdure & de fruits
Les oiseaux célebroient l'astre prêt à paroître,
Et les beautés du jour & la fraîcheur des nuits,
Ou le changement de leur Etre.
La nuit même admiroit un spectacle si beau :
Ses Dieux comme des chars arrêtant leurs étoiles,
Osoient de la lumiere attendre le flambeau,
Et regrettoient ces lieux échappés à leurs voiles.
Bientôt l'Occident plus serain,
Comme un gouffre profond les cacha dans son sein,
Tandis que de longs flots de matiere argentée
Annoncerent Phœbus ; & la terre agitée,
Malgré l'immense poids qui forme son appui,
D'un leger tremblement s'inclina devant lui.
Tels furent les objets que m'offrit Uranie.
L'esprit plein de son feu je prêtois même encor
De la grandeur & de la vie
A tout l'éclat de ce trésor.
Ce vuide où je me trouve étoit encore à naître.
L'Univers me parut comme un champ de plaisirs,
Tributaire de mes désirs,
Et que je crus fécond, quand je m'en crus le maître.
AMI, qui l'êtes des neuf Sœurs,
Qui dans le goût constant que vous avez pour elles,
De mon génie éteint tirez des étincelles,
Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs,
Des inspirations & des graces nouvelles ;
Excusez les traits inégaux
Dont mon esprit forma cette double peinture,
Libertin comme la Nature,

Et peut-être unissant assez mal-à-propos
La lyre avec les chalumeaux,
C'est dans vos entretiens variés & pleins d'ame
Que je crois respirer l'air du sacré vallon.
Delphes, & la vapeur du Trépied d'Apollon
N'ont point cette vertu dont votre esprit m'enflâme.
Aussi lorsque l'hyver sorti du fond du Nord,
Répandra dans nos champs l'image de la mort,
J'irai chercher la vie & la solide gloire,
Et découvrir chez vous par quels heureux sentiers
Nos Auteurs parviendroient au Temple de Mémoire,
S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.



IMPROMPTU,

A une Dame qui se plaignoit d'être âgée de quatre vingt ans.

AVec les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours?
Vous êtes aujourdhui la Reine des Génies,
Et vous la fûtes des Amours.
Songez qu'il est bien peu d'hyvers comme le vôtre :
En vous laissant l'esprit, qu'a-t'il pû dérober ?
Doris, c'est proprement passer d'un Trône à l'autre :
Appelle-t'on cela tomber ?

Il seroit à souhaiter que ceux qui ont les Pieces dispersées de M. de B.... voulussent s'unir pour en faire un Recueïl, & qu'on nous donnât sur-tout cette belle Epître, où il désavoüoit quelques Vers satyriques qu'on lui avoit imputés. Je n'en ai retenu que les vers suivans :

O charmante Uranie ! O mon premier Amour !
C'est vous que mon cœur en atteste ;
Ai-je jamais dans votre Cour
Fait entendre une voix funeste ?
Ai-je, le front couvert d'un masque officieux,
Employé lâchement dans mes rimes coupables,
A la honte de mes semblables,
Un langage inventé pour la gloire des Dieux ?
Non, non, la douce Poësie
Distribuë en riant les Rubis & les Fleurs,
Les Mirthes aux Amans, les Lauriers aux Vainqueurs :

A la vertu qu'elle aime étroitement unie,
C'est à la couronner que s'occupent ses mains ;
Et l'on en fait une Furie
Quand on la peint s'armant des poisons de l'Envie
Pour faire la guerre aux Humains.

REPONSE

A une Dame qui demandoit qu'on corrigeât ses Vers.

PLus l'esprit a de liberté,
Plus sa lumiere est vive & pure ;
Le travail a souvent gâté
L'ouvrage heureux de la Nature.
La négligence est la parure
Des Graces & de la beauté ;
Ce ruisseau, l'amour du Zéphire,
Qui du voile des Cieux refléchissoit l'azur,
Et de Flore autrefois embellissoit l'Empire,
Captif dans un bassin de marbre ou de Porphire,
N'est plus ni si clair, ni si pur :
Esclave de l'art qui l'enchaîne,
Dans sa prison superbe il serpente avec peine ;
Libre autrefois, dans ses longues erreurs,
Il embrassoit, il arrosoit la plaine,
Et donnoit en fuyant la vie à mille fleurs.
Trop de culture épuise un champ fertile ;
L'exactitude est inutile
Aux Vers qu'enfante le loisir,
L'ouvrage a toûjours l'air facile,
Quand le travail est un plaisir ;

Zirphé, laissons aux Dieux l'honneur d'être admirables,
C'est assez pour nous d'être aimables ;
L'art fut jadis moins inventé ,
Pour éclairer , pour parer la beauté ,
Que pour rendre plus supportables
Les traits choquans de la difformité ;
N'enchaînez point votre Muse charmante ,
Prenez , si vous manquez de feu ,
Le flambeau du Dieu que je chante ,
Osez-lui tout devoir , & faites-en l'aveu.
L'Amour , dont le nom épouvante ,
S'il blesse encor, blesse bien peu ;
Sa chaîne n'est plus si pésante ,
Et sa victoire n'est qu'un jeu :
Qu'il vous guide dans la carriere ,
Qu'il soit votre Apollon , qu'il soit votre Censeur :
Si j'étois l'Amour Précepteur ,
Zirphé seroit mon écoliere,





EPITRE
A MES DIEUX PENATES.

*Par M***.*

Ce 20. May 1736.

PROTECTEURS de mon toit ruſtique,
C'eſt à vous qu'aujourdhui j'écris ;
Vous, qui ſous ce foyer antique
Bravez le faſte de Paris,
Et la molleſſe Aſiatique
Des Alcoves & des Lambris,
Soyez les ſeuls dépoſitaires
De mes Vers ſérieux, ou foux :
Que mes Ouvrages ſolitaires
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.
J'eſpérois que l'affreux Borée
Reſpecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendroit à la terre éplorée
Et ſes parfums & ſes couleurs.
Mais, les Nymphes & leurs Compagnes
Cherchent les abris des buiſſons ;

L'hyver

L'hyver descendu des montagnes
Souffle de nouveau ses glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Rentrons dans notre solitude,
Puisque l'Aquilon déchaîné
Ménace Zéphire étonné
D'une nouvelle servitude ;
Rentrons, & qu'une douce étude
Déride mon front sérieux.
Vous mes Pénates, vous mes Dieux!
Ecartez ce qu'elle a de rude ;
Et que les Vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincellant
A la rigueur des Vents barbares
Opposer un Chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence ;
Mon esprit libre de ses fers
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense.
Cœurs vicieux, esprits pervers,
Vils esclaves de l'opulence,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et soûtenus par l'innocence ;
Ma main sans espoir vous encense ;
Mes yeux sur le mérite ouverts
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence ;
Je reconnois tous les travers.
De ce rien qu'on nomme Science :

Je vois que la ſombre ignorance
Obſcurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah ! que ma chere indifference
M'offre ici de plaiſirs divers :
Mes Dieux ſont les Rois que je ſers,
Ma maîtreſſe eſt l'indépendance,
Et mon étude l'inconſtance.
O toi, qui dans le ſein des mers
Avec l'Amour as pris naiſſance,
Déeſſe, répands dans mes Vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette molle négligence
Dont tu ſçais embellir tes Airs.
Amant de la ſimple nature,
Je ſuis les traces de ſes pas.
Sa main auſſi libre que ſure
Neglige les loix du Compas,
Et la plus légere parure
Eſt un voile pour ſes appas.
Quand le verrai-je ſans emblême,
Sans fard, ſans éclat emprunté,
Conſerver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le ſouris de la Volupté.

Inſpirez-moi, divins Penates,
Vous-même guidez mes travaux,
Verſez ſur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux.
Et que mes Chants toûjours nouveaux
Mêlent la raiſon des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une ſageſſe ſtérile
N'occupe jamais mes loiſirs :

Que toûjours ma Muse fertile
Imite, en variant son stile,
Le vol inconstant des Zéphirs;
Et qu'elle abandonne l'utile
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rousseau, vole à mon secours;
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inspire,
Réünis en ce jour la Lyre,
Et le Luth badin des Amours:
Soûtiens-moi, prête-moi tes aîles,
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles,
Où l'Astre qui parcourt les Cieux,
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténebres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes ouvrages.
L'esprit de l'être Créateur
Semble verser sûr tes images
Toute sa force & sa grandeur;
Mais ne crois pas que vil flateur
Je deshonore mes suffrages
En mendiant ceux de l'Auteur.
Vous le sçavez, Dieux domestiques,
Mon stile n'est point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le Nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité,
J'adresse aux Princes des Lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'estime, & l'équité.

Rousseau conduit par Polymnie,
Fit passer dans nos vers François,
Ces sons nombreux, cette harmonie

Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie :
Lui ſeul avec ſévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté ;
Et par le concours unanime
D'une heureuſe fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa Muſe avec rapidité
S'élevant juſqu'au ſublime,
Vola vers l'Immortalité.

Que la Renommée & l'Hiſtoire
Gravent à jamais ſur l'airain
Cet hymne digne de mémoire,
Où Rouſſeau la flamme à la main
Chaſſe du Temple de la Gloire
Les deſtructeurs du genre humain,
Et ſous les yeux de la Victoire
Ebranle leur trône incertain.

Tels ſont les accents de ſa Lyre.
Mais quel feu, quels nouveaux attraits,
Lorſque Bacchus & la Satyre,
Dans un vin petillant & frais,
Trempent la pointe de ſes traits !
Envain de ſa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu,
Que ſa muſe enfin avilie
N'eſt plus cette Muſe chérie
De Duſſé, la Fare, & Chaulieu :
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenoit dans ſa patrie,
Il en ſeroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge

Sont toûjours les plus éclatans,
Les graces qui font leur partage,
Les ſauvent des rides du tems.
Moins la roſe compte d'inſtans,
Plus elle s'aſſure l'hommage
Des autres filles du Printems.
Répons-moi, célebre V***
Qu'eſt devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractere
Qui marquoit tes premiers écrits;
Quand ta plume vive & legere
Peignoit la joie enfant des Ris,
Le vin ſaillant dans la fougere,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les ſecrets de Cythere?
Alors de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des ſeize Tyrans de Paris,
Et la génereuſe clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la ſublime éloquence
Te pénetroit de ſes chaleurs;
Les graces & la véhemence
Se marioient dans tes couleurs;
Et par une heureuſe inconſtance,
De ton eſprit en abondance,
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui ſe répandoit ſur tes Vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée,
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma Muſe volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaiſir l'engage,

Et donne tout au ſentiment ;
L'ombre deſcend , le jour s'efface ;
Le char du ſoleil qui s'enfuit ,
Se jouë envain ſur la ſurface
De l'onde qui le reproduit ;
L'heure impatiente le ſuit ,
Vole , le preſſe , & dans ſa place
Fait ſucceder l'obſcure nuit.
Que dans ma retraite éclairée ,
Par la preſence & le concours
Des Dieux enfans de Cytherée ,
Les plaiſirs exilés des Cours ,
Du vin de cette urne ſacrée
S'enyvrent avec les Amours !
Que mon toit ſoit impénétrable
Aux craintes , aux remords vengeurs ;
Et qu'un repos inaltérable
Dans cet azile favorable
Endorme les ſoucis rongeurs.
Sur ces demeures ſolitaires
Veillez , ô mes Dieux tutelaires !
Déja Morphée au teint vermeil
Abaiſſe ſes aîles legeres ,
D'où la molleſſe & le ſommeil
Vont deſcendre ſur mes paupieres.
Puiſſe-je après deux nuits entieres
N'être encor qu'au premier réveil ,
Et voir dans tout ſon appareil
L'Aurore entr'ouvrant les barrieres
Du temple brillant du Soleil !
Vous , dont la main m'eſt toûjours chere ,
Vous , mes amis dès le berceau ,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycere

Favorise un amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire.
Mais, si plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux :
Alors d'une offrande éternelle
Flâtez cet enfant dangereux;
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.



EPITRE
A M. DUCLOS.

TU sçais que d'un peu de Bétise
Le bon vieux tems est accusé :
Mais dans ce siecle plus rusé,
J'ai grand regret à la franchise
De l'âge d'or si méprisé.
J'ai grand regret à l'innocence
De l'homme qui marchoit tout nud;
Le plaisir au front ingenû,
Sans voile, étoit sans indécence,
Moins défini, mais mieux connu.
L'Amour avoit plus de puissance,
Quand les Bergers étoient des Rois :
On ne vit pas souvent, je crois,
Des Patriarches petits-maîtres :
L'amour qu'on fait au pied des hêtres
Ne sçait pas vanter ses exploits.
Sans art ainsi que sans mistére
On l'aimoit parce qu'on s'aimoit,
C'étoit le goût seul qui formoit
La chaîne éternelle & legere,
Qui si librement retenoit
Le Berger près de sa Bergere :
Sous un toit couvert de fougere,
Chacun sur le soir revenoit,
Et le travail entretenoit
Du plaisir l'ardeur passagere.
L'Amour complaisant à nos yeux,

Entouré de traits & de flâmes,
N'étoit du tems de nos ayeux
Que le besoin delicieux
De rapprocher toutes les ames.
Une fontaine, un verd gazon,
Ombragés par un chêne antique,
Voilà la petite-Maison,
Où l'amour en habit rustique
Venoit passer chaque saison.
Notre jargon métaphisique
N'étoit pas encore inventé.
Le sentiment qu'on alambique
N'a guéres de solidité :
Par un seul mot l'amour s'explique,
L'art du cœur est la vérité ;
Mais lorsque le faste des Villes
Eut changé les mœurs des Bergers,
L'amour s'éloigna des Vergers.
Ne trouvant que des cœurs serviles,
L'intérêt, la soif des grandeurs
Formerent les nœuds des familles.
L'honneur, ce fier tyran des filles,
Les força de rendre leurs cœurs.
Les perfides & les cruelles
Virent le jour au même instant ;
La loi d'être toûjours constant
Donna naissance aux infidelles.
Il fut défendu de charmer ;
Les plaisirs devinrent des crimes,
L'amour se traita par maximes ;
L'esprit enseigna l'art d'aimer.
On donna le nom de Victoire
Au seul triomphe du bonheur,
Et l'Amant surnommé Vainqueur,
Ceda le plaisir pour la gloire ;

L'amour ne fut plus dans le cœur,
Dès qu'on écrivit son histoire :
Ainsi le vieil âge changea.
La vertu faisoit la noblesse,
Le second âge l'échangea
Contre un vernis de politesse.
Pour moi, je crois qu'il dérogea.
Tel fut le siécle de Théſée,
Du fils d'Alcmene & de Jason :
Dès le moment, la trahison
Fut pour jamais autorisée ;
Mais le siécle peu raffiné
N'avoit pas encor vû paroître
Un être insolent & borné,
Que l'on appelle petit-Maître.
Le premier fat de l'Univers
Fut le fils du Roi de Pergame,
Cet insensé passa les mers,
Pour aller séduire une femme.
L'amour moins que la vanité
Le rendit amant de la Belle ;
Car sans le bruit de sa beauté,
Il n'eut point soupiré pour elle ;
Un autre se fût contenté
De trahir l'hospitalité,
En possedant cette infidelle :
Mais le rival de Ménelas,
Plûtôt que de vouloir la rendre,
Fit armer deux cent mille bras,
Et reduire sa Ville en cendre,
Et Paris est le Fondateur
De cette Ville singuliere,
Que nous voyons digne héritiére
Du nom de son premier auteur ;
Peuple ingrat, perfide & frivole ;

Faut-il que d'un ſexe charmant
Tu ſois le Tyran & l'idole ?
Faut-il que ton orguëil immole
Le devoir & le ſentiment ?
Quoi ! cette maîtreſſe adorée,
Qui ſacrifie à ton bonheur
Sa beauté, ſa vie & l'honneur,
Par toi ſans ceſſe déchirée,
Va donc mourir déſeſpérée
Du don qu'elle fit de ſon cœur.
On peut ſans crime être volage,
C'eſt la faute de nos déſirs ;
Mais à l'objet de nos ſoupirs,
Le cœur doit toûjours ſon hommage.
Quel eſt l'ingrat, ou le ſauvage,
Qui peut oublier les plaiſirs;
D'un ſéxe digne qu'on l'adore,
N'exagerons pas les travers,
Sans lui l'homme ſeroit encore
Farouche au milieu des déſerts :
Oüi, les femmes qu'on deshonore
Même en voulant porter leurs fers,
Sont les fleurs qu'amour fit éclore
Dans le jardin de l'Univers.
Fidéle Ami, Cenſeur utile,
N'examines dans mes Ecrits,
Ni l'ordonnance, ni le ſtyle,
Le ſentiment en fait le prix.
Ton eſprit brillant & fertile
A le droit d'être difficile :
Mais c'eſt pour ton cœur que j'écris.



EPITRE

A M. le Comte de Forcalquier.

Vous voulez donc que je reprenne
Un Luth que j'avois demonté ;
Qu'après avoir brisé ma chaîne,
Je perde encor ma liberté :
De la Nature enfant gâté,
J'écrivois autrefois sans peine
Des vers pleins de facilité,
Ma Muse avec rapidité
Voloit toûjours sans perdre haleine
Au Temple de la Volupté ;
Mais j'ai laissé târir ma veine
Dans le sein de l'oisiveté.

Les Vers sont enfans de l'yvresse,
Si vous rimez, soyez heureux ;
Il faut pour peindre la tendresse,
N'écrire des Vers amoureux
Que sous les yeux de sa Maîtresse,
Aimez, si vous chantez l'amour.
Pourquoi les faiseurs de Ballades,
Qui jadis innondoient la Cour
De Madrigaux, de Chansons fades,
Et qui méditoient nuit & jour
Leurs impromptus, & leur Boutades,
Pourquoi tous ces Auteurs glacés

Au dernier rang ſont-ils placés ?
C'eſt que leur eſprit vouloit peindre
Ce que leur cœur ne ſentoit pas,
Le tendre amour qu'ils oſoient feindre,
Ne voloit jamais dans leurs bras.
Pour tracer ſa brillante image
Toûjours tendre & ſouvent volage,
Aimez, changez avec ce Dieu,
Volez où ſa voix vous appelle ;
Soyez galant comme Chaulieu,
Et libertin comme Chapelle,
Sur-tout poſſedez l'heureux art
De peindre tout avec décence ;
Ovide & le gentil Bernard
Allarment un peu l'innocence ;
Soyez moins libre qu'ingénû,
On peut avec un art extrême
Offrir à la ſageſſe même
L'Amour qui rougit d'être nû.
Si vous avez la voix legere
De la Maîtreſſe de Phaon,
Ne quittez point Anacreon
Pour imiter le grand Homere ;
En voulant copier Milton,
J'avois déja perdu le ton
De l'heureux Amant de Glycere.
Les vers dans ma jeune ſaiſon
N'étoient pour moi qu'un badinage,
Ils me coûterent davantage,
Quand j'écrivis pour la raiſon :
Qu'il eſt dangereux d'être ſage !
Moins prodigue de ſes tréſors,
Je ſens enfin que la Nature
Les verſe avec plus de meſure,
Et répond mal à mes tranſports.

Quelquefois la Philoſophie
Vient s'armer contre l'art des vers ;
Pour plaire à ce triſte Univers,
Il faut qu'un Auteur ſacrifie
Les jours du printems de la vie,
Qui ſont & ſi courts & ſi chers.
Le plaiſir d'une aîle legere
Fuit en nous perçant de ſes traits,
Mais la gloire auſſi paſſagere
A-t'elle les mêmes attraits ?
Cher Comte, eh quoi ? la renommée
Vaut-elle un ſoupir, un regard,
Que laiſſe comme par hazard
Echapper une Amante aimée ?
Vaut-elle les faciles riens
Dont on nourrit l'orguëil des Belles,
Et ces charmantes bagatelles,
Que dans leur tendre entretien
Se montrent deux amis fidèles ?
La renommée en vérité,
Malgré ſon brillant étalage,
Mérite bien peu notre hommage ;
Je permets à la vanité
D'adorer ſa trompeuſe image,
L'erreur eſt toûjours le partage
D'un eſprit faux & limité :
Mais le bon ſens eſt revolté,
Qu'elle ſoit l'idole du Sage,
Et l'écuëil de la probité.
Ces fols qu'on appelle grands hommes,
Se conſument en vains regrets,
Mais le bonheur eſt toûjours près
Du Théâtre obſcur où nous ſommes.
Nous ſentons le prix d'un beau jour,
C'eſt pour nous que brille l'aurore,

Pour nous les fleurs ſemblent encore
S'ouvrir au ſoufle de l'amour.
Le ſpectacle de la Nature,
Qui renaît toûjours à nos yeux,
N'offre qu'une foible peinture
Aux regards des ambitieux.
Plus ſa beauté ſe renouvelle,
Plus nos yeux deviennent perçans ;
Les plaiſirs nous donnent des ſens,
Qui rendent la terre plus belle.
Que les ambitieux Mortels
Etendent leur gloire feconde,
Qu'à des hommages éternels
Ils condamnent la terre & l'onde,
L'amitié pour nous eſt le monde,
Dans ſon Temple ſont nos Autels.

Tout ici n'eſt que rêverie,
Je le ſai, mais des vains honneurs
Mon ame dès long-tems guérie,
Choiſit de plus douces erreurs,
Mes biens, mes tréſors ſont les fleurs,
Et mes jardins une prairie.

J'aime mieux penſer avec vous,
Dont l'eſprit facile & ſi doux,
S'étend, s'éleve & ſe marie
A tous les tems, à tous les goûts.
Rempli du plus charmant délire,
J'aime mieux joüir des appas
De votre amitié qui m'inſpire,
Que de cadancer ſur ma lyre
Ces vers coulants & délicats,
Qu'il eſt ſi mal aiſé d'écrire,
Et dont on fait ſi peu de cas.

Cependant ma Muſe s'engage
A remplir vos heureux loiſirs,
Qui ſçait au printems de ſon âge
Souffrir les maux avec courage,
A bien des droits ſur les plaiſirs.
J'ai peine à rétrouver les traces
Des Muſes dont j'ai fait la Cour,
Loin de moi s'envole l'amour,
Mais je vois près de vous les graces,
Elles m'inſtruiront à leur tour.



EPITRE



EPITRE
SUR LA PARESSE.
*A M. DE****

CEnseur de ma chere Paresse,
Pourquoi viens-tu me reveiller
Au sein de l'aimable Molesse
Où j'aime tant à sommeiller ?
Laisse-moi, Philosophe austere,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles,
Mais ta Muse en vain me promet
Le secours constant de ses aîles
Pour m'élever à son sommet.
Mon esprit amoureux des chaînes
Que lui présente le Repos,
Frémit des veilles & des peines
Qui suivent le Dieu de Delos.
Veux-tu qu'héritier de la Plume
Des Malherbes, des Despréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui sort de leurs Pinceaux ?
Ce n'est point à l'humble Colombe
A suivre l'Aigle dans les Cieux ;
Sous les grands travaux je succombe,
Les Jeux & les Ris sont mes Dieux.

M

Peut-être d'une voix légere,
Entre l'Amour & les Buveurs,
J'aurois pû vanter à Glycere
Et mes larcins & ses faveurs;
Mais la Suze, la Sabliere,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laissé dans leur carriere
Que des Narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire
On perd les momens les plus doux,
Pourquoi chercher si loin la Gloire?
Le Plaisir est si près de nous.
Dites-moi, Mânes des Corneilles,
Vous, qui par des vers immortels
Des Dieux égalez les merveilles,
Et leur disputez les Autels,
Cette Couronne toûjours verte,
Qui pare vos fronts triomphans,
Vous venge-t'elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non, vos chants, triste Melpomene,
Ne troubleront point mes loisirs:
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les Plaisirs?
Ce n'est pas que, froid Quietiste,
Mes yeux fermez par le repos
Languissent dans une nuit triste,
Qui n'a pour fleurs que des Pavots:
Occupé de riants mensonges,
L'amour interrompt mon sommeil;
Je passe de songes en songes,
Du Repos je vole au reveil.
Quelquefois pour Eleonore,
Oubliant son oisiveté,
Ma jeune Muse touche encore

Un Luth que l'Amour a monté :
Mais elle abandonne la Lyre,
Dès qu'elle est prête à se lasser ;
Car enfin que sert-il d'écrire,
N'est-ce pas assez de penser ?

EPITRE
SUR L'HIVER.
A M. DE ***

DE l'Urne céleste
Le Signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influënce
De l'Ourse en courroux.
L'onde suspenduë
Sur les monts voisins
Est dans nos bassins
Envain attenduë.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse !
La froide Arethuse
Fuit dans les roseaux :
C'est envain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle.
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons
Ce tribut fidelle,
Qui se renouvelle

Avec nos desirs,
En changeant nos plaines
Fait tantôt nos haines,
Tantôt nos plaisirs.
Cedant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore & ses compagnes
Ont fui ces déserts;
Son sein outragé,
Gémit ombragé
D'un voile funeste,
Et la Nymphe en pleurs
Doit être modeste
Jusqu'au tems des Fleurs.
Quand d'un vol agile
L'Amour & les Jeux
Passent dans la Ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double Sçène,
Suivant Melpomene
Et les Jeux nouveaux,
J'entens le Parterre
Marquer les défauts
En Juge severe.
Là, sans affecter
Les dedains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'ame,
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,

J'irois de mes airs
Frapper vos oreilles :
Après nos concerts,
L'yvresse au delire
Pourra succeder,
Sous un double empire
Je sçais accorder
Le Tyrse & la Lyre;
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folatrer & rire.
Quel sort plus heureux,
Bûveur amoureux,
Sans soins, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir,
Pour l'heure présente
Toûjours un plaisir,
Pour l'heure suivante
Toûjours un désir.
Qu'à son gré la Parque
Hâte les instans,
Les compte & les marque
Aux fastes des ans.
Je l'attens sans crainte,
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vécu.
Sans datte ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton Ami
Finit son Epître.



FIN.





